



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>















**SOCIÉTÉ DES ARCHIVES HISTORIQUES DU MAINE**

---

**LA**  
**PROVINCE DU MAINE**

**REVUE MENSUELLE**

FONDÉE SOUS LES AUSPICES

**de M. de La Rochefoucauld, duc de Doudeauville**

---

**TOME XV**

**LE MANS**  
**AU SIÈGE DE LA SOCIÉTÉ**  
Rue de Tascher, 13

**LAVAL**  
**LIBRAIRIE V<sup>e</sup> A. GOUPIL**  
Quai Jehan-Fouquet, 2

---

**1907**







suivantes par une majorité qui ne pourra être inférieure aux deux tiers des suffrages des membres présents.

VII. — La Société continue la publication de *La Province du Maine* fondée en 1893, laquelle sera périodiquement adressée à tous ses membres sans exception.

VIII. — Elle publie en outre une série de volumes, intitulée *Archives historiques du Maine*, dont la distribution sera faite seulement aux membres fondateurs et titulaires.

IX. — *Les Archives historiques* seront exclusivement consacrées à la publication de textes inédits, lesquels, en dehors des tables alphabétiques dont ils doivent être couronnés, ne peuvent être accompagnés que de notices explicatives des documents eux-mêmes, indiquant leur provenance, leur objet, les causes qui ont déterminé leur publication.

X. — La Société est administrée par un *Conseil* dont font partie, de droit : le bureau de la Société ainsi que les membres fondateurs, et où prennent place, en qualité de membres élus, quinze délégués, renouvelables chaque année par tiers, et désignés par une assemblée générale composée des membres fondateurs et titulaires et choisis parmi ces derniers.

XI. — Le bureau, qui est élu pour trois ans par le Conseil est composé d'un Président, de trois Vice-Présidents, de deux Secrétaires et d'un Trésorier. En cas d'empêchement de ce dernier, son service est fait par celui des deux Secrétaires qui est désigné par le Président.

XII. — Les modifications aux présents statuts ne pourront être discutées en assemblée générale qu'après un examen préalable par le Conseil. Elles ne seront exécutoires qu'après l'agrément de l'autorité supérieure.

XIII. — En cas de dissolution, une assemblée générale des membres fondateurs et titulaires attribuera l'actif de la Société à une ou à plusieurs associations similaires. Sa délibération devra être soumise à l'agrément de l'autorité supérieure.





## LISTE DES MEMBRES POUR 1907



### **Bureau.**

<i>Président :</i>	Comte BERTRAND DE BROUSSILLON.
<i>Vice-Présidents :</i>	{ Vicomte MENJOT D'ELBENNE. Abbé AMBROISE LEDRU (1). .....
<i>Secrétaires :</i>	{ Abbé GUSTAVE BUSSON. Abbé LOUIS DENIS.
<i>Trésorier :</i>	Abbé HENRI BRUNEAU.

### **Membre d'honneur.**

DUBOIS (Monseigneur), évêque de Verdun, ancien vice-président.

### **Membres fondateurs.**

**MM.** BERTRAND DE BROUSSILLON (le comte), 15. rue de Tascher.  
au Mans, et à Pont-sur-Yonne (Yonne).

BRUNEAU (l'abbé Henri), chanoine prébendé, 1, place Saint-Michel, au Mans.

(1) Toutes les communications relatives à *La Province du Maine*, doivent être adressées à M. l'abbé Ambroise Ledru, 43, rue de l'Abbaye-Saint-Vincent, au Mans.

- MM. COURCIVAL** le marquis Gustave de,  $\frac{1}{2}$ , au château de Courcival, par Bonnétable Sarthe, et 16, rue de Bellechasse, Paris.
- DUBOIS** Mgr, évêque de Verdun Meuse.
- DUPONT** Mgr de, protonotaire apostolique, chanoine honoraire du Mans et de Rennes, 101, rue Julien-Bodereau, au Mans.
- LA PRÉCHAUDIÈRE** André de, 14, rue Champgarreau, au Mans.
- LA ROCHEFOUCAULD**, duc de Doudeauville le comte de, grand-croix de l'ordre de Pie IX et de l'ordre de Saint-Janvier et de Constantin des Deux-Siciles, chevalier de Malte, ancien ambassadeur et ancien député, conseiller général de la Sarthe, 57, rue de Varenne, Paris, et au château de Bonnétable Sarthe.
- LEBOIS** l'abbé Ambroise, chanoine honoraire, correspondant de la Commission des monuments historiques de France, membre de la Commission des monuments historiques de la Sarthe, inspecteur des édifices religieux, 43, rue de l'Abbaye-Saint-Vincent, au Mans.
- LOUÏS** Raoul de, ancien officier, au château du Maurier, par Poulléfont Sarthe, et 23, rue de Tascher, au Mans.
- MEXIOT D'ELBÈVRE** le vicomte,  $\frac{1}{2}$ ,  $\frac{1}{2}$ , ancien sous-chef du bureau historique aux Affaires étrangères, au château de Coulon, par Tuffé Sarthe.
- SÉNART** Émile,  $\frac{1}{2}$ , membre de l'Institut, conseiller général, au château de La Pelice, par la Ferté-Bernard Sarthe, et 18, rue François I<sup>er</sup>, Paris.
- SINGIER** Adolphe, C.  $\frac{1}{2}$ , 35, rue Chanzy, au Mans.
- VERDIER** général baron de, G. O.  $\frac{1}{2}$ ,  $\frac{1}{2}$ , 33, place de la République au Mans.





**Membres titulaires <sup>(1)</sup>.**

- MM. † ACHON (le chevalier Ch. d'), à la Roche-de-Gennes (Maine-et-Loire).
- † AGOULT (le marquis d'), \*, château de Vandœuvre, par Coulans (Sarthe).
- AILLIÈRES (Louis d'), au château d'Aillières (Sarthe), et 16, rue Bayard, Paris.
- † ANGÉLY-SÉRILLAC (le comte d'), au château de Sérillac, par Beaumont-le-Vicomte (Sarthe).
- † ANGOT (l'abbé A.), à Sainte-Gemme-le-Robert (Mayenne).
- ASHER (A.), libraire à Berlin, W. 13, Unter den Linden.
- AUBIGNY (baron Albert d'), conseiller général de la Sarthe, ancien député, 1, rue de la Planche, à Paris.
- BEAUMONT (le comte Charles de), au château de Chatigny, par Fondettes (Indre-et-Loire).
- † BESNARD (l'abbé Louis), doyen de Beaumont-le-Vicomte (Sarthe).
- BEAUCHESNE (le marquis A. de), licencié ès lettres, vice-président de la *Société historique et archéologique du Maine*, maire de Souvigné-sur-Sarthe, 8, avenue Marceau, Paris, et au château de la Roche-Talbot, par Sablé (Sarthe).
- Bibliothèque municipale de la Ville du Mans
- Bibliothèque municipale de la Ville de Laval.
- BOLLANDISTES (Société des), boulevard Militaire à Bruxelles (Belgique).
- BOULAY DE LA MEURTHE (le comte), 23, rue de l'Université, Paris.
- BROC (le marquis Thibaut de), au château des Perrais, à Parigné-le-Pôlin (Sarthe), et, 43, rue du Faubourg Saint-Honoré, Paris.
- BUSSON (l'abbé Gustave), chanoine honoraire, aumônier du Carmel, 137, avenue de Paris, au Mans.
- CALENDINI (l'abbé Paul), directeur des *Annales Fléchoises*, curé de Saint-Ouen-en-Champagne (Sarthe), (2 exemplaires).
- CALENDINI (l'abbé Louis), curé de Chassillé (Sarthe).
- CERCLE DE L'UNION, place de l'Étoile, au Mans.
- CHANSON (l'abbé Léon), chanoine, vicaire général honoraire, 17, rue de Ballon, au Mans.

(1) Tous les noms précédés d'une † sont ceux des membres titulaires délégués au Conseil.

- MM. † CHAPPÉE (Julien), au Cognier, route de Rouillon, Le Mans.  
CHAPPÉE (Louis), 1, rue d'Hauteville, Le Mans.  
CHARDON (Charles), à Marolles-les-Braults (Sarthe).  
CHAROY (Maurice), notaire, rue Gougeard, au Mans.  
† CHIRON DU BROSSAY, directeur de l'Enregistrement et des Domaines en retraite, à Château-Gontier (Mayenne).  
CHIVRÉ (le baron de), ✱, ancien officier supérieur, au château de la Barre, par Bierné (Mayenne).  
CLÉRIC (général comte de), C. ✱, 77, avenue de Paris, au Mans.  
DENIS (l'abbé Louis), curé de Saint-Pierre-de-Chevillé, par Château-du-Loir (Sarthe).  
DESGRAVIERS (l'abbé Joseph), chanoine, 2, place Saint-Michel, au Mans.  
† DESVIGNES (l'abbé Jules), doyen de la Suze (Sarthe).  
DULAU and Co, booksellers, 37, Soho Square, London, W.  
ÉCOLE DES CHARTES, 19, rue de la Sorbonne. Paris-Ve.  
† FARCY (Paul de), vice-président de la *Commission historique et archéologique de la Mayenne*, à Saint-Martin-la-Forest, Angers.  
† FROGER (l'abbé Louis), chanoine honoraire, aumônier des Sœurs Marianites, 17, rue Jeanne-d'Arc, au Mans.  
GASSELIN (Robert), ✱, colonel d'artillerie, au château de Courtangis, par Lamnay (Sarthe), et, 1, rue du Bourg-d'Anguy, Le Mans.  
GASTINES (comte de), au château de la Denisière, par Coulans (Sarthe).  
GOUPI (Albert), licencié ès lettres, quai Jehan-Fouquet, Laval.  
GROSSE-DUPERON, ✱, juge de paix, à Mayenne.  
JAUBERT (le vicomte), au château de Coulange, à Rahay, par Saint-Calais (Sarthe), et 27, avenue Montaigne, Paris.  
LACROIX (l'abbé Albert), curé de Coulaines-lès-Le Mans.  
LA HAYE-MONTBAULT (Mme la marquise de), 17, rue Robert-Garnier, au Mans, et au château de Roches à Sceaux-sur-Huisnes (Sarthe).  
LATOUCHE (Robert), élève à l'École des Chartes, 10, rue de l'Odéon, Paris-Ve.  
LEFEBVRE (l'abbé Louis), vicaire général, 4bis, place du Château, au Mans.  
† LELONG (Eugène), ancien archiviste aux Archives nationales, 59, rue Monge, Paris, et aux Champs, à Cré-sur-Loir, par la Flèche (Sarthe).  
LEMEUNIER (l'abbé Basile), chanoine honoraire, 91, boulevard Négrier, au Mans.

- MM. LENTILHAC** (Mme la marquise de), château de Pescheseul, par Avoise (Sarthe).
- LE VAYER** (Paul), ~~§~~ I. P., +, +, inspecteur des travaux historiques, conservateur de la bibliothèque de la ville de Paris, 25, rue Bargue, Paris.
- LORIERE** (Édouard Le Monnier de), secrétaire de la *Société historique et archéologique du Maine*, au château de Moulin-Vieux, par Avoise (Sarthe), et, 20, rue Victor-Hugo, au Mans.
- LOUDIÈRE** (l'abbé Paul), vicaire à Notre-Dame de la Couture, 76, boulevard de la Petite-Vitesse, au Mans.
- LUZU** (Roger), élève de l'École des Chartes, 46, boulevard Montparnasse, Paris.
- MAILLY-NESLE** (Mme la marquise de), princesse d'Orange, au château de la Roche-Mailly, par Pontvallain (Sarthe), et 1, rue Pierre-Belon, Le Mans.
- MAISONNEUVE** (le marquis de), 40, rue de Lorraine, à Saint-Germain-en-Laye, et château de la Jaille, à Chahaignes (Sarthe).
- MÉLISSON** (l'abbé Alfred), chanoine, archiprêtre de la Cathédrale, rue Saint-Vincent, Le Mans.
- † **MONTESON** (Charles-Hubert, vicomte de), \*, ancien chef de bataillon des Mobiles de la Sarthe, au château de Montauban, à Neuville-sur-Sarthe, et 8, rue de Sainte-Croix, au Mans.
- † **MOREAU** (Émile), \*, ~~§~~, président de la *Commission historique et archéologique de la Mayenne*, 8, rue du Lieutenant, Laval.
- PATARD** (l'abbé Louis), bibliothécaire de la *Société historique et archéologique du Maine*, curé de Villaines-sous-Malicorne (Sarthe).
- RIVAU** (du), château de Moiré, par Château-Gontier (Mayenne).
- ROCHEFOUCAULD** (le vicomte Charles de la), duc d'Estrées, au château de Bonnétale (Sarthe).
- ROINCÉ** (le général de division de), G. O. \*, château de Cogners, par Saint-Calais (Sarthe), et, 43, avenue de Latour-Maubourg, à Paris-VII<sup>e</sup>.
- ROQUET** (Henri), à Laigné-en-Belin.
- † **ROUGÉ** (le vicomte Jacques de), membre résident de la *Société des Antiquaires de France*, château de Bois-Dauphin, à Précigné (Sarthe).
- ROUSSEAU** (l'abbé E.-Armand), chanoine honoraire, aumônier des Sœurs de la Providence, à Ruillé-sur-Loir (Sarthe).
- SAUVÉ** (le chanoine Henri), maître des Cérémonies à la Cathédrale, 26, rue du Lycée, Laval.
- STAAT**, libraire, à Strasbourg (Alsace).

**MM. TOURNOUER** (Henri), président de la *Société historique et archéologique de l'Orne*, 5, boulevard Raspail, Paris, et à Saint-Hilaire-des-Noyers, par Nocé (Orne).

† **VALLÉE** (Eugène), rue des Bergers, Paris-XV<sup>e</sup>.

**VAUGUION** (Madame de), 52, avenue de Paris, au Mans, et au château de la Beunèche, par Roëzé (Sarthe).

**VOISIN** (André), 16, rue Séguier, à Paris.

### Membres associés.

**ALLAIS** (M. et Mme), 25, rue Richebourg, au Mans.

**ALUSSE**, 53, rue Mangeard, au Mans.

Archives Nationales, rue des Francs-Bourgeois, à Paris.

**AUBIGNY** (Mme d'), château de Rive-Sarthe, par Malicorne (Sarthe).

**BAROUX** (E.), rue de Paris, au Mans.

**BÉASSE** (M.), 5, place Saint-Michel, au Mans.

**BELIN** (R.P. Almire), missionnaire à la Chapelle-du-Chêne (Sarthe).

**BELLANGER-ALLAINE**, rue du Château, au Mans.

**BERTHELOT** (Eugène), architecte, 10, rue de la Juiverie, au Mans.

**BESNARD** (Mlle), 31, rue Saint-Vincent, au Mans.

**BESSE** (dom J.-M.), bénédictin de l'abbaye de Ligugé, directeur de la *Revue Mabillon*, à Chevetogne, par Leignon, province de Namur (Belgique).

**BEZARD** (A.), Strasbourg (Alsace). Ruprechtsau, Silberrathgasse, 2.

**BIHOREAU** (l'abbé François), prêtre habitué à Coulans (Sarthe).

**BLANCHARD** (l'abbé), curé de Souday (Loir-et-Cher).

**BLANCHÈRE** (Mme de la), 22, rue du Mail, au Mans.

**BLÉTRY** (René), 11, rue Chanzy, au Mans, et au château de la Freslonnière, à Soulligné-sous-Ballon (Sarthe).

**BOISSARIE** (M. et Mme J.), 21, boulevard Delessert, Paris-XVI<sup>e</sup>.

**BOUVET** (l'abbé Simon), curé de Soulligné-sous Vallon (Sarthe).

**BRIARD** (l'abbé Henri), curé de Mézières-sous-Ballon, par Ballon (Sarthe).

**BRIÈRE** (l'abbé Henri), curé de Saint-Lazare, 65, avenue du Pont-de-Fer, au Mans.

**CANDÉ** (le docteur), médecin au Lude (Sarthe).

**CAPUCINS DU MANS** (le R. P. Gardien des), au Mans.

**CARMEL** (la R. Mère prieure du), avenue de Paris, au Mans.

**MM. CELIER** (Alexandre), +, avocat, 1, place Saint-François-Xavier, Paris.

**CÉNÉ** (l'abbé Alexandre), aumônier de l'hôpital du Mans.

**CHAMBOIS** (l'abbé Émile), curé de Rahay (Sarthe).

**CHAUTAN DE VERCLY** (Xavier), rue Girard, au Mans.

**CHAPPÉE** (Mme), 1, place Saint-Pavin, au Mans.

**CHASLOT** (Mlle), couvent des Maillets, route de Bonnétable, au Mans.

**CHAUVIN** (l'abbé Prosper), curé d'Épineu-le-Chevreuil (Sarthe).

**CHAVANON** (Jules), archiviste départemental honoraire, lauréat de l'Institut, 94, rue du Bac, à Paris.

**CHOPELIN** (l'abbé Alexandre), curé d'Ancinnes (Sarthe).

**CHRÉTIEN**, colonel de gendarmerie, rue Victor-Hugo, au Mans.

**CORBIN** (l'abbé Jean), rue Sainte-Hélène, au Mans.

**CORMAILLE** (Victor), à Fresnay-sur-Sarthe (Sarthe).

**COURDOUX** (Mmes), 6, rue Bruyère, au Mans.

**DALLIER** (pharmacie), carrefour de la Sirène, au Mans.

**DAVID** (l'abbé François), curé de Vallon (Sarthe).

**DESHAYES** (Mgr Florent), prélat romain, vicaire général honoraire, sous-supérieur du Grand-Séminaire, avenue de Paris, au Mans.

**DEVAUX** (l'abbé Ernest), curé de Saint-Mars-sous-Ballon (Sarthe).

**DREUX** (Mme), rue de Tessé, au Mans.

**DUBOIS** (l'abbé Léon), chanoine honoraire, prêtre sacristain et organiste à la Cathédrale, rue des Chanoines, au Mans.

**DUPONT** (l'abbé Paul), directeur des Œuvres de presse catholique, 19, rue des Chanoines, au Mans.

**FORGEAT** (l'abbé Alexis), curé de Coulans (Sarthe).

**FOUCHARD**, notaire honoraire, 25, rue Chanzy, au Mans.

**FOUQUERAY** (Mlle), 5, route de Laval, au Mans.

**FOURNIER** (Mme veuve), 9, rue de l'Ancien-Évêché, au Mans.

**GADOIS** (l'abbé Alphonse), chanoine honoraire, professeur au Petit-Séminaire de Précigné.

**GAUTIER** (Gaston), 11, rue des Maillets, au Mans.

**GAUTIER** (René), château de la Rue, Roc-Amadour (Lot).

**GILBERT** (Mgr), évêque d'Arsinoé, ancien évêque du Mans, avenue Baudin, Limoges (Haute-Vienne).

**GIRAUD** (Pierre), à Parcé (Sarthe), et, 41, rue de Flore, au Mans.

**GITEAU**, 24, rue Lenoir, au Mans.

**GODEFROY** (l'abbé Georges), chanoine titulaire de Limoges et chanoine honoraire du Mans, aumônier de Saint-Alexis, à Limoges (Haute-Vienne).

**GOUBY** (Mme), 85, avenue de Paris, au Mans.



**MM. GOUIN** (l'abbé Amédée), chanoine, vicaire général honoraire, place du Château, Le Mans.

**GOUTARD**, 3 bis, place du Parterre, au Mans.

**GRANDVAL** (Georges de), au château de la Groirie, à Trangé (Sarthe), et 2, rue du Cirque, au Mans.

**GROSBOIS** (Mme Vve G.), 118, rue Porte-Sainte-Anne, au Mans.

**GRUAU** (l'abbé Charles), curé de Teillé (Sarthe).

**GUIBERT**, ~~11~~, à Coulans (Sarthe).

**GUICHARD** (Mme), 17, rue de l'Étoile, au Mans.

**GUILLOTIN**, 57, rue Prémartine, et 2, rue de l'Étoile, au Mans.

**HAMME** (Auguste), rue Saint-Dominique, au Mans.

**HAMONET** (l'abbé Jules), chanoine honoraire du Mans, professeur à l'Institut catholique, rue de Vaugirard, à Paris.

**HARDOUIN-DUPARC**, rue Robert-Garnier, au Mans.

**HERVÉ** (Mme Vve), 9, rue de Flore, au Mans.

**HUBERT**, 28, rue de La Rivière, au Mans.

**HULLIN** (l'abbé Adolphe), curé de Saint-Christophe-du-Jambet (Sarthe).

**HUSSET** (l'abbé Alphonse), vicaire à la Cathédrale, place Saint-Michel, au Mans.

**JULIENNE** (l'abbé Gustave), doyen de Vibraye (Sarthe).

**KLÉBER** (l'abbé Jules), doyen d'Écommoy (Sarthe).

**LAFFARGUE** (l'abbé Raymond), curé de Noyen (Sarthe).

**LANGLAIS** (l'abbé Henri), à Monhoudou (Sarthe).

**LAUNAY** (l'abbé Louis), licencié ès lettres, curé de Saint-Symphorien (Sarthe).

**LEBRUN**, 13, rue Bollée, Le Mans.

**LECORNEUX** (l'abbé Victor), chanoine, rue Robert-Garnier, Le Mans.

**LE CORNUÉ** (Mme), 35, boulevard Négrier, au Mans.

**LE FEUVRE** (Pierre), sculpteur, 125, quai Ledru-Rollin, au Mans.

**LEGEAY**, 16, rue Gambetta, au Mans.

**LEGROU**, notaire, à Rouez-en-Champagne (Sarthe).

**LEGUAY**, 9, rue des Minimes, au Mans.

**LELIÈVRE**, directeur de La Mutuelle-Générale-Française, 2, rue Saint-Bertrand, au Mans.

**LEMARCHAND** (l'abbé Louis), chanoine honoraire, aumônier des religieuses des Maillets, route de Bonnétable, au Mans.

**LEMÊLE** (l'abbé Alphonse), curé de Saint-Julien-en-Champagne, par Bernay (Sarthe).

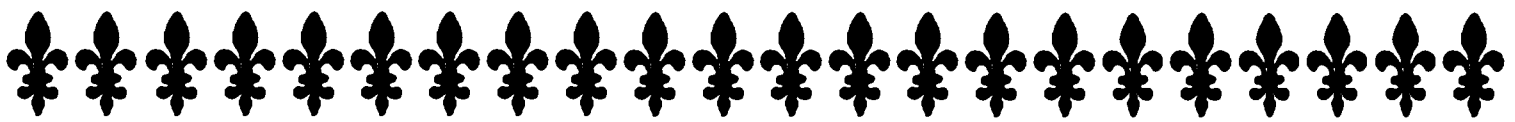
**LEROUX**, rue Dumas, au Mans.

**LETESSIER**, directeur de l'Usine à Gaz, à Vendôme (Loir-et-Cher).

- MM.** LEVEAU, 94, quai de l'Amiral-Lalande, au Mans.  
LORiot (l'abbé Auguste), curé de Nouans, par Beaumont-sur-Sarthe (Sarthe).  
LOUVEL (Mme), rue Denfert-Rochereau, au Mans.  
LUART (le marquis du), au château du Luart (Sarthe), et, 284, boulevard Saint-Germain, à Paris.  
MAISONNEUVE (Mme de), place de l'Étoile, au Mans, et château de Courteilles, à Coulans (Sarthe).  
MALOISEAU (l'abbé Alexandre), curé de Saint-Remy-de-Sillé (Sarthe).  
MAUREY (l'abbé Marcel), secrétaire de l'Évêché, chanoine honoraire du Mans et de Verdun, rue Prémartine, au Mans.  
MÉMIN (Mlle Marguerite), 38, rue Prémartine, au Mans.  
MÉNAGE, 96, rue de Flore, au Mans.  
MICHEL (Mme Vve), 31, rue de Ballon, au Mans.  
MIGNON (l'abbé Armand), chanoine honoraire, archiprêtre de Notre-Dame de la Couture, au Mans.  
MONDRELLE (Mme Vve), 9, rue du Doyenné, au Mans.  
MONTESSON (le marquis de), 11, rue Pierre-Belon, au Mans, et au château de Maquillé, par Chemiré-le-Gaudin (Sarthe).  
MOUFLE, président de la Société d'encouragement, rue Marchande, au Mans.  
PAIGNARD (Léopold), maire de Savigné-l'Évêque, au Rocher, Savigné-l'Évêque (Sarthe).  
PALLU DU BELLAY (Mlle), 13, rue Saint-Vincent, au Mans.  
PÉAN (Mlle Églantine), 19, rue de Tessé, au Mans.  
PÉARD (l'abbé Auguste), chanoine honoraire, sous-supérieur du Séminaire de Précigné (Sarthe).  
PRALON (l'abbé Maurice), chanoine honoraire, curé de Saint-Benoit, au Mans.  
PUYSÉGUR (Mme la comtesse de), 5, rue de Marignan, Paris.  
QUANTIN (Marcel), 7, rue Bergère, au Mans.  
RENAULT (l'abbé Julien), chanoine honoraire, doyen de Conlie (Sarthe).  
REVUE DE L'ANJOU, rue Saint-Laud, Angers.  
REVUE D'HISTOIRE ECCLÉSIASTIQUE, au collège du Saint-Esprit, 40, rue de Namur, à Louvain (Belgique).  
RICORDEAU (A.), architecte, 18, place du Château, au Mans.  
ROMANET (le vicomte Olivier de), au château des Guillels, par Mortagne, et, 7, rue Sainte-Croix au Mans.  
ROULLEAU, 20, rue Champgarreau, au Mans.  
ROUSSEAU (l'abbé Henri), curé de Notre-Dame du Pré, au Mans.

- MM. ROYER (Lionel), C. +, 24, rue de Chézy, à Neuilly-sur-Seine (Seine).  
RUPÉ, ancien notaire, 16, rue de la Motte, au Mans.  
SELLIER (l'abbé), professeur au collège de Felletin (Creuse).  
SINETY (le vicomte de), au château de Passai, à Sillé-le-Philippe (Sarthe).  
SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE DU VENDÔMOIS, au musée archéologique, à Vendôme (Loir-et-Cher).  
SOUAVIN-LEGO, rue de l'Ancien-Évêché, au Mans.  
SURMONT (Armand), 2, rue de la Motte, au Mans.  
SURMONT (Georges), \*, aux Hattonnières, à Moncé-en-Belin (Sarthe).  
TABOUE, à Saint-Désiré, par la Palice (Allier).  
TALHOUET-ROY (le marquis de), au château du Lude (Sarthe).  
TÊTEDOUX (l'abbé René), aumônier à Mira-Valle, à Usurbil, près Saint-Sébastien, Guipuzcoa (Espagne).  
TÉZÉ, 36, rue des Quatre-Roues, au Mans.  
THORÉ (Mme), 9, rue Montauban, au Mans.  
THORÉ (Mme et Mlle), rue des Plantes, et aux Cerisiers, au Mans.  
TIRONNEAU (Mme Vve), 21, rue des Arènes, au Mans.  
TRIGER (Mme Vve), à Saint-Vincent-des-Prés, par Mamers.  
UZUREAU (l'abbé F.), directeur de l'*Anjou historique*, 103, rue du Faubourg Saint-Michel, Angers.  
VADUNTON (Mme), boulevard Négrier, au Mans.  
VAVASSEUR (l'abbé Joseph), curé de Crannes (Sarthe).  
VERRIER (l'abbé Eugène), curé de Thorigné (Sarthe).  
VERNAT, 68, avenue de Pontlieue, au Mans.  
VÉTILLART (Mlle), 63, rue Duplessis, à Versailles.  
VIOT, photographe, 7, rue Marchande, au Mans.





## LE PORTAIL DE L'ANCIENNE ÉGLISE PAROISSIALE DE BESSÉ-SUR-BRAYE



Dans cette partie de l'ancien diocèse du Mans que baignent le Loir, la Braye et l'un des affluents de cette dernière rivière, le ruisseau de l'Anille, région autrefois dénommée le Bas-Vendômois, il y a bien peu d'églises qui n'aient été, soit à la fin du xv<sup>e</sup> siècle, soit, le plus souvent, dans la première moitié du xvi<sup>e</sup>, l'objet de réfections plus ou moins importantes. L'aisance générale qui, après la guerre de Cent Ans, s'y développa rapidement, la facilité que l'on avait de trouver à sa portée, sous sa main, ou du moins à des distances peu éloignées, les matériaux que les ouvriers mettaient en œuvre, tout cela explique la multiplicité des travaux qui furent exécutés alors dans les édifices sacrés. Tantôt, mais rarement, ils étaient, comme à Baillou (1), reconstruits de toutes pièces ; tantôt, et le plus souvent, on en réédifiait les parties caduques en les agrandissant. A Saint-Calais, on ajoutait trois nouvelles travées aux quatre qui formaient déjà la nef et l'on y adjoignait deux bas-côtés (2). A Rahay, à Saint-Gervais-de-Vic, le chœur était reconstruit et l'on édifiait des chapelles formant bras de croix (3). A Montaillé, le chœur seul

(1) Baillou, commune et paroisse de l'arrondissement de Vendôme et du canton de Mondoubleau (Loir-et-Cher).

(2) Cf. L. Froger, *La paroisse et l'église Notre-Dame-de-Saint-Calais*, in-4o.

(3) Cf. *Revue hist. et arch. du Maine*, t. XLV, p. 205 : *L'église Saint-Gervais-de-Vic*.









La double baie est surmontée d'un tympan plein, reposant sur l'entablement déjà mentionné et circonscrit par une archivoltte ayant à son sommet une clef maintenant bien mutilée, et dans les caissons de laquelle on a sculpté, de distance en distance et à des intervalles inégaux, des ornements qui rappellent la rose.

L'ensemble de tout ce morceau, très sobrement décoré, satisfait l'œil plus que le portail de Saint-Calais, chargé de motifs sculptés qui l'alourdissent.

L'œuvre que nous venons de décrire était terminée, nous l'avons dit, dès l'an 1529. En cette dernière année, le curé qui dirigeait alors la paroisse de Bessé, messire Jean de Ronsard, sollicita l'évêque de Léon en Bretagne, monseigneur Christophe de Chauvigné, lequel résidait souvent au Maine, de vouloir bien venir consacrer son église paroissiale. La demande fut accueillie favorablement, et la cérémonie eut lieu le 10 octobre de l'année précitée. Pour en conserver le souvenir, une inscription fut gravée sur une longue plaque de cuivre, qui, déplacée une première fois et utilisée pour clore le coffre-fort où, dans l'église récemment détruite, étaient renfermés les vases sacrés, a été reportée ensuite dans l'édifice religieux qui remplace l'ancienne église paroissiale. Nous donnons ici le texte de cette inscription (1). On y verra quelles reliques

- (1) Anno Dñi MCCCC XXIX decima die  
 Mensis octobris Ego Christophorus de  
 Chavvigne Ep̄us Leonensis, Consecravi  
 Hanc ecclesiam de Besseio et altaria ī ea existen̄  
 In honorem beatissime Virḡis Mariæ ac Joh̄is  
 Baptiste, Et in maiori altari inclvsi reliqvias  
 Beatorū martirvm, Ioannis bapte, Lavrentii,  
 Marcelli ac Maioli, Et institvi Diem festvm  
 Dedicationis celebrari Dom̄ica prima post  
 Diem festū Sancti Dionysii Qva die aniver  
 Saria hvivsmodi dedicatiois perpetvis t̄pibvs  
 Ōibvs et singvlis xri fidelibvs ipsā ecclesiam  
 Visitantibvs XL Dies de vera indvlgentia in

insignes furent alors insérées dans les autels consacrés, et comment, pour perpétuer la mémoire de l'événement et encourager la piété des fidèles, le prélat consécrateur qui avait dû, au préalable, s'assurer de l'autorisation de son collègue du Mans, concéda une indulgence de quarante jours à tous ceux qui, au jour anniversaire de la consécration, visiteraient l'église. C'était, on eut soin de le constater, à la requête du pasteur de la paroisse que cette indulgence avait été accordée. Cet ecclésiastique n'était pas le premier venu des clercs du diocèse du Mans. Chanoine de l'insigne église Saint-Julien, archidiaque de l'archidiaconé de Laval, vicaire général de l'évêque du Mans, le cardinal Louis de Bourbon, il jouissait, en plus, dans la région où les fonctions curiales lui avaient été confiées, du prestige et de l'autorité qu'y possédait la famille dont il était l'un des membres distingués. Fils de Olivier de Ronsard, seigneur de la Possonnière, il avait pour frère Louis de Ronsard, qui, à l'heure même où Jean de Ronsard appelait à Bessé l'évêque de Léon, demeurait, lui, en Espagne où il avait accompagné, comme leur maître d'hôtel, les enfants de François I<sup>er</sup>, roi de France, lesquels y répondaient de la fidélité de leur père au désastreux traité de Madrid. Et pendant que Louis de Ronsard vivait ainsi sur la terre étrangère, il laissait, à demi orphelins et sous la garde de leur mère, Jeanne de Chauldrier, cinq enfants (1), parmi lesquels Pierre, l'un des cadets, celui-là même qui devait être un jour le poète que l'on sait. Je ne m'étonne guère que, si

Forma ecclēe consveta cōcessi. Et hæc feci ad svp  
Plicationē nobilis ac egregii viri Domini  
Joannis Ronsart, Canonici et Archidiaconi de  
Lavalle. In ecclesia Cenomanēsi, et sv̄pdicte ecclēe  
Rectoris.

Aux deux coins de la partie supérieure de la dalle de cuivre, ont été gravées les armoiries de Chr. de Chauvigné, d'un côté, et de Jean de Ronsard, de l'autre.

(1) Cf. *Revue hist. et arch. du Maine*, t. XV, p. 110; *Nouvelles recherches sur la famille de Ronsard*.

peu éloigné de la Possonnière, le curé de Bessé ait demandé à sa belle-sœur de lui confier l'un de ses fils. Elle lui envoya le jeune Pierre, et celui-ci dut à son oncle de connaître les éléments de la langue latine. Après lui en avoir révélé les secrets, il lui légua sa bibliothèque (1). Le neveu ne fut point ingrat; il rima, en l'honneur de ce parent, une épitaphe (2). Quand elle parut en 1554, il y avait dix-neuf ans déjà que Jean de Ronsard était mort. Il avait été inhumé en 1535, non dans l'église paroissiale de Bessé dont il était toujours le curé, mais dans l'église cathédrale du Mans, où son frère aîné, Louis, fut autorisé à lui ériger un tombeau (3).

LOUIS FROGER.

(1) Voici le passage de l'oraison funèbre de Ronsard par Jacques Velliard, qui nous l'apprend : « Habebat (Ronsardus) ab avunculo, viro omni liberali sacraque doctrina politissimo, non solum bibliothecam varia et multiplici librorum supellectile instructam, sed etiam exemplum hujus reconditoris disciplinæ, quod sibi proponeret ad imitandum. »

(2) Cf. *Le Bocage de Pierre de Ronsard, Vandomoys*. Paris, 1554, fo 17 ro.

(3) Cf. *Revue hist. et arch. du Maine*, t. XV, p. 99.





# SAINT BERTRAND <sup>(1)</sup>

ÉVÊQUE DU MANS

586-626 environ.

(Suite).



## § III.

*Saint Bertrand prête serment à Clotaire II. — Exilé par Childebert, il voit son siège épiscopal usurpé par Berthegesile. — Il rentre au Mans et reçoit de Clotaire la villa de Bonnelles. — Berthegesilus rend ce qu'il a volé. — La fidélité de Bertrand pour Clotaire II lui vaut une nouvelle disgrâce. — Mort de Berthulphus, frère de saint Bertrand. — Théodebert possède Le Mans. — Berthegesile apparaît de nouveau. — Clotaire II roi de toute la monarchie. — Il récompense saint Bertrand.*

A la mort du roi Gontran, le 28 mars 593, Bertrand prêta serment de fidélité à son neveu Clotaire II, fils de Chilpéric I<sup>er</sup> et de Frédegonde. C'est lui qui nous l'apprend par ces lignes de son testament.

(1) Hanté par le souvenir du récit fait par beaucoup d'historiens, j'ai dit dans le numéro de décembre dernier de la *Province* (p. 375). que Mérovée séjourna à l'abbaye de Saint-Calais en 576. Mon confrère M. le chanoine Froger me fait remarquer avec raison que c'est une erreur qu'il a signalée dans son *Histoire de Saint-Calais*. « Si Chilpéric, m'écrit-il, pour se débarrasser de son héritier présomptif, l'avait expédié sous bonne escorte au monastère précité, l'abbé qui gouvernait cette maison n'avait pas eu l'em-

« Après la mort du feu roi Gontran, je prêtai un serment  
« inviolable à mon seigneur le roi Clotaire, parce que, selon  
« l'ordre légitime, la ville du Mans devait lui échoir après le  
« décès dudit seigneur Gontran, comme faisant partie de  
« l'héritage du feu roi Chilpéric, son père, d'heureuse mé-  
« moire (1). »

Malgré les efforts de Frédegonde, qui voulait mettre entre les mains de son jeune fils Clotaire, âgé de neuf ou dix ans, tout le royaume paternel, Le Mans avec son territoire fut occupé par Childebert II, fils de Sigebert et de Brunehaut.

Bertrand suivit la fortune de Clotaire. Il ne voulut pas obéir à Childebert qu'il considérait comme un usurpateur.  
« Pour moi, dit-il, comme j'étais lié par mon serment, de  
« manière à ne pouvoir l'enfreindre, j'ai volontiers aban-  
« donné la sainte église du Mans avec tous mes biens, plutôt  
« que d'être convaincu de parjure. Et tandis que, plein d'atta-  
« chement pour mon prince, je lui demeurais fidèle, ce même  
« prince a dû m'accorder quelques bienfaits pour subvenir à  
« mes besoins et pour nourrir mes pauvres. Que le roi du ciel  
« t'en récompense, ô très glorieux roi Clotaire (2) ».

Pendant que l'évêque du Mans subissait l'exil, un clerc nommé Berthehisile occupa le siège épiscopal au mépris des canons (3). Ce clerc était protégé, on n'en peut guère douter,

barras de le garder, puisque les amis du prisonnier, prévenus à temps, lui avaient rendu la liberté, en l'arrachant aux mains de ceux qui le conduisaient à Saint-Calais; cela permit à Mérovée de gagner Tours, où il se réfugia dans le cloître de la basilique de Saint-Martin. ».

Je remercie M. l'abbé Froger de la remarque qu'il a bien voulu m'adresser. C'est par une surveillance mutuelle et une critique toujours en éveil qu'on arrivera à débarrasser notre histoire des légendes qui l'encombrent. Je désire qu'on veuille bien toujours me redresser le cas échéant.

(1) *Actus*, p. 110.

(2) *Ibidem*, p. 110.

(3) « Quodam clerico Bertigiselo nomine ». — « Berthehiselus, inclito ordine, contra decreta canonum, in sede mea fuit adgressus, et nimium res Sanctæ Mariæ vel meas proprias generavit pro his gravissimum dispendium ». *Actus*, pp. 99, 114-115.

par Childebert. Il s'empara des biens de l'église et de ceux de Bertrand, en particulier des *locelli* de Cambrai et d'Etival (1).

Childebert II mort en septembre 596. Frédégonde rassembla des troupes et vint, avec son fils Clotaire, se saisir de Paris et de plusieurs autres cites (2). Tout porte à croire que Le Mans fut de ce nombre et que Bertrand rentra dans sa ville épiscopale à la fin de 596 ou au commencement de 597. C'est vers ce temps qu'il reçut de ses souverains, en récompense de sa fidélité, la villa de Bonnelles, située au territoire d'Etampes, près de la forêt d'Yveline (3), et que Bobolenus donna à l'église du Mans la moitié de la villa Celonica, au territoire de Treguier (4).

Berthegeisle, qui siegeait depuis 593, dut abandonner la place à Bertrand et lui rendre les biens dont il s'était emparé. Il le fit de très mauvaise grâce, cherchant à en retenir quelques morceaux. Parmi les terres restituées se trouvaient les *locelli* de Cambray et d'Etival. Pour meilleure sûreté, Bertrand fit faire à l'usurpateur une charte de vendition qui devait mettre à néant des revendications possibles dans l'avenir (5).

Frédégonde mourut en 597 et fut enterrée auprès de son mari Chilperic, dans la basilique de Saint-Vincent ou Saint-Germain de Paris. Bertrand professait pour elle une grande

(1) « Cambariaco et Stivale ». Cambray, à Saint-Christophe-du-Jambet, et Etival. Cf. Abbe Busson, dans *Province du Maine*, t. XII, pp. 102, 223.

(2) « Eo anno, Fredegundis, cum filio Chlothario rege, Parisius vel reliquas civitates ritu barbaro occupavit ». *Fredegair*, cap. xvii.

(3) « Villa Bonalpha, sita in territorio Stapense, seu Sequalina silva, et michi precelsus dominus Chlotharius rex, suo munere, una cum præcelsa domina Fredegunda regina, quondam genitrice sua, postquam eis dominus Vædola justicia eorum reddidit, in me humilem eorum, pro fidei meæ conservationem, quæ semper circa ipsum principem, inviolabilem tenere et habere visus sum, concesserunt ». *Actus*, pp. 103-104.

(4) « Villa Celonica, sita in territorio Tricurino ». Il acquit plus tard l'autre moitié de la femme et des héritiers de Bobolenus. *Actus*, p. 104. On trouve un Bobolenus référendaire de Frédégonde.

(5) *Actus*, p. 115.



vénération ; d'autres l'appelaient *l'ennemie de Dieu et des hommes* (1).

Trois ans après la mort de Frédegonde, c'est-à-dire en 600, les deux fils de Childebart, Théodebert II et Thierry II, âgés de treize et quatorze ans, se mirent en campagne, sur le conseil de leur mère Brunehaut, pour recouvrer ce qui leur avait été enlevé par Frédegonde et Clotaire. Ce dernier rencontra leur armée dans le Senonnais, auprès du village de Dormelles (2). Ses troupes furent défaites et lui-même dut prendre la fuite, tandis que les villes des rives de la Seine qui avaient reconnu sa domination étaient saccagées et pillées (3).

S'il faut en croire une vie de Bœtharius, évêque de Chartres, rédigée au ix<sup>e</sup> siècle, mais pouvant avoir quelque fondement dans une notice ancienne (4), Clotaire vint chercher un asile dans les forêts du Perche (5). Les Austrasiens et les Bourguignons se répandirent alors dans toute la Neustrie, prirent la ville de Chartres et l'évêque Bœtharius. Une de leurs bandes, affirme dom Piolin (6), se répandit dans le Maine, prit Le Mans et contraignit Bertrand de se cacher à Etival, au sein de l'immense forêt de Charnie. Ce dernier fait a dû être inspiré au R. P. par Bondonnet (7), assurant, sans preuve aucune, que « les plus beaux jours de Bertrand furent  
« dans la retraite solitaire d'une forêt nommée Estival, à deux  
« lieues du Mans, où il bastit une chapelle et une petite habi-  
« tation auprès, où il vescuut plustot en hermite qu'en évesque,  
« se consolant avec Nostre Seigneur et attendant patiemment  
« le temps de sa miséricorde ». La retraite de saint Bertrand

(1) « Inimicam Dei et hominum Fredegundem ». *Hist. Franc.*, lib. IX, cap. xx.

(2) Canton de Moret, arr. de Fontainebleau, Seine-et-Marne.

(3) *Frédégair*, cap. xx.

(4) Duchesne, *Fastes épiscopaux*, t. II, p. 423, note 3, accorde, contre M. Br. Krusch, une certaine autorité à cette vie publiée dans les *Acta SS. Aug.*, t. I, p. 169.

(5) « Sed Clotharius, fuga lapsus, usque Perticam silvam pervenit ».

(6) *Hist. de l'Egl. du Mans*, t. I, pp. 305-306.

(7) *Les Vies des Evêques du Mans*, p. 292.

à Etival-lès-Le Mans, d'après Bondonnet, ou à Etival-en-Charnie, selon dom Piolin, ne présente aucun caractère historique.

Peut-être doit-on placer à cette époque la mort du frère de l'évêque du Mans, Berthulfus, tué dans l'une des expéditions de Clotaire (1).

Clotaire vaincu, la paix fut conclue entre les trois cousins. Thierry eut le pays entre la Seine, la Loire, les frontières de Bretagne et l'Océan ; Théodebert, la région entre la Seine, l'Oise et la mer, qu'on appelait le duché de Dentelin ; Clotaire, douze pagi entre la Seine, l'Oise et la mer, pagi qui représentent vraisemblablement les cites de Rouen, de Beauvais et d'Amiens (2).

On a cru que Le Mans tomba dans le lot de Thierry II. Il n'en est rien cependant, car un passage du testament de saint Bertrand (3) et le *præceptum* donne au Mans, le 8 juin 596 ou 603, par Théodebert pour le petit monastère de saint Martin, prouvent que la cité appartient à Théodebert II et non à Thierry (4).

Quoi qu'il en soit, Bertrand subit encore le contre-coup des événements politiques. Il le dit lui-même en ces termes : « Quand une autre fois on dressa des embûches pour priver « de son royaume le glorieux roi Clotaire, je fus réduit à la « captivité. Alors Berthegisilus, dont je ne devrais pas pro- « noncer le nom, desola de nouveau l'Eglise du Mans. Ayant « trouvé dans les archives la charte qu'il avait consentie pré- « cédemment, il la fit jeter au feu (5) ». Cette captivité ou ce deuxième exil qui atteignait Bertrand et pendant lequel un intrus occupa encore son siège, dura environ quatre ans, de

(1) « Germanus meus Berthulfus in expeditionem domni Clotharii regis « interemptum fuit ». *Actus*, p. 117.

(2) Longnon, *La Gaule au VI<sup>e</sup> siècle*, p. 145.

(3) Cf. J. Havet, *Questions mérovingiennes*, p. 376.

(4) *Actus*, pp. 93-95.

(5) « Et carta ipsa quam prius fecerat, in archivo æcclesiæ invenit, eam « igni comburi præcepit ». *Actus*, p. 115.

600 à 604, mais vraisemblablement d'une manière intermittente, car lui-même ne fixe pas rigoureusement le nombre de fois qu'il eut à souffrir pour Clotaire ; il dit que ce fut à deux ou trois reprises (1).

Bertrand avait construit au Mans, sur les murs de ville, une maison (2) située auprès de la chapelle de l'archange saint Michel. Pendant son absence, on fit élever la boulangerie de l'église devant cette maison, voisine elle-même du bâtiment établi par l'évêque pour la distribution des aumônes aux pauvres.

En 604, Clotaire reprit la lutte contre ses cousins ; mais complètement battu sur les bords de la Louette, aux environs d'Étampes, il fut heureux d'accepter la paix que Théodebert lui offrit à Compiègne (3). Bertrand profita de cette paix. Ayant recouvré sa liberté et son siège, il se fit restituer les biens qui avaient été pris à nouveau par Berthegesile : Cambrai et Etival, avec leurs dépendances, maisons, serfs, vignes, prés, étangs, cours d'eau, leurs droits et tout le pécule (4).

Désormais, Clotaire se contenta d'observer les symptômes de mésintelligence qui ne devaient pas tarder à précipiter les deux frères l'un contre l'autre. Il donna enfin son appui à Thierry. Ce dernier marcha contre Théodebert, lequel, vaincu à Tolbiac, fut tonsuré et mis à mort en 612. Thierry se préparait à faire la guerre à Clotaire, quand « un flux de ventre » l'emporta à Metz en 613. Il ne laissait pas de postérité légitime. La tranquillité de Bertrand était assurée. Clotaire II, son protecteur, réunit sous son sceptre toute la monarchie franque, ce qui lui permit de faire tuer trois fils de Théodebert et de livrer aux plus cruels supplices Brunehaut, tombée entre ses mains. Parmi les qualités de Clotaire II et sur lesquelles

(1) « Omnibus notum est qualiter *bis* aut *tercio* in rebus sanctæ æcclesiæ « vel proprias sustinui spoliacionem ». *Actus*, p. 123.

(2) Maison disparue pour faire place à l'escalier dit monumental, auprès de la cathédrale.

(3) *Actus*, pp. 115-116.

(4) *Actus*, p. 115.

Fredegaire insiste avec une complaisance qu'on peut taxer d'exagérée, on remarquera sa préférence à l'endroit des églises et pour les évêques <sup>1</sup>. Il ne faut pas oublier que, dans ces temps reculés, les largesses envers l'Eglise et le clergé couvraient la multitude des peccés.

Bertrand, qui avait tant souffert pour la cause de son prince, devait ressentir dans une large mesure les effets de sa bienveillance. On a déjà vu qu'il reçut en don de Clotaire, vers 596, la villa de Bonnelles. A cette villa, le roi en ajouta plusieurs autres ou donna de l'argent pour en acquérir. De plus, il fit restituer à l'évêque la villa de Mornac, qui lui avait été enlevée par Modégisèleus <sup>2</sup>, ainsi que les villas de Brigueil et de Châtelainon en Saintonge <sup>3</sup>.

*A suivre.*

Ambroise LEDUC.

<sup>1</sup> « Chlotarius, piensissimus, bellissimus, literis eruditus, timens Deum, ecclesiarum et sacerdotum magnum honoratorem. »

<sup>2</sup> *Actus*, p. 109.

<sup>3</sup> Voir plus haut.





## TOPONYMIE COMMUNALE

### DE L'ARRONDISSEMENT DE MAMERS <sup>(1)</sup>



Strasbourg est un peu loin de Mamers. Mais l'auteur a sans doute des relations avec le pays Manceau. Il promet de faire sur les autres arrondissements de la Sarthe, le même travail que sur celui de Mamers. On ne peut que l'encourager en voyant ses débuts. M. Lucien Bezard connaît la matière qu'il traite ; il ne propose pas d'étymologies bizarres. Son principal défaut est d'accorder encore quelque importance à des auteurs arriérés. Cauvin (2) et Pesche sont absolument nuls. Quand ils ont vu juste, c'est qu'il n'y avait pas moyen de se tromper. De temps en temps, M. Bezard se laisse égarer par eux, surtout par Cauvin, qui a l'habitude de rapporter à la même localité une foule de noms désignant tout autre chose.

Prenons pour exemple Vouvray-sur-Huisne. Selon Cauvin, c'est *Vedobris*, *Vodebis*, *Vovreium*, *Vouvreym*. Les deux derniers noms sont des transcriptions latines de *Vouvray*. Les deux autres ne désignent pas *Vouvray*. Ce malheureux article a fait commettre à M. Bezard trois fautes : 1° forger un nom gaulois *Vedobrium* qui n'existe pas, même si l'on suppose que *brium* remplace *briga* ; 2° supposer que dans le document où se trouve *Vedobri*, ce nom se rapporte à Vou-

(1) Strasbourg ; imprimerie J.-H. Ed. Heitz, 1905 ; in-8° de 91 pages.

(2) Quand M. Bezard cite Cauvin, il doit le faire en donnant le vrai titre de son volume : *Géographie ancienne du diocèse du Mans*, et non sous celui d'*Institut*.

(d'abord Coulonche). *Viveregium* est notre Vouvray-sur-Huisne. L'*i* de *Viveregium* a passé à l'*u* (ou) par l'influence des deux *v*. *Ala* que Cauvin rapporte, à tort comme l'a vu M. Bezard, à Aulaines, était déjà, avant l'an 750, devenu *Neuville* : *Neuville l'Alais* (Neuvillalais). M. Bezard est assez du métier pour n'avoir pas besoin de plus d'explications.

Mon travail diffère du sien : je dérive du nom ancien la forme moderne, tandis que lui remonte de la forme moderne à l'ancienne. La table de nos *Actus* est rédigée de manière à faciliter également l'un et l'autre travail. Il est toujours précieux d'avoir la forme primitive ; autrement il reste des incertitudes, même en observant les règles de la formation des mots français.

Je parcours le livre de M. Bezard :

*Arçonnay* n'a rien à voir avec l'*Archenaium* indiqué par Cauvin, ni avec *Arcaniacus*. Ce doit être un *Artionacus*. *Artio* est un dérivé d'*Artius* ou *Artios* venant d'*Artos*, ours. D'Arbois de Jubainville mentionne la déesse *Artio*.

*Aulaines* est probablement un *Alintumas* qu'on trouve dans un diplôme de Charlemagne : *Alintmas*, *Alennes*, identique par la prononciation à *Alaines*, puis *Aulaines* par l'influence de l'*l*.

*Avesne* est probablement pour *Avenne*, *Avenna* qui serait un nom gaulois, d'où un nom d'homme, *Avennus*, d'où le fundus *Avennacus*, *Avenai*. Confondre avec ce mot *Lavenay*, puis *Alnetum*, *Aunay*, c'est oublier, toujours par l'influence de Cauvin, la toponymie sérieuse.

*Beillé* doit être l'*Apiliacus* : régulièrement *Abeillé*, puis *Beillé* par la chute de l'*a*, bien plus naturelle ici que dans *boutique*, qui vient d'*apotheca*.

Les *Bouessé* sont des *Buxetum*; la *Bosse* et *Bousse* ne peuvent guère être autre chose qu'un *Potius* mentionné dans un diplôme d'un Thiodobert.

*Bouère* ne peut guère être un *Bovarias*; *Bovarius* ayant donné *houvier*. Il existe un mot gaulois *Boderia*. Je ne vois

pas la raison de faire dériver *Brionia* de *briga*. *Brio*, dans certains noms, est une altération de *briva*, pont.

*Champ paissant* ne serait pas plus étonnant que *café chantant* et autres expressions semblables, mais il ferait plutôt penser à un *Campus Axentii*.

*Cherré* a bien des chances d'être un *Cadracus*, de *Cadrus*, fort, beau. (V. d'Arb. de Jub.).

Le *Chevain* ne peut être qu'un *Cavannus*; il ne faudrait tenir aucun compte de *Ochevain*. Il n'y a pas de *Scavacus* dans le testament de saint Bertrand. Un *Chevay* n'a pu être rapproché d'un *Chenay* que par la confusion ordinaire de l'*n* et de l'*u*.

*Corma* n'est pas latin; le mot paraît gaulois et peut vouloir dire en effet *Corme*. L'arbre alors se nommerait *Cormarium* (1), d'où *Cormaretum* = *Cormeray* (1). Quant à *Cormenon*, c'est Court-Menon, comme ailleurs le *Val-à-Menon*, devenu *Val-lamnon*.

*Dangeul* n'a rien à voir avec *Donnarium*. C'est sûrement *Domnus Georgius* (*Domnus* = dans - dame).

*Dehaut*, orthographe *Dehaus*, correspond bien à *Dahales* qui a toute l'apparence d'un mot gaulois. Zeuss cite un mot *Halus*.

*Dissé-sous-Ballon*. *Ballon* n'est pas sûrement un *Belatudunum*. L'ancienne forme *Balado* ferait penser à un *Baladunum*.

*Fresnay* est un *Fraxinetum*. *Fraterniacum*, *Fractetum* ne peuvent être que de grosses erreurs.

*Beaufay*, comme *Fay*, n'a rien à voir avec *Fyé*, ni *Lando-lenas* avec *Gandelin*.

*Lamenay* est un *Lamenacus*, comme *Amné* un *Amenacus*. *Lavenay* n'a rien à démêler avec *Aunay*.

*Lucé* est *Luciacus* (un seul c).

(1) De même *Melleray*, n'en déplaise à M. Holder, est un *Mespilaretum*. *Mespilus* = mesle, *mespilarium* = meslier, d'où *Mespilaretum*, lieu planté de mesliers.

*Les Mées* ne peuvent guère être la même chose que *Les Mes* (de *mansum*). C'est probablement *Metas* (fondus *Metensis*, du testament de saint Bertrand).

*Moitron* n'est pas un *Monasteriolum*, qui devient très régulièrement *Montreuil* et *Moutreuil*. *Moiteron* semble un diminutif de *Moitier* = *Medietarius*.

*Moulins* représente *Molendinas*. Le *Moliniacus* du diplôme de Théodebert est plutôt un *Moriniacus*. (Le diplôme n'est pas de l'an 541).

*Nauvay* est très régulièrement un *Navetum*, l'*u* vient de l'influence du *v*.

Je ne crois pas à un *Novientum*. *Noviomagus*, et *Noviodunum*, qui existent tous deux, donnent également *Noyon*, *Noyan*, *Noyen*, changements réguliers. Nogent représente *Nojan*, autre dérivation de *Noviomagus*, non moins régulière ou plus régulière que l'autre.

*Nouans* doit être *Novimagus* (cité par Zeuss) : *Nouin*, *Nouan* (cf. *dominica*, dimanche).

*Pizieux* est probablement un *Piciacus*, *Pitiacus*, comme l'avait pensé notre regretté confrère M. l'abbé Coutard (1).

*René* ne peut-être un *Ruiniacus* qui ferait *Ruigné*, mais *Renacus*, tout trouvé dès lors que *Renos* existe. Les noms de lieux dans les *Gesta Aldrici* sont déjà extrêmement défigurés.

*Rouessé* n'est pas un *Rusciacum*, qui fait Roëzé, mais un *Raudatiacum*, de *Raudatius* (Ravidatius, racine *rav*, cf. *Ravenne*, latin *ru-mor*). *Raudatius* se trouve dans les *Actus Pontificum* comme nom de *fundus*, (devenu *Rouez-en-Champagne*). Ordinairement, *Raudatius* devait être un nom d'homme.

*Satovera*, *Souvre* (en Allonnes), n'a rien de commun avec *Superacus*, *Souvré*. *Vera* n'est point *briga*.

*Sceaux* doit être un *fundus Celsius*; *Sigilla* n'est qu'un mauvais calembour.

(1) *Toponymie de Sainte-Sabine*.



*Sougé* est sûrement un *Silviacus* (*Silviago* dans le testament de saint Bertrand, *Silviacus* dans les *Gesta Gauziorum*).

*Gannelon* n'est pas un nom de seigneur, mais une *Colonica*, Coulange, *Vatinolonno* (péage ?). Il y a un *Ganelon* sur la Sarthe, un autre sur le Loir (testament de saint Bertrand).

*Thoiré-sous-Contensor*. *Contensor* est pour *Court-Ansaud* = *Curtis-Ansaudi* (1). Quant à l'idée que *Contest* (Mayenne) indiquerait une localité ayant donné lieu à de nombreux procès, il faudrait la laisser aux étymologistes d'autrefois. *Contest*, en territoire tout peuplé de noms gaulois : *Alexain*, l'*Anvore*, l'*Anxure*, est un *fundus Contextius* ou même *Contextus*, comme *Alexain* est un *fundus Alexanius* ou même *Alexanus*, en supposant la pénultième allongée par l'accent (gaulois), aidé par une confusion avec la terminaison latine *anus*. *Alexanos* et *Contextos* sont des noms d'hommes dans les inscriptions gauloises.

*Toutiniacus*, pour expliquer *Toigné*, ne paraît pas douteux. Les inscriptions fournissent *Toutios*. *Toutinios* est un dérivé naturel de *Toutios*.

Le *Tronchet* n'a jamais été un *Stirpiacus*. La *reicola Stirpiaco* du testament de saint Bertrand est un *Etriché*. On n'en manque pas.

*Vicinonia* est devenu, tout seul et sans influence étrangère, *Vilaine* : *Visnonia*, *Vinoine*, *Viloine* (comme *Bononia*, *Boulogne*), *Vilaine* (cf. *loin* = *lin* selon la prononciation des campagnards ; qui explique encore *Colonia* = *Coulaine*). Quant à *Feu-Vilaine*, c'est un *Favo-Vicinoniæ* (*Fanum* résulte d'une confusion de *v* et de *n*. *Favisnonia*, dans un diplôme de Charlemagne (*Actus*) nous montre le mot français en formation.

*Vivoin* s'explique si bien par un *fundus Vivonius* qu'il est inutile d'en dissenter. Les terminaisons en *o* ont des chances

(1) On trouve cette ferme *Courtansaud* dans les vieux titres.

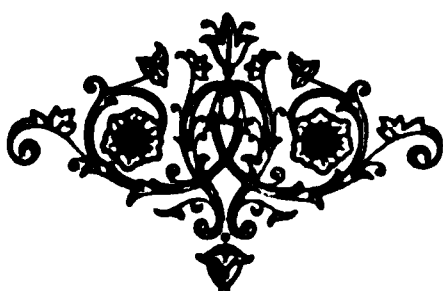
de représenter non pas l'ablatif, mais l'accusatif, d'où dérivent presque toujours les mots français. La chute de l'*m* est un fait très ancien.

J'ai parlé de *Vouvray*.

Je voudrais avoir convaincu M. Bezard — auquel je ne ménagerai pas les éloges — qu'il ne faut faire absolument aucun cas des noms rassemblés au hasard par Cauvin, qu'il faut citer seulement pour mémoire les formes postérieures au ix<sup>e</sup> siècle, se défier extrêmement de celles de ix<sup>e</sup>, tenir invariablement à la loi de l'accent tonique, et ne pas abuser des rapprochements, qui ne sont que de l'érudition encombrante et peu sûre quand on ne les a pas étudiés très sérieusement. Et à les étudier ainsi, on ferait un volume sur chaque arrondissement (1).

Gustave BUSSON.

(1) La prochaine livraison de *La Province* contiendra un article de M. L. Bezard : *Problèmes de Toponymie mancelle*.





## LES FÊTES DE LA CANONISATION DE SAINTE CHANTAL

### A LA FLÈCHE



Dans leur fascicule de janvier 1906, les *Annales Fléchoises* ont parlé de la solennité de la béatification de la fondatrice de la Visitation qui fut célébrée au monastère de la Flèche au mois d'août 1753. Vingt ans après, eurent lieu dans la même ville les fêtes de la canonisation de sainte Chantal. Voici un extrait du compte rendu de cette cérémonie, rédigé par les religieuses elles-mêmes et adressé aux autres maisons de l'Institut :

Le matin du 26 avril 1773, jour des premières vêpres, les canons du collège royal (1), qu'on avait transportés dans le jardin de nos sœurs tourières, firent plusieurs décharges. A midi sonnèrent les principales cloches de la ville, et le soir elles sonnèrent toutes pendant une heure. Sur les trois heures, la paroisse vint processionnellement chanter les premières vêpres. M. le Curé, en recevant la Bulle que nous lui présentâmes, fit un éloge flatteur de notre maison et de tout notre Ordre. Après la lecture de la Bulle et au salut les canons firent de nouvelles décharges. Ils les répétèrent les trois jours suivants à cinq heures du matin, ainsi qu'à l'entrée et à la sortie des processions que nous eûmes tous les trois jours matin et soir.

Le lendemain matin il y eut procession générale. Tout le clergé séculier et régulier y assista. Tous les autres corps les

(1) M. Dupont de la Motte, inspecteur du collège royal, et M. Collier, concierge de ce collège, avaient beaucoup aidé aux décorations de la chapelle des Visitandines.

plus distingués nous firent le même honneur. Le Présidial, l'Hôtel-de-Ville et l'Élection s'y trouvèrent avec les magistrats du grenier à sel, le corps des Avocats et celui des Notaires. Les reliques de notre sainte Mère y furent portées solennellement, et la grande messe fut chantée par la paroisse. Le soir tout le clergé régulier, c'est-à-dire les Pères Carmes, Capucins et Récollets, se rassemblèrent dans l'église paroissiale et vinrent nous chanter vêpres et le salut.

MM. du Collège royal firent tous les honneurs du second jour, ayant à leur tête M. l'abbé Hamelin, ancien recteur de l'Université de Paris, homme d'un mérite rare et bien digne qu'on lui ait confié une maison aussi précieuse à l'État que celle qu'il gouverne. Les offices de ce jour furent célébrés avec une dignité admirable. La procession fut des plus brillantes matin et soir. Beaucoup de MM. les élèves du roi y assistèrent. Deux de ces messieurs, parents de notre sainte, portèrent les rubans de sa bannière à toutes les processions ; ce sont : MM. Frémiot de Champeaux et d'Espiard.

Le troisième et dernier jour la grande messe fut célébrée par MM. les Curés, Vicaires et autres ecclésiastiques des campagnes voisines. Il en vint même de neuf à dix lieues. Jamais on n'en avait vu un si grand nombre en cette ville ; on en comptait plus de cent. Ils vinrent processionnellement depuis la paroisse jusqu'en notre église et y officièrent. Le soir, la paroisse vint chanter vêpres, et le salut fut donné par M. l'abbé de Boissimon, chanoine pénitencier de l'église d'Angers.

Nous eûmes sermon tous les trois jours à l'issue des vêpres. Dès qu'elles étaient finies, le clergé célébrant, qui seul remplissait notre église, se transportait en la cour. C'est là que se faisait la prédication. Il y eut tous les trois jours un auditoire de plus de deux mille personnes. Les maréchaussées de la Flèche et du Lude y maintinrent, ainsi que pendant toute la fête, l'ordre le plus exact. Le premier discours fut donné par M. Teissier, prieur de Clermont ; le second, par M. l'abbé

Bourdet, bibliothécaire du collège royal ; le troisième, par M. l'abbé Lambert, sous-principal du même collège.

Pendant le temps que dura notre solennité, il y eut continuellement à la Flèche une grande affluence d'étrangers venus de toutes les villes voisines et des campagnes. Dès les 4 h. 1/2 du matin on célébrait sans interruption des messes à nos quatre autels. Il y eut près de trois mille communions en notre seule église. Les autres églises de la ville et des campagnes en eurent aussi un très grand nombre. La chapelle de notre cour, où était le grand tableau de notre sainte Mère, fut toujours environnée d'une grande foule de peuple ; on y apportait des vœux sans nombre, et depuis la fin de la solennité notre église ne désemplit presque plus.

Les fêtes de la canonisation de sainte Chantal avaient été célébrées à la Visitation d'Angers au mois de juillet 1772, et celles des Visitandines de Saumur eurent lieu au mois de septembre 1774 (1).

F. UZUREAU,  
Directeur de *l'Anjou Historique*.

(1) *L'Anjou Historique* (n° de juillet 1905) a donné le compte rendu des fêtes d'Angers et de Saumur.





# A PROPOS

## D'UNE

### ÉTUDE SUR LE COMTÉ D'ANJOU AU XI<sup>e</sup> SIÈCLE<sup>(1)</sup>



Il nous paraît utile de signaler, dès son apparition, l'excellent ouvrage de M. Halphen sur le comté d'Anjou au XI<sup>e</sup> siècle, non seulement parce que l'histoire de l'Anjou domine celle du Maine à cette époque, mais encore parce que la méthode de l'auteur mérite d'être imitée par tous ceux qui s'occupent de l'histoire du haut moyen âge.

Dans un chapitre affecté aux rapports des comtes Foulque Nerra et Geoffroi Martel avec l'Aquitaine, le Vendômois et le Maine, M. Halphen indique d'une manière concise et précise les efforts que firent ces deux comtes pour assujettir le Maine. On sait que ces tentatives furent heureuses, puisque Geoffroi Martel régna effectivement, sinon nominalelement, sur le Maine, après la mort du comte Hugue III (2) (26 mars 1051 ?); mais l'installation définitive des Angevins dans le Maine fut entravée, après Geoffroi Martel (mort en 1060), sous Geoffroi le Barbu et Foulque le Réchin (1060-1109), par les efforts contraires des Normands et l'inertie du dernier de ces comtes,

(1) *Le Comté d'Anjou au XI<sup>e</sup> siècle*, par Louis Halphen, Paris 1906, in-8°, 428 p. Cet ouvrage est une thèse de doctorat, présentée à la Faculté des Lettres de Paris. L'auteur a été reçu avec la mention *très honorable*.

(2) Nous adoptons pour les comtes du Maine une nouvelle numérotation, que nous essaierons de justifier dans nos *Études sur le comté du Maine*.



toutes les chartes d'un même cartulaire et l'examen continu d'un texte narratif.

En second lieu, cette disposition oblige ceux qui l'adoptent à faire une étude, non pas de l'évêché ou du comté, mais des évêques ou des comtes. Or l'aridité et le défaut de finesse psychologique des auteurs du XI<sup>e</sup> et du XII<sup>e</sup> siècles rendent cette étude rebutante et presque impossible. Au contraire, ce qu'il est possible de connaître, c'est l'histoire politique d'un état féodal. Les chroniqueurs et les annalistes se sont surtout efforcés de rapporter les conflits militaires dont ces états ont été les théâtres. En outre, les historiens appartenaient souvent à des partis, et si leurs récits excitent notre défiance, ils nous renseignent sur les tendances et la vie politique de leur époque. Enfin les chartes nous fournissent des indications précises sur les institutions. La division stérile par biographies empêche cette histoire, qui est une histoire systématique et qui exige un plan méthodique. L'obligation s'impose, par conséquent, aux historiens des anciennes provinces de considérer l'étude du développement de l'état féodal, dont ils traitent, comme le but de leurs recherches, et de subordonner le récit des faits à l'histoire de ce développement.

C'est ce qu'a essayé de faire M. Halphen : « Nous voudrions tenter de montrer comment s'est formé le comté d'Anjou au XI<sup>e</sup> siècle au point de vue territorial et au point de vue interne (1) ». C'est ce qu'il a fait avec succès. Il nous paraît opportun d'indiquer brièvement le plan de son livre.

La préface est consacrée à l'étude des ouvrages qui ont précédé le sien et à l'examen des documents narratifs et diplomatiques. Si cet examen est court, c'est parce que M. Halphen a fait ailleurs la critique des annales et des chroniques angevines (2). L'ouvrage est divisé en deux parties, dont la première

(1) P. I.

(2) L'auteur a étudié la chronique parvenue sous le nom de Foulque le Réchin dans son *Étude sur l'authenticité du fragment de chronique attribué à Foulque le Réchin* (Bibl. de la Faculté des Lettres de Paris, xij),





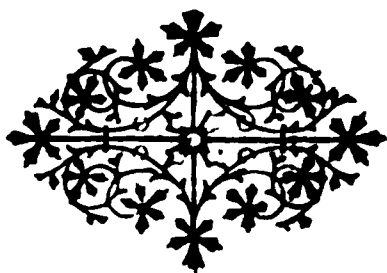
La conclusion indique très sommairement ce que devint pendant la première moitié du XII<sup>e</sup> siècle le comté, dont l'évolution avait été momentanément entravée. Elle semble destinée à atténuer l'impression un peu trouble que cause le récit de la situation critique de l'Anjou à la fin du XI<sup>e</sup> siècle. Cinq appendices et un catalogue de 334 actes (1) complètent l'ouvrage. Une table alphabétique très développée en rend l'usage très facile.

Il convenait de recommander un livre, dont la documentation est très minutieuse, mais qui contient des vues systématiques. Les exigences de la spécialisation causent, en effet, aujourd'hui une réelle décadence des idées générales en histoire. Beaucoup d'historiens ne s'intéressent qu'aux sujets restreints qu'ils ont choisis comme thèmes de leurs travaux; ils semblent considérer les ouvrages des autres comme étant seulement des ouvrages de consultation, et eux-mêmes ne réussissent à écrire que des livres dont on se sert, mais qu'on ne lit guère. Cette tendance est évidemment fâcheuse, et il nous paraît qu'on a le droit d'exiger de ceux qui écrivent sur l'histoire médiévale, non seulement des faits, mais des idées, un plan, et même un peu de style.

Robert LATOUCHE.

probable qu'une étude parallèle sur les origines de la féodalité mancelle aboutirait à des résultats identiques.

(1) Ce catalogue est précédé de remarques utiles sur les signes de validation employés dans les actes des comtes angevins.





## LES SEIGNEURS DE BOULOIRE

*Suite*.



Les enfants du premier mariage de Louis Testu furent :

1° CHARLES TESTU, seigneur de Balincourt et baron de Bouloire après son père. Il fut baptisé en l'église d'Arronville le 24 octobre 1649, alors âgé de sept ans et deux mois. Il servit d'abord dans les mousquetaires, passa lieutenant dans les gardes françaises en 1666 et fut promu capitaine d'une compagnie par commission du 30 mars 1672. Il était tuteur honoraire de ses puînés lorsqu'il fit faire à Bouloire l'inventaire des biens délaissés par son père. En 1674, il servait à l'armée de Condé, dans les Pays-Bas. Blessé mortellement le 15 août de cette année, à la tête de sa compagnie, dans une charge contre l'arrière-garde du prince d'Orange, à Senef, il fut transporté à Charleroy, où il mourut, le 23 août 1674, sans avoir été marié (1).

(1) Lainé rapporte l'épitaphe de Charles Testu dans l'église d'Arronville : « Cy gist le cœur de messire Charles Testu, chevalier, seigneur de Balincourt, baron de Bouloire au Maine, seigneur du Bois de Loresse, de Launay en Anjou et autres lieux, capitaine au régiment des gardes françaises, mort à Charleroy le 23 aoust 1674, des blessures qu'il avoit receues à la bataille de Senef. Il a ordonné que son cœur fût aporté à Saint-Pierre d'Arronville, sa paroisse, dans le tombeau de ses ancêtres. Son frère, Gabriel Testu, chevalier de Balincourt, sous-lieutenant de sa compagnie, avoit été tué à la

Son nom figure plusieurs fois sur les registres paroissiaux de Bouloire (1).

2° *Gabriel Testu de Balincourt*, dit le chevalier de Balincourt, sous-lieutenant de la compagnie de son frère Charles, tué comme lui à Senef, non marié (2).

3° et 4° *Louis et Edouard Testu de Balincourt*, morts jeunes.

5° *Henri Testu de Balincourt*, qui a continué la postérité.

6° *Marie-Agnès Testu de Balincourt* (3), religieuse.

7° *Geneviève Testu de Balincourt* (4), mariée avec *Nicolas Le Moitier*, chevalier, seigneur de Tombrel, de Neuville-au-Bosc et de Treigny.

8° *Catherine Testu de Balincourt* (5), baptisée à Bouloire le 8 mai 1659, femme de *Claude-François de Saint-Offange*, chevalier, baron de la Jaille, seigneur de la Motte-Modon, de la Bussière et de la Grange de Verines, en Anjou, colonel de cavalerie.

9°, 10° et 11° *Louise-Claude* (6), née en 1658. baptisée à

mesme bataille le 14 aoust 1674, et enterré dans une église près du champ de bataille. *Requiescant in pace.* »

(1) En dehors des mentions que nous avons faites de Charles Testu, en 1670, il avait été parrain à Bouloire en 1662 et en 1667, et à Maisoncelles en 1665.

(2) Parrain à Bouloire le 12 février 1662.

(3) On la trouve marraine à Bouloire, deux fois, en 1657.

(4) Marraine à Bouloire le 19 mars et le 8 mai 1659.

(5) « Le huictiesme jour de may l'an mil six cens cinquante et neuf, fut baptisée en l'église de Boullouere par M<sup>e</sup> François Sucher, prestre, doyen de Montfort, curé dudit lieu, Catherine, fille de hault et puissant seigneur messire Louis Testu, chevalier, seigneur de Balincour, Margicour, Aronville, du Boys, Launay, en Anjou, et de Boullouere, et de haulte et puissante dame Claude de Hamelin. Fut parain : Jacques Nezan, et Marye Charlot, maraine. Tesmoing mon sing. Sucher. » (Registres paroissiaux de Bouloire.) — Avec Henri Testu, son frère, Catherine fut marraine, le 6 juillet 1677, d'Henri Dagues (*Ibidem*).

(6) « Le neufiesme jour du moys de may l'an 1659, fut baptisée en l'église de Boullouere par moy, doyen de Montfort et curé dudit lieu, soussigné, Claude, fille de hault et puissant seigneur messire Louis Testu, chevalier, seigneur de Balincour, Boullouere, etc., et de haulte et puissante dame

Bouloire le 9 mai 1659, *Madeleine-Anne et Louise*, religieuses à la Visitation du Mans.

Du second lit, Louis Testu eut :

12° *Marie-Jeanne Testu de Balincourt*, baptisée le 3 décembre 1666, mariée en 1682 avec *Nicolas-François*, comte de *Messey*, seigneur de Mauvilly, enseigne des gendarmes d'Anjou, puis capitaine-guidon des gendarmes de Flandre, veuf en 1685.

13° *Louise-Angélique Testu de Balincourt*. Elle était supérieure de la Visitation du Mans, dès 1714, et décéda le 8 juin 1730 (1).

*A suivre*

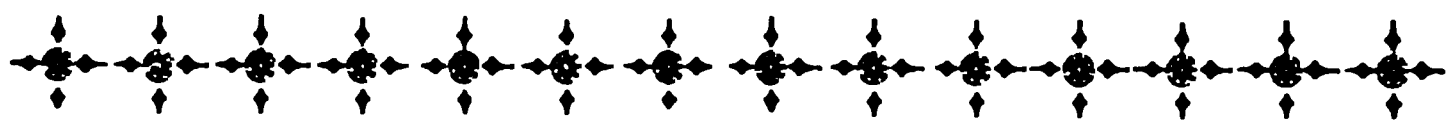
Eugène VALLÉE.

Claude de Hamelin, née le... 1658. Fut son parrain : messire Louis de Bois-sard, chevalier, seigneur de la Rigauderye, et haute et puissante dame Marye de Chasnay, comtesse de Bresteau, Turbilly, Saint-Georges, etc. Tesmoing mon sing. Sucher. » (Registres paroissiaux de Bouloire.)

(1) Voir R. Triger : *L'Eglise de la Visitation au Mans*, dans la *Revue du Maine*, t. LIII, pp. 230 et suiv.







## BIBLIOGRAPHIE



GÉNÉRAL HARDY DE PÉRINI. — **Batailles Françaises, I. — Guerres féodales, 1214 à 1559.** Paris, Ernest Flammarion, éditeur; in-12, de 355 pages avec gravures.

En publiant ce volume qui s'ouvre par la bataille de Bouvines (1214) pour se fermer sur la délivrance de Calais (1558) et la paix de Cateau-Cambrésis (1559), M. le général de Périni n'a certes pas voulu écrire un livre scientifique. Nous avons donc sous les yeux un ouvrage de vulgarisation. Malheureusement ses données ne sont pas assez précises pour qu'on puisse les suivre sans risques de s'égarer. Je n'en donnerai comme exemple que son récit de la bataille de Pontvallain.

« 30 octobre 1370. — Un capitaine de routiers, Robert Knolles, qui commandait dans le Nord pour Edouard III, étant venu jusqu'aux portes de Paris allumer ses *fumières* sous les yeux même du roi, le connétable (du Guesclin) se mit à sa poursuite avec 500 lances.

« Il atteignit l'arrière-garde anglaise sur les bords du Loir, près de Pont-Valin et l'assailit avec la même impétuosité qu'à Montiel.

« Les Anglais étaient bons chevaliers, mais les Français étaient deux fois plus nombreux : « Tous mirent pied à terre, vinrent l'un sur l'autre moult arrement, et se combattirent vaillamment de leurs lances et de leurs épées. Tous les Anglais furent tués ou pris, car leurs garçons ou varlets, en voyant la déconfiture, montèrent sur les coursiers de leurs maîtres et s'ensauvèrent (1) ».

M. le général de Périni a l'habitude de ne pas dire où il puise ses renseignements. C'est un malheur. En tout cas, dans le cas présent, il a été mal renseigné et son récit ne donne pas la physionomie spéciale de la bataille de Pontvallain qui eut lieu, non le 30 octobre, mais bien le 4 décembre 1370.

Du Guesclin ne poursuivait pas précisément Robert Knolles, celui-ci, venu de Calais, était à l'abbaye de Champagne, dans le Maine, attendant son lieutenant Thomas de Grandson campé dans les environs de Pontvallain, pendant que le connétable se trouvait au château de Juillé. Grandson envoya un héraut proposer la bataille à du Guesclin,

(1) Page 102.

lequel, après une marche de nuit, tomba sur les Anglais aux environs du manoir de la Feigne, le matin du 4 décembre.

Les 500 hommes de du Guesclin n'étaient pas deux fois plus nombreux que les Anglais, car la troupe du connétable s'attaqua d'abord à un corps ennemi d'environ deux mille hommes. Elle aurait même probablement succombé, si Clisson et d'autres seigneurs n'étaient pas arrivés à la rescousse avec 1.500 hommes. Au cours de l'action, 3 à 4.000 Anglais combattirent contre 2.000 Français.

Tous les Anglais ne furent pas tués ou pris. Les débris de l'armée de Grandson se réfugièrent à Vaas, à Saint-Maur-sur-Loire, où commandait Cressewelle, à Rilly, au Louroux et à Bressuire. Quant à du Guesclin, il vint au Mans conduire ses prisonniers (1).

J'aime à croire que les autres chapitres de l'ouvrage de M. de Périni ne prêtent pas le flanc aux mêmes critiques que son récit de la Bataille de Pontvallain.

MAURICE LECOMTE. — Dom Rivet, dans *Revue Mabillon*, deuxième année, n° 3, novembre 1906, pp. 210-251.

Le célèbre bénédictin dom Rivet, l'auteur des huit premiers volumes de l'*Histoire littéraire de France*, appartient au Poitou par sa naissance et au Maine par sa mort. C'est à ce dernier titre qu'il convient de signaler ici l'étude bibliographique que vient de lui consacrer M. Lecomte dans la *Revue Mabillon*.

Dom Rivet fut ordonné prêtre avec dom Maurice Poncet, dans l'église abbatiale de Saint-Florent de Saumur, le samedi des quatre-temps de septembre 1712, par les mains de François de Berton de Crillon, alors évêque de Vesco, et abbé de Saint-Florent, dans la suite archevêque de Vienne. C'était déjà un janséniste convaincu et il craignait, pour cette raison, de ne pas être admis à la prêtrise.

L'abbaye de Saint-Germain-des-Prés fut appelante de la Bulle *Unigenitus* dès 1717. L'abbé, cardinal de Bissy, ne put obtenir de la plupart des religieux une rétractation authentique et unanime. Il en advint que le cardinal refusa d'officier et même d'assister à l'office dans l'église de l'abbaye et que des exclusions eurent lieu de tous religieux appelants ou favorables à l'appel. Des lettres de cachet, en 1734, en firent sortir dom Maur Dantine, dom Durand et dom Bouquet.

Dom Rivet cherchait à se faire admettre à Saint-Germain-des-Prés pour continuer son *Histoire littéraire*, mais il en fut exclu d'avance par le cardinal de Bissy. On était en 1723 et dom Rivet venait d'éditer le *Nécrologe de Port-Royal* composé par la mère Angélique Arnaud et d'autres religieuses de cette maison. Cela lui valut d'être transféré des Blancs-Manteaux à l'abbaye de Saint-Vincent du Mans, ainsi d'ailleurs que dom Poncelet. Il y mourut le 7 février 1749.

Dans une lettre, datée du 16 février 1749, adressée par dom Hous-

(1) Voir pour plus de détails la *Bataille de Pontvallain*, dans l'*Union historique et littéraire du Maine*, t. II (1894), pp. 1-11 et 33-40.



seau, du Mans, à son cousin, dom Housseau, religieux dans l'abbaye de Saint-Florent de Saumur, on lit que « quelques jours avant sa maladie, dom Rivet s'étoit efforcé pour aller faire visite à ses amis. Il sembloit qu'il avoit à craindre d'oublier quelqu'un, car il en fit chez ceux même qu'il voyait peu. Il tomba malade, la nuit du 27 au 28 janvier. Comme il n'avoit pas cru d'abord que son mal de poitrine le conduisit à la mort, pensant que c'étoit le commencement d'un asthme, il n'avoit pas fait de testament spirituel. Pour y suppléer, il chargea, le jeudy au soir sur les cinq heures, monsieur Guyonneau d'assurer à tous ses amis trois choses de sa part : 1<sup>o</sup> son opposition persévérante à la bulle ; 2<sup>o</sup> ses gémissements pour la décadence de l'ordre (bénédictin) ; 3<sup>o</sup> sa confiance que le tems du renouvellement de l'Eglise étoit proche. M. Guyonneau n'a point différé de s'acquitter de sa commission... »

Dom Poncelet, qui partageait les idées de son ami dom Rivet, avait été envoyé en disgrâce, en 1746, par l'évêque du Mans, à l'abbaye d'Evron. Une tentative faite au commencement de 1751 pour son transfert à l'abbaye de Saint-Vincent où il aurait pu travailler plus commodément, ne réussit point. Dom Poncelet supporta cet ostracisme avec résignation. Tout l'ordre bénédictin était d'ailleurs en suspicion, et il était recommandé aux censeurs royaux d'examiner avec le plus grand soin les écrits présentés à la censure par les religieux de cette robe.

Ambroise LEDRU.

## NÉCROLOGIE

Notre *Société des Archives historiques du Maine* vient de perdre un de ses vice-présidents : M. Henri-Achille Chardon, ancien conseiller général de la Sarthe, maire de Marolles-les-Braults, mort dans sa 73<sup>e</sup> année, le 28 décembre 1906. *La Province du Maine* lui consacra prochainement une notice biographique.

*Le Gérant* : A. GOUPIL

Laval. — Imprimerie A. Goupil.































et Paul, eut lieu avec le concours de plusieurs évêques, en présence de tout le clergé. Saint Domnole avait autrefois donné quelques biens de l'église mère à son monastère de Saint-Vincent (1). Saint Bertrand n'approuvait pas en cela son prédécesseur et il avait l'intention de ne pas imiter son exemple. Cependant, le jour de la dédicace, sur le conseil des évêques, des prêtres, des diacres, des clercs présents, pour honorer particulièrement les saints apôtres, il détacha du patrimoine de son église, en faveur du nouvel établissement, la villa Wibriacus due à la générosité de Basilius et de Baudegundus (2). Cette villa Wibriacus convenait parfaitement au monastère à cause de son voisinage immédiat (3).

Une vie de Licinius, évêque d'Angers, citée par dom Piolin (4), affirme que celui-ci concourut à la fondation de la nouvelle abbaye en lui affectant des terres et des vignobles, ainsi qu'on peut le voir dans le testament de saint Bertrand (5). L'auteur de la vie de Licinius et le R. P. Piolin ont mal examiné le testament auquel ils se reportent, car les vignes données à Bertrand par Licinius devinrent la propriété de la cathédrale (6).

(1) Cf. *Actus*, pp. 84 et suivantes.

(2) *Basilius* et *Baudegundus* semblent être les mêmes personnages que *Basilius* et *Baudegunde*, sa femme, que Fortunat (lib. I, cap. vii) a célébrés comme fondateurs d'une basilique de Saint-Martin. Le même Fortunat (lib. IV, cap. xviii) a composé l'épithaphe de Basilius, où on lit ces vers :

*Ecclesias ditans, loca sancta decenter honorans,  
Pauperibus tribuens, dives ad astra subit.  
Annis bis denis cum Baudegunde jugali  
Junxit in orbe duos unus amore torus.*

Cf. Migne, *Pat. lat.*, t. LXXXVIII.

(3) *Actus*, pp. 105-106. — L'illustre matrone Egydia donna aussi une métairie au monastère. *Ibidem*, p. 114.

(4) *Eglise du Mans*, t. I, p. 311, note 1.

(5) La vie de saint Licinius se trouve au 13 février dans les *Acta Sanctorum*.

(6) « Vineas vero quas michi sanctæ memoriæ domnus Licinius episcopus, « pro amoris affectu, secus vineas Cariliacensis suo munere dedit, ... volumus, ut pro mercede animæ nostræ, hoc ecclesia sancta Cenomannica possideat ». *Actus*, pp. 118-119.









monastère sur la rivière d'Huisne (1), probablement à Pontlieue. Ce renseignement n'est pas absolument invraisemblable et saint Bertrand, qui passe pour le fondateur de Saint-Martin de Pontlieue, n'en a peut-être été que le restaurateur et le bienfaiteur. Le clerc d'Aldric, auteur, au ix<sup>e</sup> siècle, des *Gesta domni Bertichramni*, se trouvait sous cette impression quand il écrivait : « *Fecit quoque vel restauravit idem dominus* » Bertichramnus, super fluvium Idoniæ, quoddam monasterium vel sinodochium in honore sancti Martini, quod Pontileuva vocatur (2) ». Le testament de Bertrand ne saurait apporter une lumière complète dans la question ; les deux textes de ce document qui ont trait à Saint-Martin de Pontlieue sont assez imprécis. On voit surtout clairement dans le second que l'évêque établit un hospice pour des pauvres, des pèlerins, des malades, des aveugles, sous la dépendance de l'abbaye des Saints Pierre et Paul (3).

*Saint-Germain.* — La basilique et le monastère de Saint-Germain, situés auprès de Saint-Julien-du-Pré, dans la banlieue du Mans, sont bien l'œuvre de saint Bertrand, comme on le voit par le testament de celui-ci. Il les éleva en l'honneur de l'évêque saint Germain de Paris et y installa des moines (4). Au dire des *Gesta domni Bertichramni*, il soumit ce monastère-hôpital à l'église du Mans dont certains biens avaient servi à le doter (5).

*Étival-lès-le Mans* (6). — L'auteur du ix<sup>e</sup> siècle des *Gesta*

(1) *Actus*, p. 40.

(2) *Actus*, p. 101.

(3) *Actus*, pp. 108, 119-120. — Dom Piolin (*Egl. du Mans*, t. I, p. 317) affirme que Bertrand « avait fait vœu pendant son exil d'élever un monastère et un hospice en l'honneur de saint Martin, s'il avait le bonheur de retourner à son église ». C'est une fausse interprétation de cette phrase : « Ergo, quia votus et liberatio et deliberatio mea est, ut basilica quæ in honore beatissimi ac peculiaris patrini (*lire patroni*) nostri Martini sancti episcopi, ad Ponteleugua, ubi et requies sua sancta, Deo propitio, posui. » *Actus*, p. 119.

(4) *Actus*, p. 127.

(5) *Actus*, pp. 98-99.

(6) Village de la Quinte du Mans, canton de la Suze.







les Saints-Apôtres la villa Wibriacus qu'à son corps défendant, on juge du degré de probabilité de semblables assertions.

Dans le testament, *Étival* est un simple *locellus* donné à la basilique des Saints-Apôtres (1). Dans les *Gesta* du ix<sup>e</sup> siècle, c'est une *cellula* agrandie par Bertrand et placée aussi sous la domination de la cathédrale (2).

Malgré le désir qu'on peut avoir de considérer le chorévêque David comme un brave homme ne réclamant que le légitime patrimoine de la cathédrale (3), on est bien forcé de constater sa déplorable mentalité dans les questions d'intérêt et de suspecter ses élucubrations historiques qui ne sont que les pièces justificatives de recettes à percevoir. L'histoire ne dit pas si les moines des Saints-Apôtres Pierre et Paul réclamèrent aussi énergiquement que ceux de Saint-Calais. Peut-être, victimes résignées, abandonnèrent-ils bénévolement les droits qu'ils possédaient de par le testament de leur fondateur. En tout cas, l'église du Mans ne jouit pas longtemps de sa conquête. De terribles justiciers, les Normands, vinrent bientôt établir l'égalité dans la misère, si bien qu'après eux tous les biens de la cathédrale et des monastères se trouvèrent en mains laïques pour n'en sortir que progressivement plus tard.

De tout temps l'Église s'est enrichie pour engraisser de faméliques ennemis acharnés à ses trousses.

(A suivre).

Ambroise LEDRU.

(1) *Actus*, p. 115.

(2) *Actus*, p. 99.

(3) *Introduction aux Actus*, pp. xli, cxxxiv.















assez peu probable. On pourrait penser que le nom de Chahaignes provient de « chêne », nom d'arbre. Mais quand un nom de végétal aboutit à un nom de lieu, c'est ordinairement soit avec l'article (Le Fresne, Le Chesne; comp. dans la Mayenne Le Chaigne, Le Grand et le Petit-Chaigne), soit par l'adjonction du suffixe *-etum*. Ce suffixe produit en France du Nord *-ay* : *caxinetum* = Chesnay. En 833, les *Gesta Aldrici* mentionnent un *Cahanido* dont le suffixe vient de *-etum*. Cauvin l'identifie à Chahaignes, qui devrait alors avoir perdu son suffixe depuis le ix<sup>e</sup> siècle. — De fait, nous n'avons dans notre Chahaignes ni suffixe ni article. Quelquefois, il est vrai, le nom de végétal se trouve dans les noms de lieu à l'état simple : Fresnes, comp. peut-être Cormes (arrond. de Mamers).

L'origine du mot français « chêne » est obscure. En tous cas, on ne voit pas comment un *caxinus*, forme primitive hypothétique de « chêne », aurait pu donner au ix<sup>e</sup> siècle *Chahania*.

Les noms de lieu Chaignes et Cahaignes (Eure) ainsi que Cahagnes (Calvados), les deux derniers situés dans des contrées où *Ca* latin ne se transforme pas en Ch, comme dans le Maine, ne nous fournissent aucune indication. Dans le Calvados on trouve aussi un Cahagnolles, qui semblerait à première vue un nom de végétal avec diminutif, comme Lignerolles, Faverolles et bien d'autres. Mais ce Cahagnolles est noté au xiii<sup>e</sup> siècle *Cavenolae*, ce qui nous reporte loin de *Caxinus* et nous fait penser à un diminutif de *Cavennas*.

### COUPTRAIN (MAYENNE)

L'histoire du nom de cette commune nous donne de précieux renseignements; en 1190, elle est notée *Cortpoltrem*; en 1330, Courpoutrain et Courpotrain; peu d'années après, et avant la fin du xiv<sup>e</sup> siècle, Corpotrain; à une époque récente, Coupontrain. A ces notations sont entremêlées d'autres formes :



incompris, modifie parfois le terme suivant par l'action de son *r*. — Le nom de famille *Coulpotin* se rencontre dans le Maine : il pourrait fort bien n'être autre qu'un *Curtis Pothini*, cour de Potin (nom chrétien d'origine grecque). Il ne serait pas impossible qu'une appellation de cette sorte ait précédé le *Cortpoltrem* de 1190 (1).

LUCIEN BEZARD.

(1) En composition avec *curtis*, il ne faut pas s'attendre à trouver un nom romain, et encore moins un nom celtique. Le type *curtis* + nom d'homme est, comme l'on sait, de date relativement récente. A partir de l'époque mérovingienne, les noms que l'on rencontre sont soit des surnoms, soit des termes d'origine germanique (Girard, Bertrand, Audouin, etc.), soit des noms d'origine chrétienne, c'est-à-dire hébreux ou grecs.







moyen âge portaient une *bande fuselée* dans leurs armes (1), et le marquis de Dangeau blasonnait de la même manière avec en plus *un lion d'azur en chef* (2).



Dès le <sup>x</sup><sup>e</sup> siècle, on rencontre les Courcillon, seigneurs du fief du même nom. En 1219, c'est Geoffroy Riboule (3), puis encore les Courcillon, dont le nom s'écrit : *Corceillon*, *Corcillon* ou *Courcillon*. Le 9 août 1355, Jehan de Courcillon, écuyer, sert dans la compagnie de messire Macé de Mervay, chevalier (4). Était-il seigneur de Courcillon ?

A la fin du <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle, 1378, la terre était aux mains de Pierre d'Avoir, chevalier, chambellan du roi, seigneur de Château-Fromont (5). A sa mort, Courcillon resta à sa veuve Jeanne de Jaunay, décédée elle-même en mars 1392 (6), époque à laquelle le fief échut à Jean de Bueil, mari d'Anne d'Avoir, sœur de Pierre (7).

Le 15 décembre 1407, « Jehan, seignour de Bueil », se déclara homme de foi lige du seigneur de Château-du-Loir, pour son « chastel, ville et terre de Courcillon... c'est assa-  
« voir (dit-il) mondit chastel tout ainssin comme il se pour-  
« suit avecques la clouaison, les douves et foussés d'environ,  
« les jardins d'illec et la giétée d'iceulx foussés, le baile dudit  
« chastel et les barrières... Item, mes roches, maison, pres-  
« souer, courtilzet muraiges seanz auprès la chapelle de Saint  
« Jehan soubz le dit chastel... » Parmi ses hommes de foi, on remarque « Brisegault Marteau,.... à cause de sa femme, par  
« reson de la terre de Dissay qui fut feu monsseigneur Pierre

(1) A. Ledru, *Histoire de la maison de Broc*, p. 29.

(2) P. Anselme, t. IX, p. 229.

(3) *Cartulaire de Saint-Vincent*. Ms.

(4) Bibl. Nat. *Pièces originales*, t. 884. *Courcillon*, 19.916, n° 3.

(5) Dom Villevieille, *Trésor généalogique*.

(6) Arch. nat., P. 1334 <sup>1</sup>, fol. 61 et 62.

(7) P. Anselme, t. VII, p. 849.



René Couette, seigneur de Riablé auprès de Château-du-Loir. Ils eurent :

François de Bueil, seigneur de Courcillon, mort sans alliance, et Madeleine de Bueil, baptisée le 28 mars 1620, à Beaumont-Pied-de-Bœuf.

Après la mort de son frère, Madeleine de Bueil devint dame de la terre de Courcillon qu'elle porta en 1645, à son mari, Pierre de Perrien, marquis de Crenon, grand échanson de France, lequel se remaria avec Anne de Bueil, comtesse de Marans, fille de René de Bueil, comte de Sancerre, et de Françoise de Montalais (1).

En posant cette question : « Où naquit Philippe de Courcillon, marquis de Dangeau ? Est-ce au château de Courcillon dans la commune de Dissay-sous-Courcillon, canton de Château-du-Loir ? », l'auteur des *Origines mancelles du marquis de Dangeau* (2) croyait vraisemblablement que les parents dudit marquis possédaient la terre de Courcillon. Il n'en est rien, et à la date (1638) de la naissance de l'auteur du *Journal*, le château de Courcillon était depuis de longues années dans la maison de Bueil. C'est très probablement à Dangeau, en pays chartrain, que vit le jour le marquis de Dangeau (3).

Pierre de Perrien, lieutenant-général des armées du roi, par son testament olographe du 21 février 1701, légua la terre de Courcillon à son cousin Henry-Pierre-Joseph de Vancé, qui épousa en 1712, Louise-Antoinette Chanlatte, fille de défunts Louis Chanlatte, chevalier de Saint-Louis, et de Antoinette Pioche (4). Henry de Vancé, quittant son château

(1) P. Anselme, t. VII, pp. 848-853. — Les registres paroissiaux (État-civil ancien) des paroisses de Beaumont-Pied-de-Bœuf, Thoiré-sur-Dinan, Marçon, etc., renferment des actes où il est question des Bueil, seigneurs de Courcillon.

(2) *Rev. hist. et arch. du Maine*, t. LX, p. 255.

(3) Les biographes disent qu'il était né au pays chartrain. Voir la *Vie de Dangeau*, en tête de son *Journal* publié par MM. Soulié, Dussieux, et autres, t. I, 1854, pp. xviii et suivantes.

(4) Esnault et Chambois, *Notaires du Mans*, t. VI, pp. 185-186.



Les acquéreurs étaient Pierre-Gaspard de Clermont, marquis de Gallerande, et Gabrielle-Françoise d'O, sa femme.

Le 24 novembre 1747, Château-du-Loir fut racheté par Marie-Sophie de Courcillon, alors princesse de Rohan, sur laquelle la baronnie fut réellement saisie le 5 février 1748, puis mise à l'enchère le 24 septembre suivant, pour la somme de 20.000 livres. Marie-Sophie de Courcillon mourut le 24 avril 1756. D'après Le Paige, en 1777, Château-du-Loir appartenait, sous le même titre d'engagement, au duc de Chevreuse, comme descendant de Marie-Anne de Courcillon, femme d'Honoré-Charles d'Albert, duc de Chevreuse (1).

Ambroise LEDRU.

(1) Eug. Vallée, *Cartulaire de Château-du-Loir*, 1905, pp. xiv-xv et 265-275.

















Nos confrères n'ont pas oublié sans doute l'intéressant travail de M. de Linière, *Etude sur les Fiefs de la Fontaine-Saint-Martin et leurs Seigneurs*, lequel, après avoir vu le jour dans les tomes XII et XIII de la *Province*, a été publié en tirage à part, avec un appendice, dans lequel avaient pris place quatre documents inédits, dont l'importance leur a été signalée ici même XIII. 141. Ils apprendront avec satisfaction que l'auteur ne s'en est pas tenu là, et qu'il a consacré au prieuré de la Fontaine Saint-Martin tout un volume, dont les premiers chapitres p. 1 à 163, ont pris place dans le tome LVIII de la *Revue Historique et Archeologique du Maine*.

La *Province* a eu la primeur de la mise au jour de la charte de fondation du prieuré XIII. 141 ; nos confrères savent donc que, le 11 novembre 1114, Foulques V d'Anjou et Eremburge, son épouse, fille du comte Hélie, ont fondé le prieuré entre les mains de Raoul de la Fustaye. Ils trouveront dans le nouveau volume de M. de Linière d'intéressants détails sur son organisation et sur ses relations avec sa maison mère, Saint-Sulpice, près Rennes. Ils y remarqueront de précieuses notices sur les prieurés, dont la liste ne peut malheureusement pas être établie pour la période antérieure à 1380, et d'importants détails sur les actes de leur administration.

Avec la page 167, commence la seconde partie de ce travail, laquelle a été imprimée tout exprès pour le tirage à part ; elle contient un *Cartulaire* de 73 numéros, dont la publication fait le plus grand honneur à l'étendue des recherches et à l'érudition de M. de Linière. Elle contient aussi, pages 256-274, le texte de l'*Intentaire des biens du prieuré*, dressé au XVIII<sup>e</sup> siècle par les soins de la prieure, Mme de Broc, et tenu à jour jusqu'en 1790.

Ajoutons que l'illustration du volume est très intéressante : et que, grâce à la bonne table alphabétique des noms qui couronne le volume, les recherches y sont faciles.

C<sup>te</sup> B. DE BROUSSILLON.

Jacques Anger, curé de Chargé. — Hauréau, dans son *Histoire littéraire du Maine* 1870, t. I, p. 74, a consacré une courte notice à ce personnage, lequel, né à Château-du-Loir en 1605, n'est connu que par l'épigramme latine, qui se trouve en tête du livre de Maan : *Sancta et metropolitana ecclesia Turonensis* 1667, où elle est accompagnée de son titre de curé de Chargé. Pour Hauréau, ce Chargé n'est autre que Sargé-lès-Le Mans. M. Louis de Grandmaison, dans une note insérée au *Bulletin de la Société de Touraine* (t. XV, 462), vient d'établir qu'Anger était curé de la paroisse de Chargé, près d'Amboise (Indre-et-Loire), dès janvier 1658 et qu'il y mourut, étant en fonction, le 31 janvier 1670.

C<sup>te</sup> B. DE BROUSSILLON.

---

Le Gérant : A. GOUPIL

---

Laval. — Imprimerie A. Goupil.

















**La Mayenne historique en chemin de fer**, par l'abbé A. Angot : avec une Carte des lignes de chemin de fer et de tramway du département de la Mayenne. Joli volume in-16. 1 »

**Vie de saint Julien**, traduite du latin et illustrée par J. Chappée. Volume in-16 raisin, orné de 50 figures ou lettres ornées. Tirage sur beau papier glacé, en rouge et noir. 2 »

**La Topographie Médicale de la ville de Laval et de son territoire**, par J.-B. Denis Bucquet, médecin; publié par L. Daniel. Brochure in-8°. 1 25

**Vie et histoire de Madame sainte Barbe**. Le mystère joué à Laval en 1493 et les peintures de Saint-Martin-de-Connée, par l'abbé Pottier. Volume in-8° *figures et planches en couleurs*. 3 »

**Chronique rimée de Jean Chouan** et de ses Compagnons, par Arthur de Gobineau. Volume in-16. 1 »

**Sainte-Suzanne** et son château. Notice historique par l'abbé Gérauld. Broch. in-16, *gravure*. 0 50

**Imprimerie à Château-Gontier** (Quelques notes sur l'histoire de l'), par René Gadbin. Brochure in-8°. 0 50

**Le Roman de la Porte Beucherresse**, par A. de C. Volume in-16. 1 50

**De l'Éducation des garçons dans la démocratie**, par L. Smor, professeur au lycée de Laval. Brochure in-8°. 2 »

**Abrégé de la Vie et des Vertus de Sœur Julienne Jouvin**, Supérieure des Filles de la Charité. *Réimpression* avec préface et annotations de l'abbé Angot. Brochure in-16, *portrait*. 1 »

**Le Saint pèlerinage de N.-D. d'Avénieres**, par Dom Prolm.

2<sup>e</sup> édition, revue et augmentée. Brochure in-16. 0 40

**Lettre de M<sup>lle</sup> Denisot** au R. P. Denisot, sous-prieur des Jacobins du Mans, sur les particularités de la cérémonie de la canonisation de saint Pie V en la ville de Laval. Brochure in-16, papier à la forme, *quelques e.c. seulement*. 2 »

**Mémoire des Comtes du Maine**, par Pierre Trouillart, sieur de Montferré, avocat au Mans (Réimpression). Vol. in-16. 2 50

**Notions sur le Matériel liturgique**, par le chanoine H. Sauvé. 1 volume in-18 jésus de iv-112 pages. 2 »

**Cérémonial des Offices extraordinaires**, par le chanoine H. Sauvé. 1 volume in-8° couronne de 160 pages. 2 »

**De Horis canonicis adnotationes et tabellæ directivæ, pro officio divino rite recitando ad usum discentium (auctore canonico H. Sauvé)**. Broch. in-16. 0 50

**Enchiridion de scientia et Concursu Dei (auctore canonico F. Pourier)**. 1 vol. in-16. 1 50

**Vieux Médecins Mayennais**, par le Dr Paul Delaunay (*Barbeau du Bourg, du Tronchay, Béré, Allard, Paigis, Plaichard-Chollière, Bucquet, Bodard de la Jacopière, etc.*). Un volume in-8°, viii-296 pages, 4 gravures. 6 »

\* \*

**Carte du Diocèse de Laval**, divisée en circonscriptions ecclésiastiques, en six couleurs, mesurant 25 34. 0 50

**Plan de Laval au 10.000<sup>e</sup>**, d'après le plan officiel dressé par M. Marchand, voyer de la ville. En quatre couleurs, mesurant 0,34 sur 0,44. 0 60















Guy s'occupa dès lors à gérer au mieux les intérêts du prieuré qui lui était confié. En 1255, il fit plusieurs accords avec les détenteurs de ses biens, qui consentirent à les restituer moyennant la promesse que certaines prières seraient faites pour eux et leur famille. Dans les chartes passées à ce sujet (1), Guy est désigné par son nom de famille, Talaret ou Calarer, et est qualifié de chanoine de Quimper et de procureur de l'abbaye de Marmoutier pour son prieuré de Saint-Tutuarn.

Le dernier acte dans lequel nous le voyons agir au nom de prieuré breton est de juillet 1264 (2). Devant l'évêque et le chapitre de Quimper, il déclare qu'il veut qu'après sa mort ce prieuré revienne libre de toutes charges à l'abbaye de Marmoutier. Dans la charte dressée à ce propos, à son titre de chanoine de Quimper est ajouté celui de chanoine du Mans.

Guy Talaret vivait encore en 1270, comme l'indique le texte suivant extrait des statuts rédigés le 5 juin de cette année sur la présentation des vicairies dépendant du chapitre de Quimper : « Statutum... quod quicumque habuerit prebendam « quam habet magister Guido dictus Calarer presentabit ad « vicariam de Ploernor (3) ». Il dut mourir un 12 septembre d'une année antérieure à 1283 ; son obit se trouve en effet inscrit à la veille des ides de septembre dans le *Nécrologe-obituaire de la Cathédrale du Mans*, dont la rédaction primitive n'est pas postérieure à 1283. La notice qui lui est consacrée dans le *Nécrologe* le nomme par son prénom suivi de l'adjectif ethnique indiquant sa nationalité et lui donne les qualificatifs de chanoine, prêtre et archidiacre de Quimper : « Sic obiit dominus Guido brito, canonicus, presbiter et archi- « diaconus Corisopitensis (4) ». Au nombre des fondations

(1) *Pièces justificatives*, nos 3-7.

(2) *Ibidem*, no 11.

(3) *Cartulaire de Quimper*, publié par M. le chanoine Peyron dans le *Bulletin de la commission diocésaine d'architecture et d'archéologie*, pp. 235-236.

(4) *Nécrologe-obituaire de la Cathédrale du Mans*, publié par les chanoines G. Busson et A. Ledru, pp. 243 et 244.







Quimper qui atteste un accord survenu entre Guy Talaret, chanoine de Quimper et procureur de Marmoutier d'une part, et Ives Tutgual, prêtre, et son frère Derien, chevalier, d'autre part, par lequel Ives et son frère renoncent à percevoir les dîmes dans leur tenue de Kerguelenen en Pouldergat, à condition qu'Ives continuera à en jouir jusqu'à sa mort ou jusqu'à ce qu'il ait reçu un bénéfice ecclésiastique.

V. — 1254/1255, 16 janvier. — Charte de l'official de Quimper qui notifie l'accord survenu entre Guy Talaret, chanoine de Quimper, procureur de l'abbaye de Marmoutier pour son prieuré de l'île Saint-Tutuarn, d'une part, et Guillaume, recteur de Pouldergat, d'autre part, réglant la part respective que le prieur et le recteur ont droit de prendre sur les dîmes de la paroisse de Pouldergat.

VI. — 1254/1255, 18 janvier. — Charte de Jean Foucaud, sénéchal de Cornouaille, qui notifie qu'entre Guy Talaret, chanoine de Quimper et procureur de l'abbaye de Marmoutier pour son prieuré de l'île Saint-Tutuarn, et Alice, mère d'Havoise du Juch, a été fait un accord par lequel Alice, au nom de sa fille, renonce à toutes ses prétentions sur la terre de Lanploelan, à condition que chaque année, la veille de Sainte-Madeleine, il sera célébré au prieuré un obit pour les membres de la famille d'Havoise.

VII. — 1254/1255, 21 janvier. — Charte de Jean Foucaud, qui notifie l'accord survenu entre Guy Talaret, chanoine de Quimper et procureur de Marmoutier pour le prieuré de l'île Saint-Tutuarn, d'une part, et Geoffroy de Rostrenen et Taneguy de Ry, chevaliers, d'autre part, par lequel lesdits chevaliers renoncent à leurs prétentions sur la terre de Lanploelan, à condition qu'il sera célébré, chaque année, au prieuré, un obit pour eux et leur famille.

VIII. — 1255, 7 août. — Bulle du pape Alexandre IV, par laquelle, à la suite du décès de Geoffroy de Loudun, qui venait d'avoir lieu à la cour pontificale, le pape prescrit au chapitre de la cathédrale du Mans d'investir Guy, clerc de







## LE DÉCÈS DE JEAN BIENVENU

Abbé de Saint-Vincent

(19 AOUT 1354)



Malgré l'incontestable valeur du *Mémoire* de dom Colomb (1) *pour servir à l'histoire de l'Abbaye Saint-Vincent du Mans* (2), ce n'est pas chez lui qu'il faut chercher le tableau exact des abbés de Saint-Vincent de la première moitié du xiv<sup>e</sup> siècle. Hauréau, pour composer le tome XIV du *Gallia Christiana*, a su découvrir un certain nombre de documents qui l'ont mis à même d'apporter à cette période une précision qui trop souvent fait défaut dans son livre. C'est ainsi qu'il est parvenu à rectifier l'ordre dans lequel se sont succédés les trois abbés du nom de Jean, qui ont été à la tête de Saint-Vincent de 1311 à 1362 (3), et qu'il a pu établir que Jean de Villette, au lieu d'être le successeur de Jean Bienvenu, en

(1) Puisque le nom de dom Colomb se trouve sous notre plume, il est à propos de rappeler à nos confrères que c'est à tort qu'on lui a attribué la paternité de l'*Histoire des Evêques du Mans*, publiée chez Richelet en 1837, car le prétendu ancien bénédictin de Saint-Maur n'est pas autre que Guyard de la Fosse (Voir dans la *Chronique de l'Ouest* de janvier 1861 les numéros 8, 10 et 11, qui contiennent l'article dans lequel Anjubault a étudié la question, et la page viii du *Mémoire sur Saint-Vincent*).

(2) Le *Mémoire*, imprimé par Anjubault et Legeay, a paru dans l'*Annuaire administratif de la Sarthe* pour les années 1864, 1865 et 1866. Il a été tiré à part, en format in-18, à 100 exemplaires seulement.

(3) Voir *Gallia*, t. XIV (1856), colonne 463.



1354, 20 août. — *Lettre par laquelle Pierre, prieur claustral, et les moines de Saint-Vincent du Mans donnent à Jean Léziart, chambrier de l'abbaye, la mission d'informer l'évêque du Mans, Jean de Craon, du décès de Jean Bienvenu, leur abbé ; et le chargent, tout en faisant les réserves de droit, d'obtenir de lui l'autorisation de procéder à l'élection d'un nouvel abbé* (Bibliothèque du Mans, ms. 237, folio 91).

Omnibus hec visuris, frater Petrus, humilis prior claustrensis, et conventus monasterii Sancti Vincentii Cenomanensis salutem in Domino.

Notum facimus quod, cum recolende memorie frater Johannes, nuper et ultimo dicti monasterii abbas, pater noster, diem clausurit extremum, die martis ultimo preterito, circa auroram, et cujus corpus, cum qua potuimus reverentia, hac die mercurii subsequenti tradendum ecclesiasticæ duximus sepulture.

Nos, licet in decretis et processu electionis dudum de ipso facto in abbatem dicti monasterii, vel alias quovismodo, non potuerimus invenire quod super electionem factam in dicto monasterio de dicto quondam abbate, seu aliorum predecessorum suorum petita fuisset a superiori nostro licencia vel obtenta ; ymo invenimus nonnullos antiquos religiosos dicti monasterii [dicere] non fuisse nec esse in electione dicti monasterii facienda consuetum ipsam peti.

Nos nichilominus, volentes reverendo in Xristo patri et domino nostro, domino Johanni, Dei et apostolice sedis gracia Cenomanensi episcopo, quantum possumus, et dommodo dicto monasterio non prejudicet, revereri, fecimus et facimus, constituimus et ordinamus dilectum nobis in Xristo fratrem Johannem Léziart, camerarium dicti monasterii, nostrum pro-

tions et Belles-Lettres, et qui, imprimé aux pages 443-450 des *Mélanges d'Archéologie et d'Histoire* publiés par l'Ecole de Rome, a été reproduit dans la *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes*, tome LXVII, 1906, p. 352-357).

curatorem et nuntium specialem ad significandum dicto reverendo patri mortem, et tempus mortis defuncti patris nostri, petendumque, si, et quatenus opus est, et cum protestatione quod nobis et dicto monasterio non prejudicet, ut jam dictum est, licenciam eligendi et electionem abbatis futuri in dicto monasterio, Deo auxiliante, celebrandi et alia que circa hanc necessaria fuerint, seu opportuna, prout dicti procuratoris discretio expedire videbit facienda.

Actum, testibus sigillis nostris, die mercurii post festum Assumptionis Beate Marie Virginis, anno Domini MCCCLIV.





3° Qu'en 1515, on se préoccupait d'élever une première chapelle « au dit lieu de la Jariaye ».

4° Que les oblations provenant du tronc du pèlerinage, « puy naguères exalté et élevé », devaient servir à l'érection de la dite chapelle, ainsi qu'aux réparations de l'église de Vion et de la chapelle de Saint-Julien (1).

5° Que le lieu de la Jariaye se trouvait sur le fief du seigneur de Soudé (2), qui s'appelait Jean de Champchevrier (3), auquel on devait payer deux deniers de rente, chaque année, à la Notre-Dame mi-août.

Pierre GIRAUD.

1515, 10 août. — *Transaction entre le curé de Vion et ses paroissiens à l'occasion de l'image de Notre-Dame, par laquelle ils consentent que les oblations qui peuvent être faites seront employées à bâtir une chapelle, ce qu'ayant été fait on l'appelle aujourd'huy Notre-Dame du Chesne.* (Titre de la fabrique de Vion. Parchemin).

Le dixiesme jour de aougst l'an mil cinq cens et quinze, a esté appoincté entre mons<sup>r</sup> l'archiprestbre de La Flèche et curé de Vion [ . . . . . ] maistre Jehan de Ponthoize, d'une part, et Franczoys de la Fousse, procureur de la fabrice de l'église dudit Vion, Jehan Tonnelier, Jehan Morillon (?) [ . . . . . ] Olivier Busson, Jehan Halay, Jamet Jauneau, Pierre Verdyer (?), Rene Hardy et plusieurs autres, parroisiens de la dite paroisse de Vion, d'autre part, du différend [espéré à mouv]oir entre eulx touchant les oblacions et

(1) On voit encore quelques ruines de cette chapelle au hameau de Saint-Julien, à Vion. Elles paraissent du xiii<sup>e</sup> siècle. Le « grand cimetière de saint « Jullien de Vion » existait encore en 1664. Pièce de l'étude de feu M. Besse, notaire à Précigné.

(2) L'ancien fief de Soudé, à Vion, entre la Chapelle du Chêne et le bourg de Courtilliers, est transformé en ferme et garde des bâtiments anciens.

(3) La famille de Champchevrier possédait le fief de Soudé depuis la fin du xiv<sup>e</sup> siècle. M. l'abbé Angot, dans son *Dictionnaire de la Mayenne*, t. III, p. 513, cite en 1380, 1388, Jean de Champchevrier, mari d'Isabeau d'Asnières, dame de Vion et Louailles.











# SAINT BERTRAND

ÉVÊQUE DU MANS

586-626 environ.

(Suite).



## § V

*Saint Bertrand au concile de Paris en 614. — Son testament en faveur de la cathédrale, du monastère des Saints-Apôtres Pierre et Paul, d'autres établissements ecclésiastiques, et de différentes personnes. — Affranchissement d'esclaves.*

Saint Bertrand fut un des pères du concile de Paris, convoqué par Clotaire II en 614 (1). Deux ans plus tard environ, le 27 mars 616 (2), il fit son testament, après avoir obtenu du roi l'autorisation de distribuer suivant sa volonté son immense fortune territoriale (3). Il le dicta au notaire Ebbo et le fit souscrire par sept notables témoins, dont deux : Guntinus et Hugo, sont qualifiés « honorati » (4). Pour se conformer au

(1) Mgr Duchesne, *Fastes épiscopaux*, p. 334.

(2) Non en 618, comme le dit dom Piolin, *Eglise du Mans*, t. I, p. 322, note 1.

(3) *Actus*, p. 103.

(4) *Actus*, pp. 140-141. — « Honorati, qui in honoribus ac dignitatibus sunt constituti, vel qui dignitates gessere, seu in urbe, seu in provinciis ». Du Cange. — Dom Piolin (*Egl. du Mans*, t. I, p. 322) voit sans motif sept évêques ou chorévêques dans ces témoins.

































Parlement de Paris ; les terres unies formaient la seigneurie de Pescheseul sur la Sarthe et comprenaient la baronnie de Parcé, les châtellenies de la Motte d'Avoise et de Perrineaujau (Perrine-au-Jau, *alias* Perrine de Cry.), les fiefs de Champagne, la Gilbardière, etc., dans les paroisses de Saint-Pierre et Saint-Martin de Parcé, Avoise, Vion, le Bailleul, Chantenay, Gouy et la Chapelle-d'Aligné.

L.-J. DENIS.

**L'Episcopat Français depuis le Concordat jusqu'à la Séparation (1802-1905)**, édité par la *Société Bibliographique*, Paris, 1907, in-4° de xvi-720 pages.

Ce qui concerne le diocèse du Mans a été rédigé par M. l'abbé Louis Calendini (pp. 326-334), qui a consacré à chaque prélat une courte biographie et noté leurs armoiries, bibliographie, biographie et iconographie.



M. Léonce Celier vient de publier dans la *Revue historique et archéologique du Maine*, t. LXI, pp. 31-44, une étude sur **Les Sceaux des évêques du Mans des XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles**. A la page 39, il parle d'un sceau de 1222, publié par M. Bertrand de Broussillon (*Cartulaire de Saint-Victor*) et par M. l'abbé Ledru (*La Cathédrale du Mans*, p. 231), lequel « a été considéré comme un sceau de Maurice », pendant que c'est peut-être un sceau du Chapitre. M. Bertrand de Broussillon a formellement donné ce sceau comme étant celui du Chapitre et non comme celui de l'évêque (Voir p. 81, note 1 et planche VII, n° 5). Seul l'abbé Ledru l'a attribué à l'évêque Maurice. Il importait de préciser ce détail.

A. L.



### ERRATUM

Jean III de Bueil, mari d'Anne d'Avoir, étant mort d'après le P. Anselme (t. VII, p. 848<sup>7</sup> vers 1390, certainement avant le 8 juillet 1406 (Froger, *Hist. de Saint-Calais*, p. 180), l'aveu du 15 décembre 1407, que j'ai cité, page 69 de la *Province*, à l'article Jean III de Bueil, doit être attribué à son fils Jean IV de Bueil, tué à Azincourt en 1415.

A. L.

---

*Le Gérant : A. GOUPIL*











PLOMBERIE, ZINGUERIE, LAMPISTERIE  
Ancienne Maison H. BESNARD, **E. BAROUX, S<sup>seur</sup>**  
*1, Rue de Paris, LE MANS*

GRAND CHOIX DE LAMPES COLONNES ET AUTRES  
TRANSFORMATION AU PÉTROLE DE LAMPES A HUILE  
**Cristaux et Verrerie pour l'Éclairage**

---

## PHARMACIE DALLIER

Le Mans, carrefour de la Sirène  
**TARIF** exceptionnel, le meilleur **MARCHÉ** de la Région

---

## DREUX-GUITTÉ

VINS, EAUX-DE-VIE, LIQUEURS ET VINAIGRE  
**Rue de Tessé, LE MANS**

---

## PIERRE LE FEUVRE

**Sculpteur de tous styles pour Édifices religieux et civils**  
MOBILIER D'ÉGLISE EN PIERRE ET EN BOIS  
AUTELS, CHAIRES A PRÊCHER, CONFESSIONNAUX, MONUMENTS FUNÉRAIRES ET CHAPELLES  
**Quai Ledru-Rollin, 125, LE MANS**

---



Ancienne M<sup>re</sup> **HERCÉ** père & fils

FONDÉE EN 1620



## V. GUILLOTIN & F. PAUMIER, Successeurs

*Rue de l'Étoile et Rue des Ursulines, 2, LE MANS*

**Usine à Sainte-Croix**

BLANCHISSERIE DE CIRE — BOUGIES DU MANS (marque déposée)

CERGES - VEILLEUSES

STÉARINE, Aides Steariques et Oleiques, BOUGIES DE LORIENT, ENCENS





**La Mayenne historique en chemin de fer.** par A. de C. Volume in-16. 0 40

**Vie de saint Julien.** par A. de C. Volume in-16. 0 40

**La Topographie Médicale de la ville de Laval et de son territoire.** par A. de C. Volume in-16. 0 40

**Vie et histoire de Madame sainte Barbe.** Le mystère joué à Laval en 1192 et les peintures de Saint-Martin-de-Gonnoe. par A. de C. Volume in-8. 0 40

**Chronique rimée de Jean Chouan et de ses Compagnons.** par Arthur de Gobineau. Volume in-16. 1

**Sainte-Suzanne et son château.** Notice historique par l'abbé Gerault. Broch. in-16. gravure. 0 50

**Imprimerie à Château-Gontier.** Quelques notes sur l'histoire de l'., par René Gadbin. Brochure in-8. 0 50

**Le Roman de la Porte Beucheresse,** par A. de C. Volume in-16. 1 50

**De l'Éducation des garçons dans la démocratie,** par E. Simon, professeur au lycée de Laval. Brochure in-8. 2

**Abrégé de la Vie et des Vertus de Sœur Julienne Jouvin,** Supérieure des Filles de la Charité. Reimpression avec préface et annotations de l'abbé Angot. Brochure in-16. portrait. 1

**Le Saint pèlerinage de N.-D. d'Avonnières,** par Dom Pichon.

Revue et augmentée. Brochure in-16. 0 40

**Lettre de M. Denisot** au R. P. Denisot, sous-prieur des Jacobins de Mayenne, sur les particularités de la cérémonie de la canonisation de saint Pie V en la ville de Laval. Brochure in-16. papier à la forme, jaquettes en seulement. 2

**Memoire des Comtes du Maine,** par Pierre Trouillart, seigneur de Montferrière, avocat au Mans. Reimpression. Vol. in-16. 2 50

**Notions sur le Matériel liturgique,** par le chanoine H. Sauvé. 1 volume in-18 jésus de iv-112 pages. 2

**Cérémonial des Offices extraordinaires,** par le chanoine H. Sauvé. 1 volume in-8° couronne de 160 pages. 2

**De Horis canonicis adnotationes et tabellæ directivæ,** pro officio divino rite recitando ad usum discentium (auctore canonico H. Sauvé). Broch. in-16. 0 50

**Enchiridion de scientia et Concursu Dei** (auctore canonico F. Poirier). 1 vol. in-16. 1 50

**Vieux Médecins Mayennais,** par le Dr Paul Delaunay (Barbeau du Bourg, du Tronchay, Béré, Allard, Paugis, Plaichard-Chollière, Bucquet, Bodard de la Jacopière, etc.). Un volume in-8°, viii-206 pages, 4 gravures. 6

\* \*

**Carte du Diocèse de Laval,** divisée en circonscriptions ecclésiastiques, en six couleurs, mesurant 25 x 34. 0 50

**Plan de Laval au 10.000<sup>e</sup>,** d'après le plan officiel dressé par M. Marchand, voyer de la ville. En quatre couleurs, mesurant 0,34 sur 0,44. 0 60









# DES RAPPORTS

## DE L'ABBAYE DE SAINT-FLORENT DE SAUMUR AVEC LE MAINE<sup>(1)</sup>

### AU XV<sup>e</sup> SIÈCLE

---

Bien que l'Anjou ait eu à souffrir des hostilités qui se produisirent durant la seconde moitié de la guerre de Cent-Ans, néanmoins, comme les Anglais ne s'établirent pas à demeure dans cette province et qu'ils atteignirent à grand peine les bords du Loir, on s'explique les transactions d'affaires qui y eurent lieu ; on comprend que des travaux importants y aient été entrepris et menés à bonne fin, quand, tout à côté, dans le Maine par exemple, où l'occupation anglaise fut durable, rien de semblable ne s'observe. Très naturellement, les artisans ou les artistes, qui ne trouvaient plus chez nous à gagner leur vie, sont allés, non loin de leur pays natal, offrir leurs bras à qui était en état de rémunérer leur travail, et voilà comment, de 1427 à 1437, nous en rencontrons plusieurs employés sur les chantiers que l'abbé de Saint-Florent de

(1) La matière de cet article est totalement extraite d'un travail publié par M. Saché, dans la *Revue de l'Anjou*, en 1905, sous ce titre : *Les livres de raison de Jean V et de Jean VI du Bellay*. Il y en a un tirage à part, in-8° de 54 pages. Deux gravures et un plan y sont joints.









— ce n'est point que par sa naissance il se rattache au Maine, mais il y remplit un rôle important, — c'est un angevin, Jean de Fontaines, celui-là même qui, devenu capitaine du Mans, en sortit dans la compagnie de Jean du Bellay et de Baudouin de Champagne (1), seigneur de Tucé, pour livrer aux Anglais la bataille de Baugé où ces derniers furent vaincus, le 22 mars 1421. C'est en 1418, le 19 octobre, que Jean de Fontaines, après lui avoir promis de les lui rendre le 15 novembre suivant, reçoit de l'abbé de Saint-Florent la somme de trois cents livres tournois (2).

En 1430, le 24 mai, le duc d'Alençon, Jean II, laisse porter à l'abbaye divers objets d'orfèvrerie, en autorisant ceux à qui il les engage à les aliéner si, huit jours après le terme accepté par lui, il ne leur a pas remboursé les « mille royaulx d'or du coing du Roy des premiers faiz poisans quinze marcs quatre onces sept gros » qui lui sont prêtés (3).

La même année, le 20 juin, c'est un écuyer de la paroisse de Beaumont-le-Vicomte, actuellement Beaumont-sur-Sarthe, Jean Savari, qui, au nom de Jean V de Bueil, seigneur de Saint-Calais, vient retirer des mains de l'abbé de Saint-Flo-

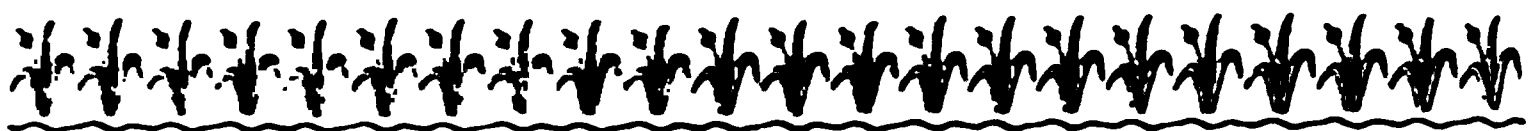
(1) Jean du Bellay le nomme Thibauld de Champagne dans une note curieuse relative à la bataille de Baugé, transcrite sur son livre de raison et publiée par M. Marc Saché, page 8<sup>e</sup> du tirage à part. Nous en reproduisons ici les passages importants : « De Bello de Baugé. Die sabbati in vigilia Pasche XXII<sup>da</sup> marcii in fine anni Domini millesimi CCCC<sup>mi</sup> XX<sup>mi</sup>, more gallicano, ut Altissimo placuit, contigit quod dux Clarencie, frater germanus Henrici, regis Anglicorum, qui a Normania usque Andegaviam gressus suos dirigens, apud Bellum Fortem septem milium Anglicorum vel circa associatus exercitum tenebat, ripariam Ligeris, prout juraverat, infra Pascha videre peroptans, apud Baugeyum nature solvit tributum. Nam eodem tempore erant Cenomanis pro resistendo Anglicis totam Normaniam et partem Cenomanie occupantibus inter alios tres milites probati, videlicet domini Johannes, dominus de Fontaines, cappitanus Cenomanensis, Theobaldus de Champaigne, dominus de Tussé, et Johannes, dominus du Bellay, etatis quasi pares XXX<sup>ta</sup> annorum vel circa; a villa Cenomanensi discedentes eosdem Anglicos prosequuti fuerunt et plures fortalicias confortaverunt... »

(2) L'acte d'emprunt est reproduit intégralement aux pièces justificatives du travail précité, sous le n<sup>o</sup> 1.

(3) Cf. op. laud., p. 13.







## ROBERT ROBIN

Prieur de Javron 1436).



M. l'abbé Angot, en dressant le tableau des prieurs de Javron dans son beau *Dictionnaire de la Mayenne* (t. II, p. 495), n'a pas mentionné Robert Robin. Il n'est pas sans intérêt de combler cette lacune, en insérant ici le texte même de la note du *Martyrologium Sancti Juliani Turonensis*, telle qu'elle est imprimée depuis 1873 au tome XXIII des *Mémoires de la Société de Touraine*. Robert Robin, du reste, ne resta pas toute sa vie à Javron. Quand il fut appelé à prendre la crosse de l'abbaye Saint-Julien, à la place de Guillaume de la Saugière, décédé le 1<sup>er</sup> juin 1457, il était prieur de Bodo en Athée, près Tours. Il mourut le 23 novembre 1459, n'ayant été abbé de Saint-Julien que deux ans seulement.

B. DE BROUSSILLON.

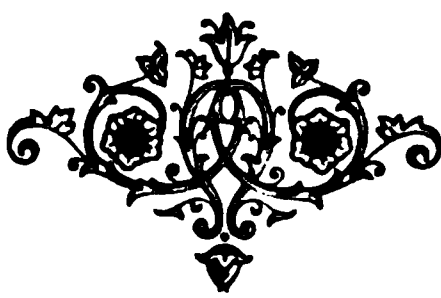
1436, 6 mai. — *Fondation d'un anniversaire à l'abbaye Saint-Julien de Tours par Robert Robin, prieur de Javron et futur abbé de Saint-Julien*, texte imprimé : *Martyrologium-Necrologium Sancti Juliani Turonensis*, aux *Mémoires de la Société archéologique de Touraine*, tome XXIII, 1873, p. 259).

*Maius, II nonas.* — Hac sexta die may, debet fieri cum ordine ad majus altare hujus ecclesiæ pro fratre Roberto Robini, priore de Gabronio, Cenomanensis diocesis, pro fratre ipsius suisque parentibus, post ipsorum obitum, anniversarium cum

vigiliis et missa mortuorum ad altare predictum, die videlicet qua ipsos obire contigerit, in hac ecclesia perpetuis temporibus celebrandum. Pro quibus missa et anniversario mortuorum celebrando post eorum obitum, ut prætangitur, nobis, priori claustrali et conventui, tradidit et realiter assignavit summa sexaginta regalium auri in redditu ad continuationem prædictorum perpetuo semel in anno continuandam. De qua summa nos tenuimus et tenemus pro contentis; et una cum predictis, singulis diebus post celebrationem (. . . . .) Virginis gloriosæ, tenebimur favere memoriam pro defunctis, alta voce, decantando : *R. Subvenite sancti Dei* et *ŷ. cum orationibus ad hoc aptis et dici consuetis.*

Acta, passata et concordata fuerunt omnia supradicta inter nos et priorem prædictum, die sexta mensis may antedicta, anno Domini M CCCC XXXVI. Insuper prædictus prior, una cum prædictis, tradidit conventui unum breviarium et unum missale, duo paria vestimentorum, unum par albi coloris, alterum alterius coloris, cum suis appendiciis.

Animæ eorum requiescant.



# SAINT BERTRAND

## ÉVÊQUE DU MANS

886-826 environ.

(Suite).

### BIENS À PARTAGER ENTRE LA CATHÉDRALE ET LE MONASTÈRE DES SAINTS-APÔTRES PIERRE ET PAUL

82. 1<sup>re</sup> *Burgundia* (villa sicut in). — Villas en Borne-  
marche.

Elles avaient appartenu à Loubegzelus et avaient été divi-  
sées par Charles II entre saint Bertrand et les illustres  
Berthold et Wernherus, moines de jadis. Le tiers de  
Bertrand comprenait probablement plusieurs villas et  
devint par suite le tiers de Mans et du monastère des  
Saints Pierre et Paul. *Actus*, p. 152.

83. 2<sup>de</sup> *Nogentia* villa. — *Actus*. *Nogentia de Nitha*  
*Præb. de Mans*, t. VII, p. 274. Cette villa *Præb-*  
*atensis*, p. 285, s'appelle Nieuw-les-Saintes, dans le Charente.

Le 4<sup>e</sup> évêque Gundobaudus et saint Bertrand avaient  
concordé à Dunelm, prêtre dudit saint Bertrand, l'usufruit  
de cette villa. Après la mort de Gundobaud, elle devait être parta-  
gée entre l'église de Mans et les Saints-Apôtres. *Actus*, p. 129.

84. 3<sup>e</sup> *Parisiensis* villas inter muros civitatis. —  
dans les murs de Paris.















— y avait planté des vignes, et saint Bertrand y avait établi des serfs. Leuthramnus, petit-neveu de l'évêque, et sa femme, devront jouir à perpétuité de la moitié des vignes (*Actus*, p. 112).

59. 24° **Gaviaco** (*villa*). — Peut-être JOUÉ-L'ABBÉ, Sarthe (*Prov. du Maine*, t. XII, p. 99). Cauvin propose sans raison *Gesvres*, Mayenne.

Saint Bertrand l'avait achetée avec : *Colonica, Landolenas et Ferrensis* (*Actus*, p. 108).

60. 25° **Hiliaco** (*villa*). — Peut-être FILLÉ, Sarthe, primitivement Hillé (*Prov. du Maine*, t. XII, p. 102). Cauvin en fait *Ahuillé*, Mayenne, et Voisin (*Polyptiques*, p. 328), *Illac*, Gironde.

L'illustre *vir Babisone* avait cédé cette villa à saint Bertrand (*Actus*, p. 109).

61. 26° **Kairaco** (*villa*). — CHERRÉ, Sarthe.

Le diacre Eomerius l'avait vendue à saint Bertrand pour 300 sous, *cum domibus, mancipiis, vineis, pratis, silvis cum omni jure suo*. Celui-ci la donne aux Saints-Apôtres Pierre et Paul avec les maisons, vignes, prés, forêts, serfs (*Actus*, p. 131). — D'après le testament du même saint, cinq sous d'or équivalaient au prix d'un cheval, soit au moins 500 francs en monnaie moderne. C'est donc une somme de plus de 30.000 francs qu'il avait payée pour la villa Kairaco.

Vers 1170, Guillaume de Passavant, évêque du Mans, donna à l'abbaye de la Couture la dime de l'église de Cherré et deux sous *in oblationibus ecclesie de Cherré*, qu'il avait rachetés de Geoffroy Usleborde (*Cart. de la Couture*, p. 91).

62. 27° **Landolenas** (*villa*). — On peut supposer CHAMP-DOLIN, à Crannes en Champagne, Sarthe (*Prov. du Maine*, t. XII, pp. 99-100). Cauvin (p. 263) propose Gandelain, Orne, arr. d'Alençon.

Achetée par saint Bertrand avec *Gaviaco, Colonica et Ferrensis* (*Actus*, p. 108).

63. 28° **Luciacus** (*locellus quæ appellatur*), et *locellus*





68. 33° **Piciniaco** (*vilaris cui nomen*). — PEIGNÉ ou PÉGNÉ, en Sougè-le-Gannelon, Sarthe (*Prov. du Maine*, t. XII, p. 102). Cauvin propose *les Pins* ou *Pincé*, et l'abbé Voisin (*Polyptiques*, p. 328), *Poussignac*, Gironde.

Le diacre Gundobaldus avait autrefois possédé ce domaine (*Actus*, p. 109).

69. 34° **Pontileuga** (*vineolas, pradela, vel terraturium quod in dextera parte de strada est qui vadit ad*). — Petites vignes, petits prés et terrains à droite de la voie allant à Pontlieue.

Saint Bertrand avait acheté ces propriétés de son vénérable frère l'abbé Eoladus. Elles se trouvaient en dehors de l'enceinte, mais auprès du monastère des Saints-Apôtres (*Actus*, p. 114).

70. 35° **Sabonarensæ** (*vineolæ quæ sunt in*). — Petites vignes à SAVONNIÈRES, en Saint-Georges-de-la-Couée, Sarthe.

Bertrand les possédait soit par don, soit par achat (*Actus*, p. 119). Elles étaient situées auprès de la villa de Tresson.

71. 36° **Samarciago** (*villa in*); *ad prope Cenomannis civitate*. — Villa à MARCÉ, en Trangé, près du Mans (*Prov. du Maine*, t. XII, p. 100). Voisin (*Polyptiques*, p. 328) propose sans raison Saint-Mars-la-Bruyère, Sarthe.

Cette villa était probablement venue à saint Bertrand de Portithorengo, Ceta, Mancina et Gunta (*Actus*, p. 109). — (Voir 46. 11°).

72. 37° **Sartæ** (*campellos... quæ ad alveum*), *cum prato qui est ad confluentis*. — Petits champs sur le bord de la Sarthe avec un pré au confluent de l'Huisne et de la Sarthe, c'est-à-dire à Bouches-l'Huisne.

Terres échangées par saint Bertrand avec l'abbé Leusius (*Actus*, p. 114).

73. 38° **Stivale** (*locellus*). — ÉTIVAL, Sarthe. Dans la notice des *Actus* (p. 99) sur saint Bertrand, on lit que *Stivale* était dans la quinte du Mans, ce qui correspond avec la situa-



La *colonica Vincentianæ* était un bien maternel de saint Bertrand (*Actus*, p. 122).

79. 44° **Vocriomno** (*villa*). — Vraisemblablement VORON, Isère, arr. de Grenoble (*Prov. du Maine*, t. XII, p. 274).

Pour ce qui est de la villa Vocriomno — dit saint Bertrand dans son testament — que j'ai reçue en présent du glorieux roi Clotaire, à cause de mes biens qu'Egulfus et Arnoaldus avaient détenus injustement et avaient ravagés; comme le généreux roi m'en dédommagea amplement dans la suite, d'après son injonction, j'ai abandonné ce bien à l'église de Metz, en l'honneur de saint Étienne. Cependant, j'ai redemandé cette villa à mon seigneur et frère l'évêque Arnulfus (saint Arnoul, évêque de Metz, 611-626), afin que, prenant lui-même les villas détenues par Egulfus et Arnoaldus, je puisse posséder à perpétuité la dite villa Vocriomno, pour en disposer à ma volonté. Et cette volonté est que la basilique des Saints-Apôtres, qui possède peu de vignes, ait cette villa avec tous ses droits et toutes ses dépendances (*Actus*, p. 129).

80. 45° **Voliglione** (biens *in fundo*). — Biens dans le territoire de VOUGEON, VOUILLON ou VOUZON (*Prov. du Maine*, t. XII, p. 151). Il existe un *Vouzon* dans Loir-et-Cher.

Achetés par saint Bertrand avec d'autres biens *in fundo Methense* (*Actus*, p. 110. — Voir 65. 30°).

81. 46° **Wastinense** (*mansiones in*). — Habitations en GATINAIS, ou un lieu nommé *Maisons en Gâtinais*.

Warnachaire, maire du palais en 612 et mort en 626, avait cédé à saint Bertrand ces *mansiones* en Gâtinais, contre la *villa Columbaria* en Bourgogne (*Actus*, p. 107).

82. 47° **Wibriaco** (*villa*), *sub umbra basilicæ SS. Petri et Pauli*. — WIBRIACUS, villa détruite qui se trouvait dans la banlieue du Mans, non loin de la basilique des Saints-Apôtres (*Prov. du Maine*, t. XI, p. 341). Cauvin (*Géog.*, p. 531) a lu *Uvibriacus*, qu'il a traduit par Yvré-l'Évêque.

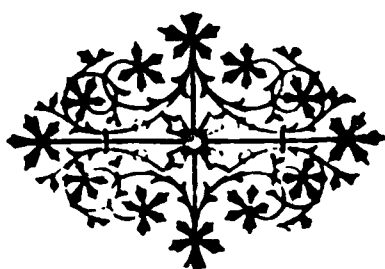
Cette villa avait été fondée par Basilus et Baudegundus qui en avaient fait don à l'église du Mans, pour en jouir après

leur mort. Saint Bertrand, avec l'assentiment de son clergé, la donna aux Saints-Apôtres Pierre et Paul le jour de la consécration de la basilique (*Actus*, p. 106). — Fustel de Coulanges (*L'Alleu et le domaine royal*, p. 243), l'appelle *villa Umbriacus* et croit qu'elle appartenait à deux frères. C'étaient le mari et la femme.

Le revenu de certaines villas données aux Saints-Apôtres devait être employé, moitié pour les pauvres, le jour de l'anniversaire de Bertrand, et moitié pour le luminaire diurne et nocturne de la basilique. L'évêque songe aussi au luminaire des basiliques de Sainte-Croix, de Pontlieue, à la nourriture des chanoines du monastère des Saints Pierre et Paul et à celle des pauvres qui demeurent auprès. « Que chaque année, dit-il, il soit pourvu suffisamment à leur nourriture et à leur vêtement, afin qu'ils s'appliquent à prier le Seigneur pour l'expiation de mes péchés, et que pour ces biens, dûs à la munificence du prince (Clotaire II), ils lui obtiennent du roi du ciel la récompense au centuple dans l'éternité (*Actus*, pp. 107, 108).

(*A suivre*).

Ambroise LEDRU.





## LE « DEI GRATIA »

### DANS LA DIPLOMATIQUE DE HENRI II D'ANGLETERRE



Dans un travail qui, après avoir été lu en août 1906 à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, a été publié dans la *Bibliothèque de l'École des Chartes* (LXVII, 1906, p. 361-411), M. L. Delisle a minutieusement étudié les services que la diplomatie peut tirer de la présence de la formule *Dei gratia* dans la suscription des actes de Henri II d'Angleterre.

La chancellerie du prince s'est systématiquement abstenue de dater ses actes ; et, parmi les synchronismes auxquels on peut recourir pour fixer l'époque de leur confection, M. L. Delisle vient de découvrir que la présence des mots *Dei gratia* peut utilement entrer en ligne de compte. Il a en effet démontré mathématiquement que la chancellerie de Henri II a expédié les chartes royales de 1154 à mai 1172 au nom de *Henricus, rex Anglorum*, tandis que celles qui sont postérieures à mai 1173 l'ont été au nom de : *Henricus, Dei gratia rex Anglorum*. S'il n'est pas encore parvenu à fixer quel est le moment précis des douze mois écoulés entre mai 1172 et mai 1173 où le changement s'est produit, il a du moins signalé un fait important qui a pu le provoquer, à savoir : l'amende honorable faite par Henri II en présence des deux cardinaux-légats, dans la cathédrale d'Avranches (1), le

(1) Le texte de cette amende honorable se trouve dans la *Revue de l'Anjou* de 1875, p. 192 du tome XIV.

21 mai 1172, et à laquelle il avait dû se soumettre pour obtenir l'absolution de sa participation au meurtre de Thomas Becket, car il n'estime pas qu'on puisse arguer de la nomination du nouveau chancelier, Raoul de Warneville, laquelle eut lieu peu après l'époque où Geoffroi Ridet, après avoir succédé dans la chancellerie, en 1162, lors de la nomination de Thomas Becket à l'archevêché de Cantorbéry, dut la quitter à son tour, lors de son élection à l'évêché d'Ely, dont il ne devait cependant prendre possession que le 6 octobre 1174.

Quoi qu'il en soit de l'époque précise du changement, l'application de la règle révélée par M. Delisle produit des résultats considérables : M. Delisle, en l'appliquant lui-même aux cent quarante-sept actes de Henri II, énumérés par Horace Round dans son *Calendar of Documents preserved in France illustrating of the history of Great Britain and Ireland*, lequel a été publié en 1899, est parvenu pour quarante-trois d'entre eux à rectifier des dates considérées comme définitives. A son exemple, nous avons examiné les actes de Henri II publiés dans ceux des cartulaires qui sont intéressants pour l'histoire du Maine, et nous avons ainsi la bonne fortune de signaler à nos confrères quelques rectifications qui apportent une plus grande précision dans les dates des documents auxquels elles appartiennent.

Parmi les chartes du *Livre Blanc*, quatre d'entre elles doivent être modifiées :

Le numéro VIII, lequel figure sous le numéro 64 au *Cartulaire de l'Évêché du Mans*, au lieu d'être daté : 1161-1186, doit l'être : 1161-1173.

Les numéros XX, complété par le CCCCXLVI (66 de l'*Évêché du Mans*) et XIX (67 de l'*Évêché*), au lieu d'être datés : 1154-1189, doivent l'être : 1154-1173.

Enfin le numéro 68 du *Cartulaire de l'Évêché du Mans*, lequel ne porte pas de numéro au *Livre Blanc*, où il a été donné en note à la page 11, doit être daté, non pas : 1158-1184, mais 1158-1173.

Au *Cartulaire de la Trappe*, l'acte publié à la page 376 doit être daté, non pas : 1154-1189, mais : 1154-1173.

Au *Cartulaire de Saint-Pierre-de-la-Cour*, la charte XXI, au lieu d'être datée : 1154-1189, doit l'être : 1154-1173.

De même, l'acte que nous-mêmes avons publié ici (*Province du Maine*, XIV, 64), au lieu d'être daté : 1169-1183, comme nous l'avons fait, doit l'être : 1165-1173.

Au *Cartulaire de Saint-Aubin*, deux des dates fixées par nous doivent être rectifiées : l'acte DLVII doit être daté, non pas : avant 1180, mais : 1173-1180 ; et l'acte DCCCLXVI, non pas : 1151-1189, mais : 1151-1173.

Quant à l'acte DCLXIV de *Saint-Aubin*, qui, par une double anomalie, contient à la suscription les mots *Dei gratia* et renferme la date : 24 mars 1167, il appartient à une catégorie d'actes assez peu nombreux, mais dont M. Delisle a signalé quelques exemples, celle des documents rédigés et expédiés exceptionnellement en dehors des bureaux de la chancellerie. Il y a lieu du reste d'assigner une origine semblable au numéro 8 du *Cartulaire de la Fontaine-Saint-Martin*, lequel, publié d'après l'original des Archives de la Sarthe (H. 1530), ne possède pas, il est vrai, le *Dei gratia*, mais renferme sa date, 1151, que la chancellerie régulière de Henri II n'y eût pas insérée.

B. DE BROUSSILLON.









Lors de ses obsèques, qui ont eu lieu à Marolles, le lundi 31 décembre, à l'église, au moment de l'offertoire, M. l'abbé Dubois, doyen de Marolles, puis au cimetière, M. le docteur Chevallier, son adjoint à la mairie, et M. le vicomte de Charencey, son successeur au conseil général, sont venus successivement rendre hommage à la mémoire de l'homme de bien, du savant érudit et de « l'administrateur émérite, tout à la fois ferme et prudent », qui venait de disparaître.

B. DE BROUSSILLON.

MME LA MARQUISE DE LENTILHAC. — Le 30 mars 1907, notre Société a perdu Mme Charlotte-Marie Dupin, marquise de Lentilhac, qui, à l'âge de soixante-treize ans, s'est éteinte en son château de Pescheul à Avoise (Sarthe). Deuxième fille du baron Charles Dupin et de la baronne Dupin, née Joubert, elle était veuve depuis le 29 avril 1880 de M. Gaston-Félix-Charles-Victor, marquis de Lentilhac, dont on n'a pas oublié la belle conduite pendant la guerre contre la Prusse. Lors de ses obsèques, célébrées à Avoise le mardi 2 avril, S. G. Monseigneur de Bonfils, dans une touchante allocution, a rappelé les bonnes œuvres de la femme de bien que pleurent les paroisses d'Avoise et de Parcé. Notre Société lui doit un souvenir spécial en rappelant que, dans l'année même de sa constitution, elle avait pris place parmi ses membres titulaires.

B. DE BROUSSILLON.

M. LE VICOMTE DE LA ROCHEFOUCAULD. — Notre Société a également perdu M. le vicomte Charles de La Rochefoucauld, duc d'Estrées, mort au château de Bonnétable, le 25 février 1907, dans sa 44<sup>e</sup> année, à la suite d'une douloureuse opération. Fils aîné de M. le duc de Doudeauville et de sa seconde femme la princesse Marie-Sophie-Hedwige-Eugénie de Ligne, décédée en 1898, il avait épousé, le 19 octobre 1895, la princesse Charlotte de La Trémoille, fille de M. le duc de La Trémoille, membre de l'Institut. Ses obsèques ont eu lieu à Bonnétable, le 28 février. Avant l'absoute, Monseigneur l'Evêque du Mans a montré, dans un langage élevé, les leçons qu'on devait tirer d'une mort si soudaine acceptée avec des sentiments chrétiens.

Ambroise LEDRU.









de M. l'abbé Gaugain. Il a tenu à le répéter dans l'Introduction de son *Epigraphie*. C'est donc pour nous un devoir d'adresser nos éloges aux deux amis, infatigables travailleurs qui consacrent leurs forces à l'histoire d'un pays qu'ils aiment. Tandis qu'on s'agite en haut lieu pour faire face à des maux souvent dûs à l'imprévoyance, ceux-ci cheminent tranquillement dans les sentiers d'un passé à tout jamais disparu, mais qui, avant de croûler, nous a laissé des enseignements qu'il importe de recueillir.

Ambroise LEDRU.

**Les Fabriques de Toiles du Bas-Maine.** — Le *Bulletin de la Société Archéologique de Touraine* (t. XV, p. 467), au nombre des dons faits à sa bibliothèque, signale un *Recueil des Règlements concernant les manufactures et fabriques du Royaume*. Ce recueil, en partie factice, contient, dans son tome III. p. 436, le texte du règlement du 30 mars 1700 pour la fabrique des toiles, tant dans la ville de Laval que dans les autres lieux de la généralité de Tours, puis divers règlements et arrêts concernant les manufactures de toiles de Laval, Mayenne et Château-Gontier datés des 12 décembre 1730, 13 février 1731, 4 juin 1732, 13 février 1733, 13 avril 1734 et 19 août 1739.

B. DE BROUSSILLON.



---

*Le Gérant : A. GOUPIL*

---

Laval. — Imprimerie A. Goupil.





























# MICHEL CARTIER

CHANOINE DU MANS  
ET SON ANNIVERSAIRE DANS L'ÉGLISE DE CHAHAGNES (1497).



*Le Nécrologe-Obituaire de la Cathédrale du Mans*, que viennent de publier MM. Busson et Ledru, rapporte à la date du 30 juin la fondation d'une messe à l'intention du chanoine Michel Cartier, faite, le 10 mars 1530, par ses neveux Jacques et Jean Cartier, également chanoines.

Cette famille Cartier était originaire de Chahaignes, où elle possédait dès 1400 deux petites terres seigneuriales : la Ganollière et la Charpenterie. Une inscription qui existe encore dans l'église nous apprend que Michel Cartier était fils de Jean Cartier mort avant 1497 et qu'il avait pour frère Eustache Cartier décédé aussi dès 1497. Les chanoines Jacques et Jean sont probablement fils de cet Eustache.

En 1705, le 24 juillet, l'église de Chahaignes fut détruite par un incendie, anéantissant dans l'espace d'une heure et demie tout le village qui — dit le procès-verbal de constat déposé aux archives du château de la Jaille — était considérable.

Les registres de paroisse, tous les objets et ornements du culte disparurent et, à dater de cette époque jusqu'en 1733, les cérémonies religieuses eurent lieu dans une chapelle qu'*Henri*



Nous donnons ci-dessous cette inscription telle que nous avons pu la déchiffrer :

VOUS CHIENS SOUVET PASSAT PAR ICY  
 PRIEZ A DIEU FAIRE GRACE ET MERCY  
 A JÉHAN CARTIER ET EUSTACHE SON FILS  
 O LEURS FÈMES TOUS EN POULDRE CONFITS  
 ICY DEVAT GERVAISOTE ET JACQUETTE  
 ET A LA FIN QUE GLOIRE ON LE<sup>R</sup> ACQUESTE  
 MAITRE MICHEL CARTIER FILS DU DIT JEH<sup>A</sup>  
 CH<sup>RE</sup> AU MANS FONDA PAR CHUN AN  
 ANNIVSAIRE AU CURÉ QU'IL FERA  
 CYENS AU JOUR SAINT MICHEL DE TUTA  
 POUR QUOY FAIRE SUR LA CHARPETRIE  
 LESSA XX SOULS QU'IL ACQUIST EN SA VIE  
 ET LE FONDA ALORS QUE L'ON DATAIT  
 MIL III<sup>CC</sup> III<sup>XX</sup> DIX ET SEPT.  
 OUTTRE LESSA A QUATRE CHAPELAINS  
 CHUN HUIT BLANS QUI A DIEU ET SES SAINTS  
 CHUN DE MESSE OFFRIRONT SACRIFICE  
 ET AIDERONT A FAIRE LE SERVICE  
 QUI SERONT PRIS SUR DIX SEPT SOLS TOURNOIS  
 ET SIX DENIERS QUE LUI FAICT UNE FOIS  
 DE RENTE EN L'AN GERVAISE LAGEVIN  
 ET LA FABRICE POUR LEUR FOURIR DE VIN  
 DE CHANDELLES DIURNEMES A CE FAIRE  
 EN PERCEVRA LE RESTE DU SUMAIRE  
 DARENIER DIT C'EST QUATRE SOLS ET DENIERS.

Ed. DE MAISONNEUVE.





Saint Bertrand tenait les vignes de Rouillon du diacre Aunigiselos. Il en avait ajouté d'autres (*Actus*, p. 127). D'autres vignes à Rouillon données à la cathédrale (voir n° 26).

88. 6° **Stirpiaco** (*reicola*). — Un ÉTRICHÉ. Les lieux de ce nom sont très communs. Il y a les *Étrichés* à Saint-Saturnin, auprès du Mans, non loin de l'ancien monastère de Saint-Germain.

Cette *reicola* (*Actus*, p. 127) *cum vineolas et mancipiola*, est donnée à Saint-Germain (*Actus*, p. 127).

89. 7° **Silviago** (vignes qui se trouvent *in vico*). — Vignes dans le *vicus* de SOUGÉ.

Elles sont données à Saint-Germain avec la villa de Cherizay (*Actus*, p. 127. Voir n° 83. 1°).

#### BIENS LÉGUÉS AU MONASTÈRE-HOPITAL DE SAINT-MARTIN DE PONTLIEUE

90. 1° **Antoniaco** (*locellus*). — ANTOIGNÉ-SUR-SARTHE, commune de Sainte-Jamme-sur-Sarthe, canton de Ballon.

Provenance inconnue (*Actus*, p. 120).

91. 2° **Avanto** (*locellus*). — Lieu inconnu. Cauvin (*Géog.*, pp. 5 et 36) traduit à tort par *Arnage*, Sarthe. L'abbé Voisin (*Polyptiques*, p. 337) en fait un nom d'homme.

Provenance inconnue (*Actus*, p. 120).

92. 3° **Logiagas** (*locellus*). — Peut-être pour *Luciacas* : LES LOGIS, LOYÉS ou LOUÉS. Il y a *Les Logis* à Thorée, Sarthe, et un *Loué* tout près d'Antoigné. Cauvin (*Géog.*, p. 373) traduit par *Les Loges*, ancienne paroisse réunie à Coudrecieux, Sarthe.

Provenance inconnue (*Actus*, p. 120).

93. 4° **Noginto** (*locellus*). — NOGENT-LE-BERNARD, Sarthe (*Prov. du Maine*, t. XII, p. 224). Cauvin et Voisin en font *Nogent-sur-Loir*.

Provenance inconnue (*Actus*, p. 120).





« Seulement à la fête de la basilique, l'évêque et le clergé  
« auront un dîner convenable » (*Actus*, pp. 120-121).

## BIENS LÉGUÉS AU MONASTÈRE DE SAINT-VICTEUR DU MANS

96. **Bauciallo** (*reicola, super Ledo fluvium, nomine*).  
— BOISSEAU, auprès de la rivière du Loir (*Prov. du Maine*,  
t. XII, p. 275).

Saint Bertrand avait acheté cette terre de Besthigesèle, du  
Vendômois, de sa femme et de leurs gendres. Il la donne à  
Saint-Victor avec ses serfs et toutes les améliorations qu'il  
avait faites (*Actus*, p. 130).

Il y joint un troupeau (*Actus*, p. 125) et vingt sous, proba-  
blement d'or (*Actus*, p. 137), soit le prix de quatre chevaux.

## BIENS LÉGUÉS A L'ÉGLISE DE PARIS

97. 1° **Nimione** (*villa*) *sita in territorio Parisiaco, cum  
vineis quæ Frontanito ad plastrias et vinitores esse nos-  
cuntur*. — NIJON, villa au territoire de Paris, avec des vignes  
à Fontenay (Fontenay), situées aux plâtrières et près du lieu  
dit aux Vignerons (*Prov. du Maine*, t. XI, p. 342).

Le tout avait été donné à Bertrand par le roi Clotaire II  
(*Actus*, p. 106).

98. 2° **Frontanito** (*vineæ quæ*), *ad plastrias et vinitores  
esse noscuntur*. — Vignes à FRONTENAY (Fontenay), au terri-  
toire de Paris (voir *Nimione*).

Donnés à Bertrand par Clotaire II (*Actus*, p. 106).

## VILLA LÉGUÉE A SAINT-GERMAIN DE PARIS

99. **Bobane** (*villa*), *in terraturio Stampense super flu-  
vium Calla*. — BOINVILLE, au territoire d'Étampes. Peut-  
être *Boinville-le-Gaillard*, arr. de Dourdan, Seine-et-Oise  
(*Prov. du Maine*, t. XII, p. 153). Voisin (*Polyptiques*, p. 331)



























## LES SEIGNEURS DE BOULOIRE

*(Suite).*



**HENRI TESTU DE BALINCOURT**, chevalier, né en 1654 (1), cinquième fils de Louis Testu et de Claude de Hamelin, recueillit, en 1674, la succession de ses deux frères, Charles et Gabriel, tués à Senef. Il eut successivement les charges de substitut du procureur général, de conseiller au grand conseil, 1680, puis de bailli du Louvre et de capitaine des chasses de la Varenne du Louvre, par lettres patentes du 24 août 1698 (2). Un jugement du 4 avril 1700 le maintint dans sa noblesse.

Seigneur de Balincourt, Arronville, Margicourt, Héréville, au Vexin, des Moulins-de-Corzé, de la Ténébrière et de la châtellenie de Launay, en Anjou, baron de Bouloire, au Maine, il fit foi et hommage, le 2 août 1675, pour sa terre de la Ténébrière, et transigea, le 24 mai 1684, avec Claude-François de Saint-Offange, son beau-frère, pour la cession des terres de Launay et du Bois, en Mazé (3).

Quoiqu'il résidât habituellement à Paris, rue de Tournon, ou à Balincourt, Henri Testu venait fréquemment à Bouloire. Le 6 juillet 1677, il tenait sur les fonts, avec sa sœur Cathe-

(1) Son acte de décès, en 1710, le dit âgé de cinquante-six ans.

(2) La capitainerie de la Varenne du Louvre comprenait les environs de Paris dans un rayon de six lieues.

(3) Lainé : *Archives de la noblesse de France*, t. XI, Paris, 1850.



































saint jusqu'au Carnaval, et depuis ce temps jusqu'à la Toussaint les mardis seulement, à 2 heures. M. de la Jacopière est receveur du grenier à sel.

*Juridiction de la baronnie* : MM. Cosseron, sénéchal civil, criminel, de police et des eaux et forêts, Maupetit, procureur fiscal, Queufoin, greffier, Salmon, sergent audienier.

*Procureurs* : MM. Gilard, notaire royal, Chassebœuf, seau diste, Houdmon, notaire royal, Panetier, Basile, notaire royal. Chartier, Girault, notaire royal.

*Médecins* : MM. Esnue de la Vallée, Besnard de la Lande Cosnard.

*Fermes royales* : MM. Fremond, entreposeur du tabac, Duchesne, receveur des traites, Carry, receveur des aides, Pepin, receveur des domaines et contrôleur des actes.

*Collège* : On y enseigne toutes les classes jusqu'à la rhétorique. M. Dumont est principal.

*Foires et marché* : Il y a à Craon 4 foires par an : la 1<sup>re</sup>, le lundi de Quasimodo ; le 2<sup>e</sup>, le 30 avril : la 3<sup>e</sup>, le lendemain de la Trinité ; la 4<sup>e</sup>, le 24 novembre. — Le marché se tient tous les lundis, et l'on y fait un commerce considérable de fil.

*Messenger* : Le messenger part tous les jeudis à midi ; il arrive à Angers le vendredi à midi, et en part le samedi à midi pour arriver le dimanche après midi à Craon. Il est logé « au Dauphin », rue de la Chapelle-Fallet.

\*  
\* \*

C'est le 21 novembre 1771 que Louis XV avait nommé Louis-Stanislas-Xavier, frère du Dauphin, prince apanagiste du duché d'Anjou, des comtés du Maine, du Perche et de Senonches, lui en attribuant « les fruits, profits, cens, rentes, revenus, émoluments, honneurs, etc. »

F. UZUREAU,  
Directeur de l'*Anjou Historique*.

---

*Le Gérant* : A. GOUPIL

---

Laval. — Imprimerie A. Goupil.





























# L'HISTOIRE DU MAINE

## DEPUIS L'INTRODUCTION DU CHRISTIANISME JUSQU'AU XII<sup>e</sup> SIÈCLE

### REMARQUES BIBLIOGRAPHIQUES

Grâce à des ouvrages narratifs d'une haute importance et à un certain nombre de textes diplomatiques intéressants, l'histoire du Maine jusqu'au XII<sup>e</sup> siècle, quoique moins riche en documents que celle de l'Anjou, apparaît aux érudits comme souvent compliquée, mais non comme complètement obscure ; or, il y a intérêt à se demander si les historiens ont jusqu'ici réussi à profiter de toutes les ressources qui leur sont offertes, et si tout ce qui est connaissable est aujourd'hui connu. Dresser une sèche bibliographie n'est pas l'objet que nous nous proposons ; nous essaierons, au contraire, de faire quelques remarques sur les ouvrages déjà publiés qui concernent l'histoire du Maine depuis l'introduction du Christianisme jusqu'au XII<sup>e</sup> siècle et d'indiquer sans pédantisme les *desiderata*, que nous suggérera l'examen de ces ouvrages.

Les résultats du travail historique se composent de textes et d'études critiques.

Quelque ingrate que soit la besogne de l'éditeur, la







chartes ont été déterminées ; l'établissement des dates n'est profitable que si on s'efforce de fixer, en utilisant tous les éléments qu'offrent les documents, des *termini a quo* et des *termini ad quem* ; au lieu d'employer ce procédé qui seul est critique, les éditeurs se sont contentés d'indiquer, lorsque les documents ne sont pas datés, l'année « vers » laquelle les documents semblent avoir été rédigés. En outre, ils justifient rarement d'une manière explicite leurs indications ; ils laissent aux lecteurs le soin de trouver les raisons qui ont motivé leur choix ; or, ces raisons sont souvent illusoires ; deux exemples que nous commentons en note suffiront, croyons-nous, à le prouver (1). Ces observations, un peu fastidieuses, paraîtront peut-être minutieuses ; elles sont nécessaires pour établir que l'édition du *Cartulaire de la Couture* n'est pas une édition scientifique ; si un ouvrage scientifique est un ouvrage auquel on peut demander la raison de tout ce qu'il contient, cette épithète ne convient pas à une édition où les manuscrits sont utilisés sans discernement, où le texte est établi sans souci de la critique, où les documents sont datés arbitrairement.

Au contraire, l'édition du *Cartulaire de Saint-Vincent* (2), due

(1) La fondation du monastère de la Couture, connue par le texte des *Actus* qu'ont reproduit les éditeurs du *Cartulaire* (p. 1), est considérée par ces derniers comme ayant eu lieu vers 515 ; or, on sait seulement que le monastère a été fondé par saint Bertrand qui devint évêque du Mans en 586 (*Actus*, p. 98), et qu'il est mentionné dans le testament de ce personnage, rédigé le 27 mars 616 (*Actus*, p. 101). Le monastère a, par conséquent, été fondé entre les années 586 et 616, et l'assertion des éditeurs ne réussit qu'à substituer une fausse précision à une consciencieuse approximation. La donation de la chapelle de Tennie, par Hélié, comte du Maine (p. 36) est datée « vers 1090 ». Or, nous pouvons seulement affirmer que cette donation est postérieure à l'acquisition du comté par Hélié, qui fut faite, croyons-nous, en juillet 1092, et antérieure à la mort de l'abbé Joël, survenue au plus tard le 26 juin 1096, car cet abbé est mentionné dans l'acte. La date choisie par les bénédictins est, par conséquent, inexacte en même temps qu'arbitraire.

(2) *Cartulaire de l'abbaye de Saint-Vincent du Mans*, publié et annoté par l'abbé R. Charles et S. Menjot d'Elbenne, t. 1er : 572-1184, Mamers-Le Mans, 1886.



que les dates proposées par l'éditeur sont quelquefois arbitraires (1).

Quelques-uns des volumes publiés par la *Société des Archives historiques du Maine* sont à signaler. Le *Cartulaire de Saint-Pierre-de-la-Cour* (2), par M. Menjot d'Elbenne (3), contient plusieurs chartes qui sont attribuées au x<sup>e</sup> et au xi<sup>e</sup> siècle ; mais comme quelques-uns de ces documents nous paraissent suspects, nous croyons qu'une étude de tous ces actes serait nécessaire pour permettre de les dater et de les utiliser.

Le *Cartulaire de Château-du-Loir* (4) renferme, en ce qui concerne le xi<sup>e</sup> siècle, plus d'extraits que de pièces éditées dans leur intégralité ; néanmoins on y rencontre quelques documents complètement publiés, comme la fondation du prieuré de Saint-Guingalois (5) ; l'auteur paraît, d'ailleurs, s'être proposé, pour cette époque, de réunir les pièces justificatives de la généalogie des seigneurs de Château-du-Loir ; de là le caractère un peu composite de cette partie de l'ouvrage.

(1) La donation de vignes faite par le vicomte Raoul et son fils Raoul à l'abbaye du Mont-Saint-Michel, est datée « vers 994 », sans doute parce que ces personnages ont consenti à cette époque à une donation faite à l'abbaye d'Evron (p. 1, n<sup>o</sup> 1) ; mais le synchronisme de ces deux actes ne nous apparaît pas comme nécessaire. La donation de deux moulins faite par le comte Hugues II aux moines du Mont-Saint-Michel est datée par M. de Broussillon entre les années 1000 et 1015 (p. 4, n<sup>o</sup> III) ; le choix du *terminus ad quem* est fondé, puisque le comte est mort en 1014 ou 1015, mais celui du *terminus a quo* est arbitraire. Pourquoi les actes x, xi et xii (p. 13-17) sont-ils datés « vers 1060 » ? Cette date a peut-être sa raison d'être, mais c'est à l'éditeur qu'il appartient de la justifier ; elle est en tous cas imprécise.

(2) Ce cartulaire n'est connu que par une copie qu'a faite, à la fin du xviii<sup>e</sup> siècle, le chanoine G. Savare.

(3) *Cartulaire du chapitre royal de Saint-Pierre-de-la-Cour du Mans*, publié par le vicomte Menjot d'Elbenne et l'abbé Denis, Le Mans, 1903 (premier fascicule) (*Société des Arch. hist. du Maine*).

(4) *Cartulaire de Château-du-Loir*, publié par Eugène Vallée, Le Mans, 1905 (*Société des Arch. hist. du Maine*).

(5) P. 13, n<sup>o</sup> 27.









établir la filiation de ces annales ; s'il s'agit d'un ouvrage connu par plusieurs rédactions successives, il lui faut, pour ainsi dire, dresser la liste de ces rédactions et restituer à chacun des rédacteurs l'apport de sa collaboration.

Les travaux de Julien Havet sur les *Chartes de Saint-Calais* (1) et les *Actes des évêques du Mans* (2) sont peut-être les premières études critiques qui aient été faites sur des documents manuscrits ; ils appartiennent à la fois à la diplomatique et à ce qu'on appelle la critique des sources narratives. Les conclusions de Julien Havet sur les *Actus* n'ont pas été unanimement acceptées, et la longue préface de la nouvelle édition des *Actus* rédigée par M. l'abbé Busson est une réponse aux griefs qu'il a exposés Julien Havet contre l'auteur des *Actus*. L'étude de M. l'abbé Busson paraît, d'ailleurs, avoir été inspirée en partie par des préoccupations d'ordre hagiographique ; l'auteur, qui dans la question des origines du christianisme en Gaule appartient à l'école dite légendaire, ne voulait pas laisser suspecter la véracité d'un ouvrage dans lequel l'apostolicité de saint Julien est affirmée (3). Les opinions de M. l'abbé Busson, qui nous semblent contestables, et qui ont d'ailleurs été soutenues avec verve, ont été assez généralement contestées (4).

Aux études et aux polémiques auxquelles les *Actus* ont donné lieu, on peut rattacher plusieurs travaux de critique hagiographique, qu'il nous suffit de signaler brièvement. Le père Poncelet a publié une longue étude sur les saints de

(1) *Bibl. de l'Ec. des Chartes*, t. XLVIII, 1887, pp. 5-58 et 209-247.

(2) *Bibl. de l'Ec. des Chartes*, t. LIX et LV, 1893 et 1894, *passim*.

(3) Cette supposition n'est pas arbitraire, car M. l'abbé Busson, dans son étude sur les *Origines de l'église du Mans* (*Province du Maine*, t. XII et XIII, 1904 et 1905), a repris plusieurs des conclusions de sa préface pour motiver ses affirmations sur les débuts de l'église mancelle.

(4) Voir les articles de M. Paul Fournier dans le *Bulletin critique*, 1904, p. 351 et suiv., de Molinier dans la *Revue historique*, t. LXXXIII, 1903, p. 83-86, du Père Poncelet dans les *Analecta Bollandiana*, t. XXII, 1903, p. 467-471, de M. Léonce Céliér dans *Le Moyen Age*, t. XVIII, 1905, p. 268-278.

Micy (1), dont plusieurs appartiennent au Maine. M. l'abbé Busson a examiné les *Sources de la Vie de saint Julien par Léthald* (2) et les *Vies des saints du Maine* (3) ; son but a été de retrouver des traces de vies de saints perdues et écrites en prose rythmée avant le <sup>vii</sup><sup>e</sup> siècle dans celles qui ont été conservées. Mentionnons enfin une intéressante étude de M. Léonce Celier sur *les Vies anciennes de saint Domnole* (4), une note de M. l'abbé Busson sur une *Vie de saint Romain du Mans* (5), ainsi que quatre études de critique très avisée dues à M. l'abbé Ledru sur *Saint Flaceau du Mans* (6), sur *Le bienheureux Demetrius de la Fontaine Saint-Martin* (7), sur *saint Pavin* (8) et sur *Saint Romain* (9).

Les continuations des *Actus* ont été jusqu'ici un peu délaissées ; nous avons toutefois publié un *Essai de critique sur la continuation des Actus Pontificum Cenomannis in urbe degentium, d'Aldric à Arnaud* (10) ; et nous avons l'intention de poursuivre cet examen (11).

La critique diplomatique occupe naturellement une place importante dans les études qui ont paru sur les *Actus*, et qu'on a citées, à cause du grand nombre d'actes que contient cet ouvrage. Le catalogue des actes des évêques du Mans du <sup>v</sup><sup>e</sup> au <sup>xii</sup><sup>e</sup> siècle a fait l'objet de la thèse, restée jusqu'ici manuscrite, de M. Léonce Célrier pour obtenir le diplôme d'archiviste paléographe ; les positions seules de cette thèse ont paru (12).

(1) *Analecta Bollandiana*, t. XXIV, 1905, p. 5-105.

(2) *La Province du Maine*, t. VIII, 1900, *passim*.

(3) *La Province du Maine*, t. XIII, 1905, *passim*.

(4) Extrait de *la Revue hist. et arch. du Maine*, t. LV, 1904.

(5) *La Province du Maine*, t. XII, 1904, p. 235-238. La vie de saint Romain a été publiée par M. Poupardin (*Anal. Boll.*, t. XIII, p. 308-314).

(6) *La Province du Maine*, t. VIII, p. 369-379.

(7) *Ibidem*, t. IX, p. 129-140.

(8) *Ibidem*, t. X, *passim*.

(9) *Ibidem*, t. XIII, 173-174.

(10) Extrait de *la Province du Maine*, t. XIII et XIV, 1906.

(11) Le sommaire de l'étude complète a paru dans les *Positions des thèses de l'École des Chartes*, année 1907, p. 109-110.

(12) *Positions des thèses de l'École des Chartes*, année 1905, p. 45-51.

D'autre part, les actes édités dans les cartulaires manceaux n'ont pas encore été étudiés de près ; or, plusieurs de ces actes, et notamment ceux qui se trouvent dans le Cartulaire de la Couture et celui de Saint-Pierre-de-la-Cour, sont dignes d'un examen minutieux et sévère.

Voyons maintenant les ouvrages critiques qui ont été écrits sur l'histoire mancelle depuis l'introduction du christianisme jusqu'au XII<sup>e</sup> siècle. Il convient d'examiner d'abord les ouvrages généraux qui sont les plus anciens ; les historiens modernes, plus modestes ou plus défiants, se sont, en général, contentés de faire des monographies.

Les *Mémoires des Comtes du Maine*, par P. Trouillart (1) forment un ouvrage succinct et médiocre. *L'Histoire des évêques du Mans* (1648), par Le Corvaisier, et *les Vies des évêques du Mans* (1651), par Bondonnet, livres plus développés, ne sont pas moins négligeables ; on peut remarquer, si on veut, que le premier recule jusqu'au III<sup>e</sup> siècle l'épiscopat de saint Julien ; le second, au contraire, religieux de l'abbaye de Saint-Vincent au Mans, se rattache à l'école dite légendaire. La *Cenomania*, de dom Briant, qui est restée manuscrite (2), a plus de valeur ; cet ouvrage, qui n'est guère qu'une compilation, est soigné, méthodique, et fait avec critique (3).

Au contraire, l'ouvrage de dom Piolin (4) est aujourd'hui, pour ainsi dire systématiquement, mais assez justement, décrié. Les conditions dans lesquelles il fut rédigé expliquent

(1) Le Mans, 1643, 197 p.

(2) Nous en connaissons quatre manuscrits : 1<sup>o</sup> Bibl. du Mans, 226 bis ; 2<sup>o</sup> Bibl. du Mans, 226 ter ; 3<sup>o</sup> Bibl. du séminaire du Mans ; 4<sup>o</sup> B. N., lat. 10037. Des extraits de documents et des brouillons se trouvent à la B. N., lat. 10038, sous le nom de *Papiers de dom Briant*.

(3) On peut citer parmi les ouvrages généraux qui ont été écrits sur le Maine, le travail de l'abbé Ledru, curé du Pré, au Mans, qui est intitulé : *Notes historiques sur la Province du Maine* ; le manuscrit de cet ouvrage, qui est inédit, est conservé dans les archives de la Sarthe, fonds municipal, 24.

(4) *Histoire de l'Eglise du Mans*, Paris, 1851-1858, 4 vol. in-8<sup>o</sup>.



que venons d'adresser à la méthode de dom Piolin ne sont pas injustifiées. Cette histoire n'est pas, d'ailleurs, toujours une histoire impartiale. On connaît les efforts qui ont été faits à Solesmes pour remettre en honneur les traditions liturgiques qui avaient été critiquées par des hommes de bon sens aux <sup>xvii</sup><sup>e</sup> et <sup>xviii</sup><sup>e</sup> siècles, et particulièrement celles qui concernent l'apostolicité des églises de Gaule (1) ; le souci de cette restauration est apparent dans l'ouvrage de dom Piolin, et particulièrement dans le tome premier. En outre, la bienfaisance de l'action ecclésiastique au <sup>x</sup><sup>e</sup> et au <sup>xi</sup><sup>e</sup> siècles, qui fut réelle, est vantée avec emphase et prolixité.

à Méen et à Ruelland ; cette liste est fabuleuse, et l'auteur n'a pas indiqué les sources de son information (*Hist. de l'Eglise du Mans*, t. II, p. 503). La légende de saint Berthevin, qui est censé avoir vécu au <sup>x</sup><sup>e</sup> siècle, est racontée d'après une vie écrite au <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle (*Ibid.*, t. II, p. 506). Dom Piolin affirme que le duc de Normandie « établit dès 944 sur les frontières du Maine » la famille des seigneurs de Bellême ; cette affirmation ne repose sur aucune preuve (*Ibid.*, t. II, p. 519). Il mentionne, d'après Hugues de Clers, les concessions faites dans le Maine aux comtes d'Anjou par le roi Robert ; or, on sait depuis longtemps que le traité d'Hugues de Clers est fabuleux (*Ibid.*, t. III, p. 33). Il considère comme ayant eu lieu sous l'épiscopat de Sifroi (971-997 (?)) l'assassinat de Guillaume, seigneur de Sillé-le-Guillaume, sans justifier son allégation ; or, il est à peu près certain que la maison de Sillé, comme toutes les autres maisons seigneuriales du Maine et de l'Anjou, n'existait pas encore à la fin du <sup>x</sup><sup>e</sup> siècle (*Ibid.*, t. III, p. 32). La fondation et la dotation par la reine Berthe des églises de Ségrie, Saint-Christophe-du-Jambet, Moitron et Fresnay, sont des faits légendaires que dom Piolin recueille et accepte en s'appuyant sur la seule tradition (*Ibid.*, t. III, p. 43). Il est un peu hardi de prétendre, comme il le fait, « qu'à l'époque d'Avesgaud et jusqu'aux derniers jours du <sup>xviii</sup><sup>e</sup> siècle, on célébrait une procession très solennelle le 25 juillet, jour de la translation de saint Julien de l'église du Pré en la cathédrale » et que « tout le clergé de la ville, le présidial en robes rouges, le corps de ville et la population s'y rendaient », d'autant plus que la description est extraite d'un almanach manceau de 1758 (*Ibid.*, t. III, p. 71). On jugera certainement qu'il eût mieux valu ne pas citer, même sous réserves, d'après les *Antiquités d'Anjou*, de Huet, un document selon lequel Foulques Nerra aurait fondé vers 1030 treize bourses en faveur des écoliers de l'Anjou et du Maine (*Ibid.*, t. III, p. 136). Pour finir, nous mentionnerons l'étrange liste des évêques du Mans qu'a dressée dom Piolin en interprétant d'une manière arbitraire le catalogue contenu dans le manuscrit des *Actus* (*Ibid.*, t. I, p. Lxxiii).

(1) Voir A. Houtin : *La controverse de l'apostolicité des églises de Gaule* (*La Province du Maine*, tome VIII, 1900, *passim*).



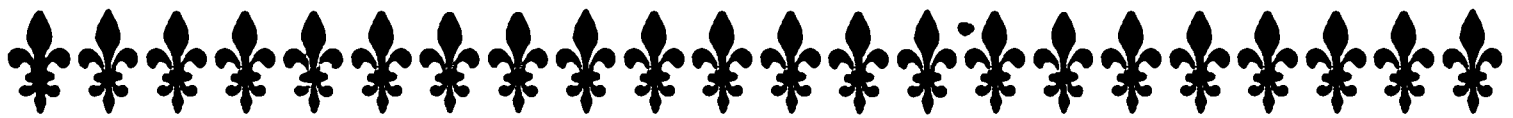
L'ouvrage de dom Piolin est le dernier ouvrage d'un caractère général, qui a été écrit sur l'histoire du Maine (1). Il convient d'examiner maintenant les travaux qui ont été composés sur des points particuliers de l'histoire du Maine. Nous étudierons successivement ceux qui concernent : 1° les origines de l'église du Mans ; 2° l'histoire du Maine aux époques mérovingienne et carolingienne ; 3° l'établissement de la féodalité et le comté du Maine jusqu'à son annexion à l'Anjou (1110) ; 4° l'histoire locale ; 5° les institutions.

(*A suivre*).

Robert LATOUCHE.

(1) Il n'y a pas lieu de citer, sinon pour mémoire, l'*Histoire complète de la Province du Maine*, par A. Lepelletier de la Sarthe, Paris, 1861, 2 vol. in-8°, ouvrage qui n'est, pour le moyen âge, qu'une compilation.





## A PROPOS DE LA BATAILLE DE PONTVALLAIN

en 1370



J'ai publié en 1894, un récit de la bataille de Pontvallain (1) dans lequel j'ai admis cet itinéraire de du Guesclin.

Le Connétable quitte Caen le 1<sup>er</sup> décembre 1370.

Il est à Alençon le lendemain 2 décembre.

D'Alençon, il se rend au château de Juillé (Sarthe) où on le trouve le 3, vers midi.

Provoqué par un héraut anglais dans la soirée du 3, il part de Juillé pendant la nuit et tombe sur les Anglais à Pontvallain le matin du 4 décembre, après soleil levé, c'est-à-dire vers huit heures.

De cette façon du Guesclin a parcouru avec sa troupe, du 1<sup>er</sup> au 4 décembre, 198 kilomètres, dont 60 de Juillé à Pontvallain dans la nuit du 3 au 4 décembre.

Le soir de la bataille, le connétable vint au Mans amener ses prisonniers et prendre des renforts.

Il part du Mans dans la soirée du 5 ou dans la matinée du 6. Dans la soirée du 6, il s'empare de l'abbaye fortifiée de Vaas et se trouve à Saumur le 7 ou le 8, d'où il se rend à Bressuire qu'il prend d'assaut.

La lecture de mon travail par un officier vient de me valoir de la part de celui-ci certaines objections auxquelles je veux répondre. Tout d'abord, il faut remarquer que mon bienveil-

(1) *La Province du Maine*, t. II, 1894, pp. 1-11.

lant contradictoire tient pour le séjour de du Guesclin au château de Viré, et non à Juillé.

Je donne maintenant ses objections pour y répondre au fur et à mesure.

**Objection.** — « L'armée de du Guesclin aurait parcouru  
« 198 kilomètres en 72 heures pour aboutir dès l'arrivée à la  
« bataille. Et nous comptons le chemin d'Alençon au Mans  
« en ligne directe ne sachant pas exactement la situation du  
« château de Juillé et le supposant sur la route même : il est  
« probable que cette situation exigeait en réalité un crochet,  
« ce qui augmentait le trajet parcouru (1). — Un tel raid  
« serait un record difficile à réaliser par nos troupes de cava-  
« lerie légère montées sur des chevaux qui ont beaucoup de  
« sang. Il paraît impossible à admettre pour des hommes  
« bardés de fer, montés sur des chevaux communs, lourds et  
« sans vitesse.

« Cuvelier dit que l'étape de la nuit (la dernière) fut de  
« 10 lieues (2) et c'est déjà très fort. Viré est en effet à  
« 10 lieues de Pontvallain. Mais Juillé est à 15 lieues.  
« L'étape de 15 lieues dans la nuit est de toute impossibilité.

« M. l'abbé Ledru dit que 200 chevaux de la troupe de  
« du Guesclin restèrent en route. Rien d'étonnant à cela.  
« Mais du Guesclin était parti avec 500 hommes. Il n'en  
« avait donc plus que 300 à l'arrivée ? A moins d'admettre  
« que tous eussent des chevaux de main ; mais alors le raid  
« devient encore plus impossible à admettre, car ce ne serait  
« plus une troupe de 500 chevaux qui l'aurait exécuté mais  
« une troupe de 1.500 chevaux, dont 500 tenus en main !

(1) Aucun crochet à faire pour aller à Juillé, car le château, aujourd'hui simple ferme, se trouve dans le bourg même, exactement sur la route d'Alençon au Mans, à la tête du pont jeté sur la Sarthe. Donc, de ce chef, nulle augmentation de trajet.

(2) Les lieues de Cuvelier n'avaient certes pas la valeur des nôtres ; elles étaient plus longues. En 1777, le chanoine Le Paige (*Dict. du Maine*) comptait seulement 11 lieues  $\frac{1}{4}$  de Juillé à Pontvallain, 5 lieues  $\frac{3}{4}$  de Juillé au Mans et 5 lieues  $\frac{1}{2}$  du Mans à Pontvallain.

« Pour quiconque a l'expérience du cheval et la notion de  
 « ce qu'on peut en obtenir comme vitesse et résistance, l'iti-  
 « néraire Caen-Alençon-Juillet-Pontvallain, tel que M. l'abbé  
 « Ledru l'indique, est totalement inadmissible. Un cavalier ou  
 « un petit groupe légèrement équipé le ferait avec nos che-  
 « vaux, encore les 15 lieues de nuit me semblent peu faisables.  
 « Mais, même dans ces conditions, une troupe quelque peu  
 « importante n'y résisterait pas ; *à fortiori* une troupe de  
 « chevaliers sur des chevaux lourds, dépourvus de sang ».

**Réponse.** — Le raid de du Guesclin de Caen à Pontval-  
 lain, du 1<sup>er</sup> décembre au 4, est historiquement certain et  
 toutes les objections contre n'y peuvent rien. « Le connétable,  
 « raconte la *Chronique normande*, écrite par un contempo-  
 « rain, rassembla ses gens à Caen et lors chevaucha de Falaise  
 « jusques au Mans tout d'une tire, sans guères arrester.... Il  
 « chevaucha tant la nuit, que il vint au point du jour à Pont-  
 « vallain (1) ». Pour aller de Caen à Pontvallain en ligne  
 droite, il fallait passer par Falaise, Alençon, *Juillé*, et  
 Le Mans. C'était un trajet de 198 kilomètres en 72 heures  
 (soit 3 jours et 3 nuits), ce qui n'a rien d'extraordinaire.

Il est dangereux, quand on fait de l'histoire, de comparer  
 les troupes et les chevaux de cavalerie moderne aux routiers  
 et aux gros chevaux du moyen-âge. Les hommes d'armes du  
 xiv<sup>e</sup> siècle, habitués dès leur enfance aux fatigues de guerres  
 d'embuscade, aux courses de nuit, aux coups de main, étaient  
 autrement trempés que nos soldats du xx<sup>e</sup> siècle, souvent  
 affaiblis par un confortable exagéré. Quant à leurs chevaux,  
 ils n'avaient peut-être ni sang ni vitesse, mais ils possédaient  
 ce que possèdent nos chevaux communs, une grande résis-  
 tance à la fatigue. Ne voit-on pas tous les jours de misérables  
 chevaux de rouliers trainer pendant des journées entières de  
 lourdes charrettes chargées de deux ou trois mille kilos.

(1) *Chronique normande du XIV<sup>e</sup> siècle*, publiée par Auguste et Emile  
 Molinier (Edit. de la Soc. de l'Hist. de France), pp. 196-197.



**Réponse.** — Comme on le voit, c'est toujours la distance parcourue par du Guesclin qui tracasse mon contradicteur. Ma réponse précédente sur le changement de chevaux au Mans pourrait suffire ici. Mais, il y a plus. L'habitude de comparer l'ancien état de chose avec l'état actuel, fait perdre le sentiment de l'exacte réalité.

Au temps de Le Paige, c'est-à-dire en 1777, on comptait 11 lieues  $\frac{1}{4}$  de Juillé à Pontvallain et 9 lieues de Viré au même Pontvallain, par Brûlon, Noyen et Mezeray, chemin le plus court. En venant de Viré, du Guesclin aurait eu 2 lieues  $\frac{1}{4}$  de moins à parcourir, il est vrai (mais par quels chemins !), sans la ressource d'un ravitaillement au Mans et dans la nécessité de traverser la rivière à bac à Noyen (1). De Juillé, au contraire, route absolument directe, ponts sur la Sarthe à Juillé et à Saint-Marceau, possibilité d'avoir de nouveaux chevaux au Mans.

**Objection.** — « M. Ledru dit que, allant de Caen au  
« Mans, du Guesclin n'avait aucune raison de s'enfoncer de  
« 15 lieues à l'ouest, hors de sa route directe. Ce serait  
« exact si du Guesclin avait eu Le Mans comme but de sa  
« marche. Mais rien ne le prouve et l'affirmation de M. Ledru  
« semble gratuite.

« Je serais porté à croire que le but de du Guesclin, comme  
« de tout vrai capitaine, était *l'ennemi*, l'ennemi qu'il voulait  
« atteindre et surprendre dispersé, car il le savait très infé-  
« rieur en forces ; il est dès lors très naturel qu'il ait emprunté  
« pour s'en rapprocher « les chemins détournés et difficiles »  
« qui le menaient à Viré plutôt que de suivre la grande  
« route. »

**Réponse.** — Tout d'abord, il importe de remarquer que, si du Guesclin était venu d'Alençon à Viré pour trouver l'ennemi, qui n'y était pas, il aurait dû parcourir en une journée un trajet d'environ 15 lieues (comme de Juillé à Pont-

(1) Il existait un pont à Noyen au XII<sup>e</sup> siècle (Conf. *Actus*, p. 481). Mais il fut détruit de très bonne heure et remplacé par un bac.

vallain) en passant par Fresnay et Sillé-le-Guillaume. Or, les Anglais occupaient probablement alors cette dernière ville (1) et Robert Knolles, s'il faut en croire le *Roman de Bertrand du Guesclin* (2), se trouvait à l'abbaye de Champagne, paroisse de Rouez, sur le chemin même de Sillé à Viré. C'eût été le cas pour du Guesclin de se mesurer avec les Anglais de Knolles.

On m'objecte que du Guesclin n'avait pas Le Mans comme but de sa marche, mais bien l'ennemi.

A cela, on peut répondre que le connétable était informé de la présence des Anglais dans la vallée du Loir, vers Mayet, Le Lude, Vaas et Pontvallain. C'est pour cette raison que la *Chronique normande* nous le montre chevauchant de Caen, par Falaise, « jusques au Mans tout d'une tire, sans guères » « arrester ». Le Mans était d'ailleurs tout indiqué au grand capitaine pour réunir autour de sa bannière les nobles de la région, prendre des nouvelles exactes de l'ennemi et ravitailler ses troupes.

Je ne redonnerai pas ici les raisons qui m'ont porté à placer au château de Juillé le séjour de du Guesclin avant la bataille de Pontvallain (3). Je me contenterai d'une remarque. Les auteurs anciens qui ont parlé de *Viré* ou plutôt de *Vire*, entendaient « Vire en Normandie » (3), ce qui a porté

(1) En 1368, les Anglais détenaient « le fort de Sillé-le-Guillaume ». Voir *Le Maine sous le règne de Jean le Bon*, dans la *Province du Maine*, t. IX (1901), p. 168.

(2) Voir *Province du Maine*, t. II, (1894), p. 3, note 3.

(3) *Province du Maine*, t. II, p. 3, note 2.

(4) « Tandis que Bertrand estoit avec ses gens logié au chasteau de Vire « en Normandie, les Anglois estoient à Pontvallain ». *Livre historial des fais de feu messire Bertrand du Guesclin*. Bibl. nat., F. franc. 23.982, — « Tandis comme Bertran et ses gens étoient logiez au chasteau de Vire en « Normandie, les Engloiz estoient à Pontvalain ». Claude Menard, *Histoire de messire Bertrand du Guesclin.... écrite en prose l'an 1387, à la requeste de messire d'Estouteville*. Paris, 1618, p. 405. — Hay du Chastelet, *Hist de Bertrand du Guesclin*, p. 191, à lu aussi *Viré*, mais, remarque-t-il, « la situation de Viré montre que cela ne peut estre et qu'il y a faute « d'impression. »

les modernes à traduire par « *Viré* au Maine », pour rendre la chevauchée admissible. Le château de Viré, loin de la route d'Alençon au Mans, est donc une invention sans appui historique ou paléographique. Par contre, Juillé, « le bon chastiau de Ville où il a belle tour », placé exactement sur la grande route d'Alençon au Mans, est suffisamment désigné par le texte manuscrit de Cuvelier : « au bon chastiau de *iulle* est arrivez Bertrand » (1).

Il est bon de rappeler pour mémoire que Siméon Luce a identifié sans la moindre hésitation, mais aussi sans l'ombre d'un motif, « le bon chastiau de ville » avec Fillé (2). Le château de Fillé n'a jamais existé et cette localité est si près de Pontvallain, que du Guesclin n'aurait pu retirer aucune gloire d'une chevauchée de 4 lieues en une nuit. On ne crève pas 200 chevaux sur 500 dans un trajet aussi court.

**Objection.** — « Le même jour, après la bataille de Pontvallain, du Guesclin, d'après M. Ledru, gagne Le Mans (32 k.) et le surlendemain 5 décembre (j'ai dit le 5 ou le 6), il va du Mans à Vaas. C'est vraiment, malgré son extraordinaire activité, lui attribuer, ainsi qu'à ses chevaux, une

(1) Bibl. nat., F. franc., n° 850, fol. 114. — Le château du Juillé appartenait dès le xii<sup>e</sup> siècle à une famille de chevalerie du même nom, dont Huet de Juillé à la fin du xiv<sup>e</sup> et au commencement du xv<sup>e</sup>. Vers 1418, il passa aux Pezas, par le mariage de Jeanne de Juillé avec le chevalier Robert Pezas, puis vers 1450 à Jean d'Orvaulx, chevalier, mari de Jeanne Pezas. Le 1<sup>er</sup> mars 1664, Jean de Faudoas, chevalier, comte de Sérillac, rendit aveu à Beaumont pour sa châtellenie de Juillé ; il y indique son « chasteau dudict Juillé composé de salle basse, caves, chambres hautes, greniers dessus, antichambres, pavillon et tours, avecq autres vielles hautes murailles, situées au dedans d'icelluy, et escurye, cours et issues en dependant ; le tout clos de murailles et fossez à eau, fermant de pont levys et planchette ». Arch. du château de Sérillac. Aveu de Courteilles de Maule. Reg. parch., fol. 15. — Les ruines du château de Juillé sont excessivement intéressantes. On y voit encore les restes d'une tour octogone (de 4 m. 55 de diamètre), sur des soubassements gallo-romains. La partie supérieure a été démolie. C'était probablement la « belle tour » du « chastiau de iulle » indiquée par Cuvelier.

(2) Dans son édition de Froissart, t. VIII, pp. iv-v. Cf. *La Province du Maine*, t. IX (1901), p. 262.









« entama l'attaque contre Vaas et la course sur Saumur  
« avec enlèvement de Rillé et du Louroux ».

**Réponse.** — Je crois que les tacticiens actuels, avec leurs principes d'école, se trompent souvent. Y a-t-il des règles inflexibles, même pour la guerre moderne? Apprécier l'opportunité des mouvements d'un capitaine de bandes du xiv<sup>e</sup> siècle, et cela à l'aide de renseignements naturellement incomplets, me paraît téméraire. La science militaire est comme la science théologique; à l'usage, on s'aperçoit que souvent les théories sont inapplicables. Ces réflexions faites, je vais essayer de réduire l'objection à néant.

Du Guesclin, me dit-on, n'a pu prendre la peine de venir chercher au Mans « une petite bannière de 31 hommes ». Mais, de ce que j'ai cité la seule montre de Jean de Bagnères, passée au Mans le 6 décembre 1370, il ne s'ensuit pas que la ville n'abritait pas d'autres hommes d'armes. Non seulement il pouvait y avoir au Mans de nombreux soldats; ils y étaient effectivement très nombreux, et du Guesclin vint les y prendre, aussitôt après Pontvallain, pour les conduire à Vaas, à Rillé, au Louroux, à Saumur, et au delà de la Loire. La *Chronique normande*, écrite par un acteur français de ces guerres, est très précise à ce sujet et répond complètement à l'objection ci-dessus :

« Après cette bataille de Pontvallain (ce n'est ni après  
« Vaas, ni après Saumur) vint Bertran du Guesclin à gésir  
« au Mans, pour y mettre ses prisonniers et recueillir grant  
« foison de ses gens qui demeurez y estoient. Et quant  
« Robert Canolle sceut ces nouvelles, il se desloga hastive-  
« ment (de l'abbaye de Champagne) et son ost par manière  
« de grand effroy... Et quant Bertran vit que Canolle s'en  
« aloit ainsi (en Bretagne), il ala devant Vastz et l'assailli et  
« print d'assaut... Et de là ala à Rilli, mais les Englois ne  
« l'osèrent atendre et fuirent devant lui, mais il les poursui-  
« vit et fist poursuivre par tele manière, que la greigneure  
« partie en furent mors et prins. Et vint passer Loire à Sau-

« mur ». Parti de Saumur vers minuit, « il vint devant Bressières » (1).

Ce texte, confirmé par celui de « l'hebergement de Mgr le duc », ne peut laisser aucun doute. Le connétable ne traina pas ses prisonniers jusqu'à Bressuire ; il les ramena au Mans aussitôt après la bataille de Pontvallain et recueillit dans la ville « grant foison de ses gens ». Commit-il ainsi une « faute impardonnable » ? Il n'y a qu'à interroger les événements qui suivirent pour répondre.

**Objection.** — « Si l'on admet le crochet sur Le Mans après la bataille (de Pontvallain), comme M. l'abbé Ledru, du Guesclin ne pouvait évidemment être à Saumur le 6, et même le 7 c'était chose difficile. Mais si, comme M. Luce, on n'admet pas ce crochet, si on admet que du Guesclin, dès le 5, a complété sa victoire, en vrai capitaine, par la poursuite et la destruction des vaincus, rien ne s'oppose à ce qu'il ait atteint Saumur le 6 décembre ».

**Réponse.** — Laissons de côté M. Luce qui a fait quelques confusions importantes à propos de Pontvallain. D'après les textes, le crochet sur Le Mans, dès le 4 décembre, ne fait pas l'ombre d'un doute. Le 5 au soir, ou plutôt le 6 au matin, le connétable était devant Vaas. Il prenait ensuite Rillé et l'abbaye du Louroux et arrivait à Saumur le 7 décembre, dans la soirée, au plus tôt, peut-être le 8 seulement. Dès le 7 décembre 1370, « Alart de Doustevenen », écuyer, servant sous le gouvernement de M. le connestable, fit à Saumur la montre de sa compagnie qui se composait de 10 chevaliers bacheliers (2) et de 69 écuyers (3). Le 10 décembre, « Guy de

(1) *Chronique normande*, pp. 198-199. « Apprès che que li connestables Bertrans ot pris Thomas de Granson et les aultres capitaines dessus dicz à Pontvillain, il retourna au Mans, et moult tost après alla assallir l'abeye de Laval (Louroux) en Ango, que Robert Canolle avoit conquis... » Bibl. nat., Ms. F. franç. 5610.

(2) Parmi eux se trouvaient : Guy Mauvoisin, Guillaume Chamaillart et J. de Mailly (Maille).

(3) Bibl. nat., fds. franç. 21539, p. 357.

« Chauvegny, s<sup>r</sup> de Chateauroux, chevalier banneret », servant également sous le connétable, fit aussi la montre de ses 5 chevaliers et de ses 13 écuyers dans la même ville de Saumur (1); de même, à une date non indiquée, mais en 1370 et aussi à Saumur, Guillaume de Tussé, chevalier, « sous le « gouvernement de M. le connétable de France ». Voici les noms des 7 chevaliers, des 16 écuyers et des 2 archers « non estoffés » de la compagnie de Guillaume de Tussé :  
 « M<sup>e</sup> Jehan d'Usages. — M<sup>e</sup> Fouques de Coismes. —  
 « M<sup>e</sup> Patri de Montgiroust. — M<sup>e</sup> Guillaume de Basse. —  
 « M<sup>e</sup> Guillaume de Brocq. — M<sup>e</sup> Guillaume de Coismes.  
 « — M<sup>e</sup> Guillaume de la Panne. — (Ecuyers) : Le Camus de  
 « Tussé. — Perrot de Tussé. — J. de Tussé. — J. de Cara-  
 « dos. — Patri de Choursses. — Huet de Tussé. — J. Crois-  
 « chet. — Guion de Brossin. — Guillaume Chouieau. —  
 « J. du Rocher. — Berthelot du Bois. — Macé de Sévillé. —  
 « J. Barreau. — Robin de la Pierraye. — Gelfroy de Landiron.  
 « — Séguin de Mellay. — (Archers non estoffés) : Perrot  
 « Coisnon. — Guillaume Sarget » (2).

**Objection.** — « Après avoir franchi la Loire (à Saumur)  
 « pour donner la chasse à Cressewel, du Guesclin poussa  
 « jusqu'à Bressuire et c'est sous les murs de cette ville qu'il  
 « disperse les fuyards. Mais je ne sache pas qu'il *ait pris ni*  
 « *même attaqué Bressuire*, qui, à l'automne suivant, tenait  
 « encore pour les Anglais ».

**Réponse.** — Du Guesclin attaqua et prit Bressuire. En voici la preuve, tirée de Cuvelier et de la *Chronique nor-mande* :

Envers Bressière vint (Bertrand) et là s'achemina  
 . . . . .  
 Ainsi devant Bressière furent Englois surpris ;  
 Bien estoient Vc par dessus les larris.  
 Quant vinrent nos Français, à défense sont mis ;

(1) Bibl. nat., fds. franç. 21539, p. 421.

(2) *Ibidem*, pp. 329-330.

Mais toute lor défence ne vault il parisis.  
Car ils furent ce jour aloié, mors ou pris.

Ainsi devant Bressière, le comte vous devis.  
Morn V. Englois dessus les prez floris.

Et Bertran, qui estoit connestable gentilz,  
Monta sur l'estrier qui n'est alentis.  
A la porte s'en vint près du pont-leveis :  
Tout a la porte en son les Englois poestis.  
Au capitain paria du tout a son devis  
En requerant le fort, si en fu escondis.  
Adonc jura Bertran qu'il seroit assailli :  
A l'ost est retournez, si s'esorte l'aut pris  
Or, avant l'assaut, mes bons loiaux mis.  
Lors menerent a l'assaut es grans et es peüs.

*Herrenleur du l'assaut et onquement turn  
Tellement s'efforcèrent nos Englois par leu  
que la vile ont conquise par force et par leu.  
Mais le chastei ne fu point pris en ce jour à.  
Mais dours il nommez que rendre on se leu.  
Après ce fait, Bertran a Saumur retourna*

« Et quant il Bertrand vint devant Bressières, il trouva  
« les diez Englois, qui estoient passez a Saint-Mor, men  
« XII<sup>e</sup> esqueiz se mistrent leuens la barriere, par einz le  
« la vile ne les vourent recueillir. Et lors le dit Bertran  
« et ses gens les assaillirent par cete maniere que is urent  
« tous mors, et apres prirent la vile d'assaut. »

**Objection.** — « Au moment de la bataille, Arnoul partit  
« a Champagne : il ne semble probable qu'il s'en soit allé  
« quitte pour se rendre en Aquitaine ou en Lancastre avant  
« l'année : ou que, du moins, il avait déjà remis ses pouvoirs  
« à son lieutenant. Il semble en effet difficile de croire que  
« Granson, ayant reçu l'ordre de son roi d'aller à l'aide de  
« Champagne, ait pris sur lui le commandement en l'absence.

« Je serais tenté de penser que Arnoul venait de succéder

(1) *Chronique de Bertrand du Guesclin*, Paris, Garnier, 1877, pp. 182-185.

(2) *Chronique normande*, p. 104.

« à Granson le commandement provisoire et de se mettre en  
 « route pour Bordeaux ; que Granson s'est hâté d'user de  
 « ses récents pouvoirs momentanés pour essayer de se tailler  
 « un succès, alors que Knolles comptait le voir rester tran-  
 « quille dans ses quartiers d'hiver ; que Knolles, informé  
 « du désastre, est revenu en hâte sur ses pas et a donné  
 « rendez-vous aux débris de son armée à Derval. »

**Réponse.** — Mon contradicteur, qui demandait plus haut des documents précis pour expliquer la marche de du Guesclin, se lance maintenant à corps perdu dans le domaine de l'hypothèse. Il lui semble probable, il lui paraît difficile, il serait tenté de penser que, etc. Une telle manière, purement subjective, n'est plus de mise en histoire.

D'après les documents, Knolles — logé à l'abbaye de Champagne, suivant le *Livre historial* (1), pendant que Grandson se battait à Pontvallain — se rendait en Bretagne.

Du Guesclin « monta à cheval à tout une partie de ses gens,  
 « car il lui vint nouvelles que Hue de Cameley (Caverley),  
 « Thomas de Gransson et plusieurs autres Englois,... estoient  
 « logiez vers Pontvalain et venaient après *Robert Canole*,  
 « *qui jà estoit passé sur le costé du Mans en alant vers*  
 « *Bretaigne* et avoit laissié pluseurs de ses gens en la forte-  
 « resse de Vas, qui seoit sur la rivière du Loir, et à Rilli et  
 « au Louroux, lesqueles, ilz avoient de nouvel emperées pour  
 « faire sur le pais (2) ».

« En che tamps fu Robers de Canolle allez en Bretaigne au  
 « castel de Derval et demoura là toute la saison sans faire  
 « guerre, et li Engles s'en rallèrent par mer en Engle-  
 « terre (3) ».

**Objection.** — « Caverley était-il à cette époque dans le  
 « Maine ? Il ne figure pas à la bataille (de Pontvallain), mais  
 « les chroniques le citent comme occupant un cantonnement

(1) Bibl. nat., Ms. fr. 23 982.

(2) *Chronique normande*, p. 196.

(3) Bibl. nat., Ms. fr. 5610.



« voisin... Peu de temps auparavant, il était cependant en  
 « Guyenne, où, dès les premières hostilités, le Prince noir  
 « l'avait opposé à d'Albret, et il ne reparait pas, à ma con-  
 « naissance, dans le Maine et la Bretagne dans les opérations  
 « qui suivent ».

**Réponse.** — A l'époque de la bataille de Pontvallain, Caverley était dans le Maine. Les chroniques en témoignent. Cuvelier le cite expressément plusieurs fois. Il dit en particulier que ce capitaine allait « par les chastiaux pour Englois  
 « dességier et amener en l'ost (de Grandson) pour eulx venir  
 « aidier (1) ». La *Chronique normande* n'est pas moins formelle : Du Guesclin « monta à cheval à tout une partie de  
 « ses gens, car il lui vint nouvelles que Hue de Cameley  
 « (Caverley), Thomas de Gransson et pluseurs autres  
 « Englois,... estoient logiez vers Pontvalain (2) ».

**Objection.** — « La date donnée (par l'abbé Ledru), 7 janvier 1370, comme étant celle de la lettre par laquelle le roi  
 « accorda 2.000 fr. d'or à Tiphaine Raguene, femme de du  
 « Guesclin (3), doit être une coquille de l'imprimeur ; ou bien  
 « le don ne se rapportait pas à la bataille de Pontvallain. »

**Réponse.** — La date, 7 janvier 1370, n'est pas une coquille ; de plus, elle se rapporte bien à la bataille de Pontvallain et aux autres exploits accomplis par du Guesclin en décembre 1370. Ce qui a brouillé mon contradicteur, c'est qu'il n'a pas compris la mention (v. s.) placée après 1370. Le 7 janvier 1370 (v. s.), doit se traduire par 7 janvier 1371 en nouveau style. Il faut savoir qu'à l'époque de du Guesclin, jusqu'en 1567, dans le Maine, l'année commençait à Pâques (4), par conséquent que le mois de janvier 1370 (v. s.) se trouvait après décembre 1370.

**Légende de la Croix Brette.** — Il existe actuellement

(1) Tome II, p. 167.

(2) Page 196. *Livre historial*, etc.

(3) *Province du Maine*, t. II, p. 40, note 7.

(4) *Province du Maine*, t. VI, p. 298.

au lieu dit la *Croix Brette*, sur la route de Pontvallain au Lude, à l'ouest du bourg de Coulongé, un obélisque en pierre, élevé en 1828, par M. Dubignon, propriétaire du château de Cherbon. Sur la base de ce monument on lit : *Ici | après le combat | de | Pont-Valain, | en novembre (lire décembre) 1370 | Bertrand du Guesclin | de | glorieuse mémoire | fit reposer | ses fidèles Bretons. | Un ormeau voisin, | sous lequel on éleva une cabane | pour les blessés; | une croix | plantée sur les morts | ont donné | à ce lieu | le nom | d'Ormeau | et de Croix Brette. | Français | que les dissensions intestines | que les invasions étrangères ne souillent plus désormais | le sol | de notre belle France. |*

L'histoire de du Guesclin enterrant ses morts, ses Bretons, entre Pontvallain et le Lude semble une légende de la plus belle eau. Le connétable comptait dans son armée : « Bretons, et « Poitevins et Manceaux pour certain, et maint Normant (1). Il n'y eut donc pas que des Bretons de tués. D'ailleurs les morts furent certainement ensevelis là où ils étaient tombés, c'est-à-dire un peu partout à partir de la Faigne. On peut facilement découvrir l'origine du roman qui circulait en 1828. A cette époque, il existait entre Pontvallain et le Lude une vieille croix en bois nommée la *Croix Brette*. Ce mot de *Brette*, qui peut signifier *bretonne*, frappait les imaginations. La *Croix Brette* ou *Bretonne* recouvrait donc les ossements des soldats de du Guesclin. A ce compte, le village de *Brette* devrait lui aussi revendiquer une origine bretonne.

Ambroise LEDRU.

(1) Cuvelier, t. II, p. 173.





## BIBLIOGRAPHIE

---

A. LEDOU. — **Histoire et description de la cathédrale du Mans (église de Saint Julien)**. Paris, Plon-Nourrit et Cie, imprimeurs-éditeurs, 8 rue Garancière, 1905; in-4° de 90 pages, sur deux colonnes, avec table alphabétique par H. Jouin. Prix: 2 fr. 50. — Publiée aux frais du Ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts.

Ce travail, extrait de l'*Itinéraire des richesses d'art de la France Province. Monuments religieux*, t. IV, débute par une *Histoire abrégée du monument* (pp. 3-7) et par une *Bibliographie* du sujet (pp. 7-10). Vient ensuite la description complète de la cathédrale, extérieur et intérieur (pp. 10-92). Tout y est exactement énuméré: détails d'architecture; statues; vitraux et blasons; monuments funéraires; inscriptions; autels; stalles avec leurs dossiers; orgues; tableaux; tapisseries et trésor. La table dressée par M. Henry Jouin, ancien secrétaire de l'École des Beaux-Arts, renferme tous les noms mentionnés dans la monographie.

**Bulletin du comité départemental de la Sarthe pour la recherche et la publication des documents économiques de la Révolution française**: 1<sup>re</sup> année, t. I, fascicule 2, n° 2, juillet-décembre 1906. — Sommaire: *Chronique et informations*. -- *Etudes et documents*: Em.-L. Chambois, *Le cahier de Rahay en 1789*; H. Roquet, *La vente des biens nationaux dans le canton de Pontvallain (1<sup>re</sup> partie)*. -- *Variétés et comptes rendus*: P. Blin, *Le budget de la guillotine départementale*; J. L., *Noms révolutionnaires des communes de la Sarthe. Livres nouveaux. Ouvrages et articles divers*.

A. ANGOT, **Remarques sur la toponymie des Actus Pontificum dans les Annales Fléchoises** (t. VIII, mars-avril 1907), pp. 75-88.

Ces notes, qui auraient dû trouver place dans la *Province du Maine* comme complément au travail de M. l'abbé Busson sur les noms de lieux anciens contenus dans les Actus, s'appliquent aux localités suivantes: Fissa, Bonalpha, Calisamen, Ala, Cledas, Aloniacus, Gauronno, Illa Isla, Medio Orto, Cauciaco, Donnario, Lastemariacus, Auliacus, Pauliacus, etc. M. l'abbé Angot donne des identifications autres que celles de M. l'abbé Busson. Celui-ci répondra dans l'un des prochains numéros des *Annales Fléchoises*. La discussion est intéressante et mérite de fixer l'attention.

---

Le Gérant : A. GOUPIL

---

Laval. — Imprimerie A. Goupil.





# SOCIÉTÉS D'ASSURANCES MUTUELLES DU MANS

*Immobilière & Mobilière contre l'Incendie*

LE FEU DU CIEL & L'EXPLOSION DU GAZ A ÉCLAIRER, & DES APPAREILS A VAPEUR

Pour toute la France. Fondées en 1828 et 1842

## Directions Générales au Mans :

*Société Immobilière*, rue du Bourg-d'Anguy, 37 : Directeur général, M. le V<sup>e</sup> de la TOULANNE. \*

*Société Mobilière*, rue Chanzy, 37 :

M. G. SINGHER.

Ces Sociétés sont agréées par le Crédit Foncier de France.

*Situation au 1<sup>er</sup> Janvier 1906 :*

NOMBRE DES SOCIÉTAIRES, Immeubles et Mobiliers 333.578

VALEURS ASSURÉES, Immeubles et Mobiliers. . . 6 milliards 122 millions.

CES SOCIÉTÉS ONT ÉPROUVÉ, DEPUIS :

77 ans pour les Immeubles 33.788 sinistres montant à 17.497.926 55

64 ans pour les Mobiliers 143.447 -- 16.329.730 98

Ensemble. . 177.235 Ensemble. . 33.827.657 53

Ces sinistres, réglés immédiatement, ont été intégralement payés aussitôt après leur règlement, sans contestation.

Depuis leur fondation, les Sociétés ont attribué la somme de 301.582 fr. à titre de subventions, aux compagnies de sapeurs-pompiers.

Les réserves et fonds de prévoyance, en titres et numéraire, dépassent 5 millions de francs.

C'est aux Sociétés Mutuelles du Mans que nos départements de l'Ouest doivent l'abaissement des primes dans la contrée où elles opèrent.

S'adresser à MM. : **Bernier**, Directeur particulier, 30, Boulevard René-Lévesque, au Mans.  
! **Albert**, 24, Quai l'Amiral-Lalande, au Mans.

## OFFICE

## SARTHOIS

3, Rue du Port

LE MANS

## VENTES

## LOCATIONS

## GÉRANCES

*d'Immeubles et de Propriétés*

FONDS DE COMMERCE

A. GAUTIER, directeur (12<sup>e</sup> Année)

*Spécialité de LITERIE. — Tentures, Tapis*

## MAISON LAGAQUE-LIGOT

11, rue Courthardy, LE MANS

LA MAISON SE CHARGE DES RÉPARATIONS DE TOUTES SORTES

*Désinfection des appartements*

MAISON DE CONFIANCE







**PLOMBERIE, ZINGUERIE, LAMPISTERIE**  
**Ancienne Maison H. BESNARD, E. BAROUX, S<sup>œur</sup>**  
**1, Rue de Paris, LE MANS**

**GRAND CHOIX DE LAMPES COLONNES ET AUTRES**  
**TRANSFORMATION AU PETROLE DE LAMPES A HUILE**  
**Cristaux et Verrerie pour l'Éclairage**

---

## **PHARMACIE DALLIER**

**Le Mans, carrefour de la Sirène**  
**TARIF exceptionnel, le meilleur MARCHÉ de la Région**

---

## **DREUX-GUITTÉ**

**VINS, EAUX-DE-VIE, LIQUEURS ET VINAIGRE**  
**Rue de Tessé, LE MANS**

---

## **PIERRE LE FEUVRE**

**Sculpteur de tous styles pour Édifices religieux et civils**  
**MOBILIER D'ÉGLISE EN PIERRE ET EN BOIS**  
**AUTELS, CHAIRES À PRÊCHER, CONFESSIONNAUX, MONUMENTS FUNÉRAIRES ET CHAPELLES**  
**Quai Ledru-Rollin, 125, LE MANS**

---



**Ancienne M<sup>on</sup> HERCÉ père & fils**

**FONDÉE EN 1620**



**V. GUILLOTIN & F. PAUMIER, Successeurs**

**Rue de l'Étoile et Rue des Ursulines, 2, LE MANS**

**Usine à Sainte-Croix**

**BLANCHISSERIE DE CIRE — BOUGIES DU MANS (marque déposée)**

**CHARGES — VEILLEUSES**

**STÉARINERIE, Aides steariques et Oléiques, BOUGIES DE LORIENT, ENCENS**













# L'HISTOIRE DU MAINE

## DEPUIS L'INTRODUCTION DU CHRISTIANISME JUSQU'AU XII<sup>e</sup> SIÈCLE

### REMARQUES BIBLIOGRAPHIQUES

(Fin).

Nous avons montré le rôle important que joue la controverse sur les origines de l'église du Mans dans les ouvrages généraux qui ont été écrits sur le Maine ; on ne sera, par conséquent, pas surpris du nombre considérable de travaux auxquels cette controverse a donné lieu ; ces travaux sont parfois amusants et écrits avec animation. Le débat nous paraît aujourd'hui tranché en faveur des partisans de l'école historique, quoique la polémique, qui dure depuis de nombreuses années et même, à vrai dire, depuis plusieurs siècles (1), ne soit pas terminée. M. l'abbé Houtin (2) et M. l'abbé Ledru (3) ont raconté l'histoire de cette controverse avec

(1) Dès le XI<sup>e</sup> siècle, Léthald prétendait que la mission de saint Julien ne remontait qu'au III<sup>e</sup> siècle.

(2) *Op. cit.*

(3) *Saint Julien, évêque du Mans* La Province du Maine, t. XII, 1903, 2<sup>e</sup> édition.





enfin obligé, pour accréditer le témoignage d'un ouvrage même écrit au VI<sup>e</sup> siècle sur des événements qu'il place au I<sup>er</sup>, d'attribuer une grande valeur à la tradition orale, sur laquelle reposent les allégations des biographes de saint Julien ; c'est ce qu'il a fait, ou tenté de faire, dans un mémoire sur *les Origines de l'Église du Mans* (1), qui est plus ingénieux que convaincant.

Nous connaissons l'histoire ecclésiastique du Maine à l'époque mérovingienne et à l'époque carolingienne par les *Actus*, des vies de saints et quelques passages des *Historiæ Francorum* de Grégoire de Tours. Dans son *Histoire de l'Église du Mans* (2), dom Piolin a fait la biographie des premiers évêques du Mans ; comme on l'a montré (3), la valeur de son travail est discutée. Dans son ouvrage sur *la Cathédrale Saint-Julien du Mans* (4), et, d'une manière plus détaillée, dans une série d'articles qui paraissent depuis deux années dans *la Province du Maine*, M. l'abbé Ledru a essayé de refaire avec plus de critique et de scepticisme cette histoire ; il montre en particulier que plusieurs évêques ont été dédoublés pour permettre d'allonger la liste épiscopale (5).

L'histoire civile à la même époque est connue d'une façon plus fragmentaire ; cette histoire est difficile à retracer parce que, les chroniques et les annales locales faisant encore défaut, c'est seulement dans celles qui ont un caractère général comme les *Annales de Saint-Bertin* qu'on peut trouver des éléments d'information. D'ailleurs, cette tentative

(1) *La Province du Maine*, t. XII et XIII, 1904-1905, *passim*.

(2) Tomes I et II.

(3) Voir plus haut, p. 189.

(4) Mamers, 1900.

(5) Dom Piolin croit à l'existence de deux saints évêques du Mans appelés Victor et d'un autre évêque nommé saint Victor ; ces trois personnages doivent être réduits à deux et vraisemblablement à un (*La Province du Maine*, t. XIII, p. 26-42) ; de même il n'a existé qu'un seul évêque du nom de Liboire ; saint Sévérien doit peut-être être confondu avec saint Principe, qui était en 511 évêque du Mans (*La Province du Maine*, t. XIV, p. 241-243).

de restitution, qui est ingrate, risque d'être infructueuse parce qu'aux époques mérovingienne et carolingienne les futurs états féodaux sont encore de simples circonscriptions administratives, dont il est aussi artificiel d'écrire l'histoire qu'il le serait de faire celle d'un département. En particulier, la chronologie et l'identification des comtes du VIII<sup>e</sup> et du IX<sup>e</sup> siècle, fonctionnaires voyageurs, ne peuvent être entreprises avec succès que si on se donne la peine de faire une étude générale de tous les comtes qui ont gouverné la France à cette époque, parce qu'il y a eu alors de grandes familles comtales dont les membres étaient disséminés <sup>1</sup>. De même les invasions normandes ne peuvent être décrites d'une manière qui soit intéressante que si on ne se borne pas à les considérer dans une région déterminée : or, des études de cette sorte appartiennent à l'histoire générale. Le seul mémoire relatif à cette époque qui mérite d'être signalé est une *Dissertation sur les incursions normandes dans le Maine*, par G. de Lestang (2), qui est faite avec critique.

L'histoire du Maine devient plus aisée à étudier à partir du moment où la famille des Hugues commence à régner dans le comté, c'est-à-dire, croyons-nous, dès le début du X<sup>e</sup> siècle et au XI<sup>e</sup> siècle elle est encore moins obscure grâce aux *Actus*, aux chroniqueurs normands, aux annalistes angevins et aux chartes. Malheureusement, elle n'a encore été traitée qu'imparfaitement, et la notice contenue dans l'*Art de vérifier les dates* <sup>3</sup> fait encore aujourd'hui autorité pour la plupart des historiens. L'histoire de dom Piolin <sup>4</sup>, quoique encore utile, ne répond pas aux exigences d'une critique minutieuse. Les remarques que M. Longnon a suggérées à M. Flach <sup>5</sup>

<sup>1</sup> Voir Poupardin, *Le royaume de Provence sous les Carolingiens*, Paris, 1901. *Bibl. de l'Éc. des Hautes-Études*, p. 377-400.

<sup>2</sup> *Mém. de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts de la Sarthe*, t. I, 1855.

<sup>3</sup> *L'art de vérifier les dates*, 3<sup>e</sup> éd., Paris, t. II, 1784, p. 827-850.

<sup>4</sup> *Op. cit.*, t. III et IV.

<sup>5</sup> *Les origines de l'ancienne France*, t. II, p. 541 et ss.

sur la chronologie des comtes, apportent de précieuses rectifications aux indications que contient l'*Art de vérifier les dates* ; sur quelques points cependant elles sont discutables. Dans son ouvrage sur *le Comté d'Anjou au XI<sup>e</sup> siècle* (1), M. Halphen a traité avec sobriété, mais précision, la question des rapports de l'Anjou et du Maine. Plusieurs points de l'histoire mancelle ont été étudiés par les historiens anglais, Freeman (2) et miss Kate Norgate (3) ; ces deux ouvrages, dont il convient de louer la netteté et la sécheresse, sont quelquefois superficiels (4) ; au contraire, les observations de Schwabe (5) sur l'histoire mancelle au milieu du XI<sup>e</sup> siècle, plus laborieuses, sont fort pénétrantes. On doit citer, enfin, parmi les ouvrages qui concernent le XI<sup>e</sup> siècle, le livre de M. Dieudonné sur Hildebert de Lavardin (6), bien qu'il dépasse les limites de notre bibliographie. La valeur de ce travail, qui a été très loué (7), nous semble un peu inégale. L'examen des sources y est, en effet, insuffisant : le catalogue des actes est trop sommaire, et l'auteur n'a pas fait de remarques sur la diplomatique (8) ; la critique des *Gesta Hildeberti* contenus dans les *Actus* (9) est peu approfondie, car M. Dieudonné n'a pas noté qu'une partie du chapitre est écrite

(1) *Le comté d'Anjou au XI<sup>e</sup> siècle*, Paris, 1906. Voir notre compte rendu : *A propos d'une étude sur le comté d'Anjou au XI<sup>e</sup> siècle* (*La Province du Maine*, t. XV, 1907, p. 37-42).

(2) *The history of the Norman conquest of England*, 2<sup>e</sup> éd., vol. III-V, 1875-1879, Oxford.

(3) *England under the Angevin kings*, vol. I, 1887, London.

(4) En particulier les recherches de Freeman sur la généalogie des comtes (*Op. cit.*, vol. III, p. 695-697), que miss Kate Norgate a d'ailleurs justement critiquées (*Op. cit.*, t. I, 253), ont été peu heureuses.

(5) *Studien zur Geschichte des zweiten Abendmahlstreits*, Cothen, 1886.

(6) *Hildebert de Lavardin, sa vie, ses lettres*, par A. Dieudonné ; Paris, 1898.

(7) Voir notamment l'art. de M. Prou dans *Le Moyen Age*.

(8) Il ne s'est pas préoccupé de savoir si Hildebert a eu un sceau ; M. Célrier a publié deux dessins de sceaux d'Hildebert faits par Gaignières (*Revue hist. et arch. du Maine*, t. LXI, 1907, p. 34 et planche 1).

(9) P. 397-422.





plupart des monographies contenues dans le *Dictionnaire de la Mayenne*, de M. l'abbé Angot, sont excellentes ; les origines sont traitées dans cet ouvrage avec critique et précision, et les articles sont pourvus d'une bibliographie suffisante des manuscrits et des imprimés (1).

Les études sur les institutions ont été jusqu'ici négligées et nous ne pouvons guère mentionner, en ce qui concerne l'organisation du comté, que quelques remarques de Beauteemps-Beaupré, éparses dans son ouvrage sur *Les Coutumes et Institutions de l'Anjou et du Maine antérieures au XVI<sup>e</sup> siècle* (2) ; mais ces remarques sont faites, comme l'a déjà remarqué M. Halphen pour l'Anjou, avec une « absence de critique excessive » (3). Les articles publiés par M. Halphen sur *Les institutions judiciaires en France au XI<sup>e</sup> siècle, région angevine* (4), et sur *Les prévôts et voyers au XI<sup>e</sup> siècle, région angevine* (5), ainsi que les chapitres qui sont consacrés dans *Le comté d'Anjou au XI<sup>e</sup> siècle* à l'administration du comté, peuvent fournir à la critique des institutions dans le Maine des éléments précis et suggestifs de comparaison.

Il y a cependant un point de l'histoire des institutions mancelles qui paraît avoir excité la curiosité des commentateurs ; c'est la révolution communale qui éclata en 1070 ; malheureusement cet événement n'est connu que par le récit un peu malveillant que nous en a laissé l'auteur des *Actus* (6) ; les remarques de M. Flach sur cet événement (7) sont un peu fantaisistes ; l'ouvrage de l'abbé Voisin sur *La Commune du Mans* (8) est insignifiant.

(1) Depuis l'apparition de cet ouvrage a paru un fort bon article de M. R. Triger sur Sainte-Suzanne, qui contient d'intéressants renseignements *Revue hist. et arch. du Maine*, t. LXI, 1907, p. 46 et suiv.).

(2) Paris, 1890-1897, 4 vol. in-8<sup>o</sup>.

(3) *Le Comté d'Anjou au XI<sup>e</sup> siècle*, p. iv.

(4) *Revue de l'Anjou*, t. XLIV 1902, p. 337-373.

(5) *Le Moyen Age*, 2<sup>e</sup> série, t. VI, 1902, p. 297-325.

(6) P. 377-379.

(7) *Op. cit.*, t. II, p. 411-417.

(8) Le Mans, 1860, in-18.



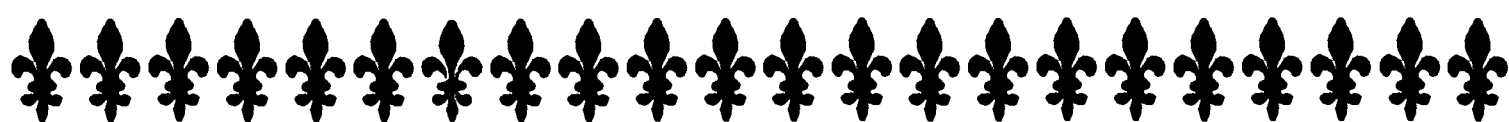




Nous n'hésitons pas à regretter cette absence presque complète de travaux systématiques sur la période que concerne cette bibliographie. Les érudits, et particulièrement les érudits locaux, ne se préoccupent pas assez en général de leurs lecteurs, et ils ne nous offrent trop souvent que des matériaux d'études, et non des études proprement dites. Trop souvent ils se contentent de livrer les résultats de leurs investigations en laissant à ceux qui les consulteront le soin d'en tirer un parti quelconque. Or c'est à eux qu'il appartient autant qu'à leurs lecteurs de rendre sensible, pour ainsi dire, l'intérêt de leurs travaux en tirant des faits qu'ils ont rassemblés des conclusions suggestives.

R. LATOUCHE.





## MAYENNE EN 1413



Le document publié ci-dessous fait allusion aux luttes civiles entre Armagnacs et Bourguignons dont on connaît trop les principales phases. Le duc d'Orléans est assassiné le 23 novembre 1407, par ordre de Jean-Sans-Peur. Celui-ci occupe Paris, où les princes d'Orléans rentrent quand il est obligé d'aller réprimer les Liégeois révoltés (26 août 1408). Victorieux, le duc de Bourgogne revient dans la capitale plus puissant que jamais, se fait absoudre, et impose à ses adversaires le traité de Chartres (19 mai 1409), aussi peu sérieux d'une part que de l'autre, et s'assure de la personne du roi, de la reine et du dauphin. Le parti adverse, désormais connu sous le nom d'Armagnac, s'organise de nouveau au printemps de 1410, à l'occasion du mariage de Charles d'Orléans et de la fille du comte d'Armagnac.

Dans le même temps, et ce fait intéresse particulièrement la ville de Mayenne, le duc de Bourgogne fiance l'une de ses filles à Louis d'Anjou, fils du roi de Sicile, Louis II, baron de Mayenne, qui était alors à la conquête de son royaume de Naples.

Les deux factions signent le 2 décembre 1410, à Bicêtre, un accord provisoire, presque aussitôt violé. Pendant que les Bourguignons se maintiennent à Paris avec le concours des Cabochiens, les Armagnacs dévastent les campagnes.

C'est alors que les partisans du duc de Bourgogne ayant retrouvé une bulle d'Urbain V, publiée depuis quarante-trois ans contre une bande commandée par un comte d'Armagnac, la font



entre les années 1411 et 1413. Le 3 janvier 1413 (n. s.) se rapporte à la nomination de Guillaume Bourdon. La bulle, datée de la cinquième année du pontificat d'Urbain V, élu en 1362, est donc de 1367.

Si, pour la plupart, les noms des bourgeois qui se donnent comme représentant « la plus grant et sayne partie » de la bourgeoisie mayennaise n'ont pas laissé de souvenirs, les Cotteblanche, les Surgon, les Lestoré, les Tronchay sont connus depuis le xv<sup>e</sup> siècle dans la magistrature ou les charges administratives et même dans l'histoire.

Le document est conservé en grosses originales, dans les archives de l'hôpital de Mayenne.

A. ANGOT.

A tous ceulx qui ces présentes lettres verront, Gaultier Dupont, notaire juré de la court de Mayenne, pour très hault et puissant prince le Roy de Jérusalem et de Sicile, duc d'Anjou, conte du Maine et seigneur de la dite terre de Mayenne, salut. Savoir faisons que aujourdhuy le iii<sup>e</sup> jour de janvier l'an mil quatre cens et douze, furent présens par devant nous Estienne André, Roulland Blanchet, Robert Béon, Jehan Cotteblanche, Jehan Lemeignan, Estienne Martinaye, Robin Lestoré, Guillaume Lestoré, Estienne Surgan, Guillemain Lemaeschal, Guillaume de Montagu, Jehan Debrives, Ernaut Lamare, Gilles Dubac, Jehan Lemaire, Guillaume Bretel, Guillaume Lepavours, Jehan Cordelle, Jehan Surgan, Guillaume Lenormant, Jehan Tronchay, Allain Moreau, Robin Goaybin, Guillot Morin, Robin Buschet, Jehan Jarry, Jehan Dupré, bourgeois de la ville de Mayenne, et soy portant pour la plus grant et sayne partie des bourgays de celui lieu de Mayenne, ou lieu où len a accoustumé de tenir les assises du dit lieu de Mayenne, deument assemblez ; lesqueulx ainsy assemblement par devant nous pour ce que s'ensuit, expousèrent que, comme il soit ainsy que de sainte mémoire Urban pape quint et de son pontificat l'an quint, pour la très grant faveur, amour et dillection que il avoit et portoit au royaume de France et aux roys très chrestiens

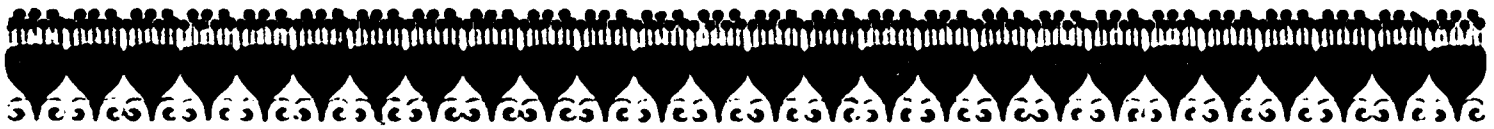


consaillier, aideur et favorisant en celle partie du dit duc d'Orléans et de ses aliez et consors. Pour quoy et par yceluy fait estoit, par vertu de la dite constitucion, privé de la dite administracion d'icelle aumosnerie, ou maison Dieu et par ce fut vacquant et pour vacquant reputée, en tant que comme on dit, le roy nostre sire voulut conférer ladite aumosnerie créant que luy appartEinst la collacion d'icelle. Et il soit ainsy, sy comme ils dient, que touteffois et quant ladite aumosnerie vacque ou dit estre vacquant en quelque manière que ce soit, la collacion, donnaison et toute autre disposicion appartient et compétent et ont accoustumé compéter et appartenir de tout plain droit à noble et puissant seigneur le sire dudit lieu de Mayenne, à cause de sa seigneurie et terre de Maine, et auxdits bourgoys communément ; lesquels, pour toutes les causes dessus dites et autres, conférèrent et donnèrent la dite maison Dieu ou aumosnerie à maistre Jehan Bourdon, qui est allé de vie à trespassement comme l'en dit.

Pour ce est-il vray que aujourduy lesdits bourgoys, désirans qu'ils ne fussent aucunement reprins de négligence, et auxi au bien et utilité de ladite aumosnerie ou maison Dieu et que par longue vacacion le service divin et les pauvres qui doivent estre receuz et alimentez en ladite maison Dieu ne soient aucunement desfraudez, yceulx bourgoys ainsi assemblez comme dit est en nos présences, ont traité, délibéré et eu advis de pourvoirs à ladite aumosnerie ou maison Dieu, vacant comme dit est, en tant que leur touche et compète et que il leur peut et doit appartenir, après lesquels traité, délibéracion, yceulx bourgoys ensemble, communément, de leurs communs et libéraux assentemens et volentez, et chacun d'un acort, sans discrèpance, et auxi comme faisant la plus grant et saine partie des bourgoys dudit lieu, attendans et bien accertenez de la discrècion et diligence, bonne mœurs et prodommie de honorable homme maistre Guillaume Bourdon, maistre en ars, en tant qu'il leur touche et compète et peut toucher et compéter et appartenir, en la meillour forme et manière que ils povent, donnent icelle aumosnerie ou maison Dieu, ont donné et conféré ainsi vacant, comme dit est ou







# SAINT BERTRAND

ÉVÊQUE DU MANS

586-626 environ.

(Suite).



## LIBÉRALITÉS DE SAINT BERTRAND A L'OCCASION DE SA MORT ET DE SA SÉPULTURE.

*Affranchissements de serfs.*

*Suprêmes recommandations. Anathèmes.*

« Je conjure mon seigneur et parent Cabimoald, évêque (Haimoaldus, évêque de Rennes), qui a reçu la plénitude du sacerdoce, de ne pas oublier qu'il a partagé ma nourriture et vécu sous le patronage de saint Pierre. Quand Dieu m'aura fait sortir de ce monde, qu'il me rende les honneurs de la sépulture (au monastère des SS. Apôtres), et, que de ses mains, assisté des autres seigneurs ses confrères, il ensevelisse dignement mon misérable corps. Ils en recevront du ciel la récompense, et le peuple chantera leur louange.

« J'ordonne à celui qui sera alors archidiacre de l'église de donner aux dits seigneurs qui daigneront m'ensevelir, moi pécheur, *deux chevaux hongres et deux poulains*. Toi, seigneur Cabimoald, conjointement avec l'archidiacre, tu exécuteras cette volonté et, tous deux, vous aurez la même part que les autres seigneurs. En outre, je te prie de venir à mon anni-





« J'aurais dû intimer plus haut ce qui concerne ceux que l'on chargera de *desservir mes cendres*. Comme je n'ai point encore désigné les membres de ma *famille*, à qui je pourrais confier ce soin, il me convient de statuer que l'on choisira dans toutes les *villas* que j'ai léguées à la basilique des SS. Pierre et Paul, quelque nombreuses qu'elles soient, un *serf* par chaque villa, parmi ceux qui sont les plus polis, et parmi ceux qui desservent fidèlement la sainte basilique. Je veux que leurs noms soient transcrits dans une lettre confirmée de ma main afin qu'ils soient entièrement délivrés de l'esclavage.

« Que leur principal souci, à eux et à l'abbé, soit de veiller sur mon tombeau (*sepulturo la mea*), sur mon luminaire et sur mes cendres, jusqu'au dernier jour de leur vie. Qu'il en soit de même pour leurs descendants, pour ceux qui naîtront d'eux, à perpétuité; leur devoir sera de servir avec beaucoup de soin, et leur état d'affranchissement devra se continuer perpétuellement sous la défense dudit abbé.

« Pour ce qui regarde mes cendres ou pour toute autre destination, je n'ai pas osé renouveler ce que mes seigneurs et prédécesseurs ont fait : diminuer ou diviser le nombre des serviteurs de la sainte église.

« De plus, j'ordonne de délivrer de l'esclavage ceux d'entre mes serviteurs ou d'entre ceux de mon frère Bertulfus dont le souvenir ne me vient pas à l'esprit, mais qui ont demeuré ou qui demeurent encore sur le territoire cénomane. Qu'ils soient sous la protection de la sainte basilique des SS. Pierre et Paul, ainsi que mes autres affranchis. Quant à ceux que j'ai rachetés de la captivité, qui étaient auparavant de condition libre, et qui maintenant servent à gages, tant les hommes que les femmes de la villa *Boalcha* (*Bonnelles*, voir n° 3), qu'ils soient délivrés de l'esclavage...

« Je vous supplie, seigneurs et pontifes, au nom du saint apostolat que vous avez reçu par une transmission divine (*per sanctum apostolatum quem divina traditione accepistis*),

de prendre soin de ma basilique et de secourir l'abbé toutes les fois qu'il en aura besoin. Fortifiez mon seigneur et successeur dans la résolution de ne diminuer en rien les dons que je fais, pour le salut de mon âme, à la sainte basilique des SS. Apôtres Pierre et Paul, et de n'exercer à cet égard aucune fraude en quoi que ce soit, parce que je sais n'avoir causé aucun tort à la sainte église. Je vous conjure aussi, au nom des victoires de nos très cléments princes, vous tous qui avez pouvoir d'agir auprès de nos dits seigneurs et princes, de ne point refuser le secours de votre protection pour l'exécution de ce testament (*paginolae*) en cas de besoin. » (*Actus*, pp. 134-139).

« Maintenant, je le déclare ici, s'il se trouve quelqu'un assez téméraire pour s'opposer à l'exécution de mes volontés ainsi manifestées, qu'il soit frappé d'excommunication perpétuelle et que Dieu en montre sur lui les effets; qu'il soit frappé de la lèpre comme Naaman; que la terre l'engloutisse comme Dathan et Abiron; qu'il porte dans cette vie les marques de la vengeance divine, afin qu'il reconnaisse avoir mal agi, et qu'au jugement dernier, il n'obtienne point la grâce du pardon!

« S'il se trouve quelques renvois, quelques ratures, quelques lettres ajoutées ou corrigées (dans cet écrit), c'est moi qui l'ai fait ou qui ai ordonné de le faire, pendant que je réfléchissais sur les dispositions de ma volonté; je reconnais toutes ces corrections et je les approuve.

« Conformément aux prescriptions de la loi, j'ai fait confirmer ce testament par les signatures et les sceaux de sept honnêtes hommes qui les ont apposés à ma demande (1).

« Fait dans la cité du Mans les jours et an que dessus (6 des calendes d'avril, 22<sup>e</sup> année du seigneur roi Clotaire, glorieusement régnant — 27 mars 616).

« *Bertichramnus*, au nom du Christ, évêque indigne, j'ai relu et signé mon testament que j'ai dicté à mon fils Ebbon, notaire, lequel l'a écrit.

(1) Voir à ce sujet, *Acta SS., Junius*, 6, p. 714, de l'édition Palmé.





luminaire. Evêques, prêtres, diacres, clercs, chanoines, moines, affranchis, laïcs de toutes conditions, sollicitaient non pas tant la miséricorde divine pour le défunt que son intervention en leur faveur auprès du Souverain Juge. On se remémorait sa clémence, ses bienfaits, ses vertus. Ses péchés, il les avait couverts du manteau de la charité. C'était un bienheureux !

Pour Bertrand, il avait laissé des héritiers chargés de bénir sa mémoire. *Felix est homo ille qui amicos bonos relinquit*, disait-il lui-même (*Actus*, p. 134). L'église du Mans qu'il avait enrichie, le monastère des SS. Apôtres Pierre et Paul qu'il avait fondé et comblé de biens, les autres maisons religieuses qui lui devaient la vie et la prospérité, ses parents, ses amis, ses familiers, ses affranchis, les pauvres, tous n'étaient-ils pas tenus d'exalter son nom et de lui préparer une place liturgique !

La légende s'est à peine emparée du nom de Bertrand pour l'entourer d'une aureole de mysticisme. En tout cas, il n'y apparaît pas sous les traits macérés d'un ascète, trainant après lui un cortège de miracles douteux. A peine l'auteur de ses *Gestes* dans les *Actus*, développés dans une vie du XII<sup>e</sup> siècle, nous parle-t-il de la vision d'un ange qu'il aurait eue après une nuit passée en oraison dans une tour d'enceinte de la ville. La figure de l'évêque nous est restée dans son relief de simplicité humaine, dans l'ampleur de sa situation de grand propriétaire mérovingien, dans l'aureole de son rang distingué parmi les *optimates*, les *proceres* et les *primates* de son siècle. A l'aide de son testament et des renseignements fournis par Grégoire de Tours, il est assez facile de suivre notre héros.

Comme tout bon chrétien qui a conscience de ses imperfections, il s'accuse de ses fautes et compte sur l'intercession des SS. Apôtres Pierre et Paul pour éviter les peines éternelles (1). Les pauvres qu'il a secourus réclameront eux-mêmes

(1) *Actus*, p. 107.



miséricorde pour lui devant le Souverain Juge (1). « Si l'on vient à examiner le grand nombre de fautes que j'ai commises pendant que j'étais dans le siècle, dit-il, on trouvera que je n'ai pas assez fait pour en obtenir la rémission ; mais, j'espère que le Dieu tout puissant, qui ne veut la perte d'aucun homme, agréera mes faibles dons offerts à mon Rédempteur dans la personne des pauvres, mon repentir et mes larmes abondantes. Que par la grâce de sa miséricorde, il m'accorde le pardon de ces fautes, quelle que soit leur énormité (2). »

Les évêques de la fin du <sup>vi</sup><sup>e</sup> siècle, qui faisaient partie nécessaire du palais d'un mérovingien, sortaient rarement des rangs du clergé par voie d'élection canonique. Bertrand fit-il exception à cette règle générale ? Dom Piolin l'affirme gratuitement. Il est probable qu'il dut plutôt son élévation à la faveur du roi Gontran. Quoi qu'il en soit, ses devoirs de l'épiscopat ne lui firent pas oublier le chemin du palais. Fidèle au serment qu'il avait prêté à Clotaire II, Bertrand suivit son prince, qui l'en récompensa d'ailleurs royalement en lui octroyant de belles terres sur tous les points de la Gaule : dans l'Agenais, dans l'Albigeois, en Berry, en Bourgogne, dans le pays de Cahors, chez les Cénomans, au pays d'Etampes, en Limousin, sur le territoire de Paris, en Poitou, en Provence et ailleurs.

Dès le début de son épiscopat, il montra qu'il n'entendait pas laisser périliter les intérêts matériels de son église. Ses revendications contre la veuve de l'évêque Badégisil ne furent qu'un prélude. Il s'en prit, avec raison, à tous les usurpateurs de biens sur lesquels il possédait des droits certains et ses efforts furent en général couronnés de succès.

Possesseur de biens patrimoniaux, enrichi par Clotaire II, Bertrand voulut encore agrandir ses domaines. Ainsi qu'on l'a vu plus haut, il acheta de nombreuses villas de différents

(1) *Actus*, p. 108.

(2) *Actus*, p. 119.





résulte de la multiplicité et de la dispersion des documents ; aussi convient-il d'accueillir avec satisfaction tous les ouvrages qui ont pour objet de rendre leur découverte plus aisée. Dans *Les Sources de l'histoire de France depuis 1789 aux Archives Nationales*, M. Schmidt, archiviste aux Archives Nationales, s'est proposé de donner aux travailleurs qui s'intéressent à l'histoire contemporaine un aperçu de ce qu'ils peuvent trouver aux Archives Nationales. Il est superflu de s'étendre longuement sur l'utilité que ce guide présente même pour ceux qui sont spécialisés dans l'histoire provinciale, car si, en vertu de la centralisation, toute affaire un peu importante aboutit administrativement à Paris, on doit s'attendre à trouver aux Archives Nationales un complément essentiel d'information sur un grand nombre de sujets d'histoire provinciale.

La première partie du livre contient des conseils pratiques sur la manière dont les recherches doivent être faites aux Archives Nationales ; ces conseils peuvent servir à tous les travailleurs. Dans la seconde partie se trouvent des indications sur les principales séries à consulter pour traiter un sujet touchant l'histoire contemporaine. La troisième partie, la plus étendue, renferme la « liste par ordre alphabétique des séries des Archives Nationales où se trouvent les documents relatifs à l'histoire contemporaine, avec l'indication des classements départementaux actuellement inventoriés et communicables » (p. 49). Quelques exemples suffiront à prouver l'intérêt de cette sorte d'inventaire : un érudit désireux de faire une étude quelconque sur les élections qui ont eu lieu dans la Sarthe pendant la Révolution apprendra, en consultant cette liste (p. 129), qu'il doit compulser aux Archives Nationales le carton F<sup>1</sup><sup>c</sup> 111 Sarthe 1, où sont réunis les documents sur les élections opérées dans ce département entre 1789 et l'an XI ; ceux qui s'intéressent aux détails d'administration, même très spéciaux comme les logements militaires, les cours successifs du papier monnaie, les états d'allocation des dépôts de mendicité, y recueilleront des cotes précises pour tous les départements. C'est par conséquent avec raison que M. Aulard a pu dire, dans la préface de l'ouvrage, que ce manuel est « indispensable » et que « nul historien de la France moderne, apprenti ou maître, ne pourra s'en passer ».

R. LATOUCHE.

L.-A. HALLOPEAU, docteur ès sciences. — **Le Bas-Vendômois, de Montoire à La Chartre-sur-le-Loir. Excursions sur les rives du Loir et de la Braye au pays du poète Ronsard.** La Chartre-sur-le-Loir, imprimerie J. Moire, 1906 ; in-8° de 312 pages, avec nombreuses planches d'après les croquis de Mme Hallopeau.

Si je comprends bien l'Introduction placée en tête du volume, ce livre se transformera en un travail plus important sur la vallée du Loir. Il n'en faut pas moins féliciter M. Hallopeau d'avoir donné cette « étude archéologique de la région occidentale du Bas-Vendômois et

« des portions avoisinantes du Haut-Maine ». Elle est remplie de renseignements sur un charmant pays qui mérite à tous égards d'être connu des archéologues et des touristes. On ne saurait donc trop encourager l'auteur dans la voie qu'il s'est tracée. Cependant, puisqu'il doit reprendre son sujet sur une plus vaste échelle, il importe de le mettre en garde contre les renseignements qui lui sont fournis par Cauvin sur l'histoire ancienne du Maine. La science a fait des progrès depuis ce dernier et il n'est pas plus permis de parler de donation au <sup>III</sup><sup>e</sup> siècle par Defensor à saint Julien (1) que de traduire *Sipidus* par les *Hayes* et *Carintinse* par *La Chartre* (2). Par ailleurs, *Cledae* n'a jamais été Cellé (3), mais probablement *Cloye* (Eure-et-Loire) (4). Je ne veux pas insister davantage sur ce point. « Comme la plupart de ceux qui s'intéressent dans les provinces à l'histoire du moyen-âge », M. Hallopeau est surtout familier avec les documents du <sup>XII</sup><sup>e</sup> siècle et des siècles suivants (5). Il n'a pas osé critiquer les textes antérieurs préférant s'appuyer sur l'autorité d'écrivains locaux qui n'en ont plus guère. Ces restrictions n'ont pas pour but d'amoindrir le réel mérite de l'ouvrage. Elles ne tendent qu'à signaler l'existence d'un écueil encore caché pour beaucoup.

Abbé CLÉMENT JUGÉ, ancien élève de la Faculté des Lettres de Caen. — **Nicolas Denisot du Mans (1515-1559). Essai sur sa vie et ses Œuvres.** Thèse présentée à la Faculté des Lettres de Caen. Le Mans, Bienaimé ; Paris, A. Lemerre ; 1907, in-8° de 161 pages.

Cette thèse est divisée en huit chapitres : I, *Education et jeunesse de Denisot*, 1515-1545 ; II, *Denisot poète de province*, 1545 ; III, *Denisot poète courtisan*, 1545-1550 ; IV, *Denisot poète de la Renaissance*, 1550-1553 ; V, *Denisot, poète religieux, adversaire de la Pleïade*, 1553 ; VI, *Denisot, serviteur de la France, prépare la reprise de Calais*, 1556-1557 ; VII, *Les derniers jours de Denisot*, 1558-1559 ; VIII, *Denisot et la critique*. Suivent des pièces justificatives, un fac-simile d'une dépêche manuscrite du docteur Wotton, et un Index des noms propres.

— Jacques Peletier du Mans (1517-1582). **Essai sur sa vie, son œuvre, son influence.** Thèse présentée à la faculté des Lettres de Caen ; Paris, A. Lemerre ; Le Mans, Bienaimé ; 1907, in-8° de 449 pages.

Première partie ; *Peletier humaniste et théoricien* (La vie. Le traducteur, 1544-1547. Le système d'orthographe, 1550. Les théories littéraires, 1555). Deuxième partie : *Peletier poète* (Les œuvres poétiques

(1) Page 51.

(2) Page 38.

(3) Page 160.

(4) Voir notre édition des *Actus*, passim.

(5) Voir *Province du Maine*, t. XV, p. 185.

de 1517. Le poète de 1555. Le poète de la Savoye, 1572. Les louanges, 1581. Troisième partie : *Jacques Peletier auteur populaire* (Jacques Peletier auteur principal des Nouvelles Récréations et Joyeux devis. Originalité de Peletier conteur). Quatrième partie : *Jacques Peletier écrivain* (Le versificateur et le poète. L'écrivain en prose. Jacques Peletier et la postérité). Pièces justificatives et Index des noms propres.

Les deux thèses de M. l'abbé C. Jugé sont une excellente contribution à l'histoire littéraire du Maine. Elles complètent les notices sommaires données autrefois par Hauréau sur des personnages qui méritent d'être mieux connus.

Abbé A. LEDRU. -- **Histoire et description des églises du Mans.** Publication du Ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts. Paris, Plon-Nourrit, 1905-1907.

*La Cathédrale du Mans*, in-4° de 99 pages sur deux colonnes. Prix : 2 fr. 50.

*Notre-Dame de la Couture*, in-4° de 23 pages sur deux colonnes. Prix : 1 fr. 50.

*Notre-Dame du Pré*, in-4° de 11 pages sur deux colonnes. Prix : 1 fr.

*Saint-Benoît*, in-4° de 15 pages sur deux colonnes. Prix : 1 fr.

*La Visitation*, in-4° de 7 pages sur deux colonnes. Prix : 0 fr. 50.

*Chapelle du Lycée*, in-4° de 7 pages sur deux colonnes. Prix : 0 fr. 50.

LÉONCE CELIER. -- **Alexandre VI et la réforme de l'Eglise**, dans les *Mélanges d'archéologie et d'histoire de l'Ecole française de Rome* ; XXVII<sup>e</sup> année, fasc. I-II, janvier-mai 1907, pp. 65-124.

La conclusion de ce travail est bien celle qu'on devait prévoir. Alexandre VI, dit M. Celier, « s'en désintéressa (de la réforme de l'Eglise, ou il la rejeta par calcul, et, en ce faisant, il renonça pour toujours à figurer dans l'histoire comme un pape ayant vraiment conscience de sa fonction spirituelle, mais il ne nous semble pas qu'en agissant autrement... il aurait pu arrêter le mouvement de réprobation qui s'attachait à sa conduite, à son gouvernement, et qui a rejailli si terriblement sur le Saint-Siège et sur l'Eglise entière ».

Ambroise LEDRU.

*Le Gérant : A. GOUPIL*

Laval. — Imprimerie A. Goupil.













PLOMBERIE, ZINGUERIE, LAMPISTERIE  
Ancienne Maison H. BESNARD, **E. BAROUX, S<sup>œur</sup>**  
*1, Rue de Paris, LE MANS*

GRAND CHOIX DE LAMPES COLONNES ET AUTRES  
TRANSFORMATION AU PÉTROLE DE LAMPES A HUILE  
**Cristaux et Verrerie pour l'Éclairage**

---

## PHARMACIE DALLIER

Le Mans, carrefour de la Sirène  
**TARIF** exceptionnel, le meilleur **MARCHÉ** de la Région

---

## DREUX-GUITTÉ

VINS, EAUX-DE-VIE, LIQUEURS ET VINAIGRE  
**Rue de Tessé, LE MANS**

---

## PIERRE LE FEUVRE

Sculpteur de tous styles pour Édifices religieux et civils  
MOBILIER D'ÉGLISE EN PIERRE ET EN BOIS  
AUTELS, CHAIRES A PRÊCHER, CONFESSIONNAUX, MONUMENTS FUNÉRAIRES ET CHAPELLES  
**Quai Ledru-Rollin, 125, LE MANS**

---



Ancienne M<sup>me</sup> **MERCÉ** père & fils

FONDÉE EN 1620



## V. GUILLOTIN & F. PAUMIER, Successeurs

*Rue de l'Étoile et Rue des Ursulines, 2, LE MANS*

**Usine à Sainte-Croix**

BLANCHISSERIE DE CIRE — BOUGIES DU MANS (marque déposée)

CIERGES - VEILLEUSES

STÉARINERIE, Acides steariques et Oleiques, BOUGIES DE LORIENT, ENCENS















# LE TOMBEAU DE SAINT FRAIMBAULT

## A SAINT-FRAIMBAULT DE GABRONE

---

### Première Partie

#### § I.

##### *La condita ou vicaria Gabronensis.*

Dès avant le ix<sup>e</sup> siècle, il existait au diocèse du Mans un territoire nommé *Gabronensis* sur lequel était situé le *vicus* ou village de Gabron.

Suivant les *Actus Pontificum Cenomannis in urbe degentium* (1), l'évêque Herlemond (698-721), qui venait de fonder le monastère de Saint-Ouen-lès Le Mans, avait doté ce dernier monastère des vici d'Artins (2) et de Gabron.

Plus tard, d'après une pièce des *Gesta Aldrici* (3), l'évêque Mérole (774-786) aurait livré à titre de précaire à Wilibert, pour une redevance annuelle de six sols d'argent, « monaste-

(1) Page 223.

(2) Canton de Montoire, arr. de Vendôme, dép. de Loir-et-Cher.

(3) Edition Froger, p. 182.



dents, ont identifié, sans la moindre hésitation, le *vicus* de *Gabron* avec *Javron*, la *villa Cambionis* avec *Champéon* et la *cella Sancti Frambaldi in vicaria Gabronense* avec *Saint-Fraimbault-de-Prières* ou *Saint-Fraimbault-de-Lassay*, le tout dans le nord de la Mayenne.

Ces identifications, malgré l'accord des auteurs susdits, sont contestables (1).

Avant de trancher la question en faveur du Bas-Maine, il eût été utile de rechercher si, par hasard, il n'existait pas ailleurs, aux environs du Mans, non loin des territoires de Connerré, de Vivoin et de Montreuil-sur-Sarthe, des localités du même nom.

Cette recherche, je l'ai faite avec M. Julien Chappée (2), et ses résultats vont permettre d'établir qu'il faut placer la *vicaria Gabronense* où se trouvait la *cella Sancti-Frambaldi*, non dans le nord du département de la Mayenne, mais au sud-est du Mans, de Parigné-l'Évêque à Saint-Fraimbault de Gabrone.

On comprendra fort bien alors que l'évêque Herlemond ait donné au monastère de Saint-Ouen les *vici* assez rapprochés d'Artins et de Gabron (3) desservis par la *via Satur-*

(1) Cauvin, *Géog. anc. du diocèse du Mans*, p. 252, a dressé un *Tableau général des divisions du Pagus Cenomanensis*. Ce tableau, de pure fantaisie, divise la *condita Gabronensis* en deux *vicaria* : *Gabronensis* et *Gaviacensis*. Il faut renoncer à connaître la division exacte du *Pagus Cenomanensis* à l'époque mérovingienne, car nos documents anciens sont trop rares et trop peu explicites pour qu'on puisse arriver à un résultat satisfaisant.

(2) Il est de notre devoir de remercier de leur bienveillant concours : M. l'abbé Léopold Chambois, curé de Saint-Georges-de-la-Coué ; M. l'abbé J. Pèlerin, curé de Courdemanche, et son vicaire M. l'abbé Léon Juignet ; M. Ricordeau, architecte, M. Pierre Giraud, pour ses photographies, et M. Rebourcier, pour ses dessins.

(3) Malgré ses nombreux écarts d'imagination, M. Liger, dans sa *Céno-manie*, a donné, après M. l'abbé Voisin, un bon tracé de la *via Saturniacensis*, du Mans à Blois. Elle passait au-dessous de Loudon à Parigné-l'Évêque, traversait le Gué de l'Aulne, sur le Narrais, entre Ardenay et Challes, et gagnait Artins, par Volnay, Montreuil-le-Henri, et le nord du territoire de Saint-Georges-de-la-Coué.



dant de la ferme de la Herpinière (1), la vue perçoit un vaste horizon et la silhouette de la cathédrale du Mans. Les cultivateurs, en remuant le sol, y ont découvert d'anciennes substructions (2). La tradition rapporte que là autrefois était une ville : *la ville de Javron*. A la limite du bois, du côté du Mans, s'élève une tour, ronde, trapue, avec toit en poivrière, partie en pierre et partie en ardoise, sur lequel poussent des arbrisseaux mêlés d'herbes folles.

A l'intérieur, des trous de boulin indiquent qu'elle servait de fuie.

La construction n'en est pas très vieille, il est vrai, — elle paraît du xvi<sup>e</sup> siècle — mais ce monument, aux murailles épaisses (3), reste le témoin de l'existence d'un ancien fief dont toute autre trace est disparue. Le fief de *Gevron* (Javron) avec son étang qu'on cherche en vain sur les cartes, n'est plus qu'un souvenir. A la différence de la ville traditionnelle sur les ruines de laquelle il se

serait élevé, il possède un *état civil* en règle. Aux xvii<sup>e</sup> et xviii<sup>e</sup> siècles, la famille Portail le possédait (4).

Le monticule de Javron pourrait bien être l'emplacement



TOUR DE JAVRON  
A PARIGNÉ-L'ÉVÊQUE.

(1) Appartenant à M. Le Conte, boucher à Parigné-l'Évêque.

(2) « J'ai entendu dire dans ma jeunesse, et il y a de cela bien longtemps, que des fouilles avaient été pratiquées autrefois dans le taillis de Javron, et je me souviens encore d'avoir vu dans une certaine partie du bois des bouts de muraille émergeant du sol ». Lettre de M. Cordelet, sénateur, du 22 juin 1907.

(3) Haut de 6 ou 7 mètres jusqu'à la naissance du toit, ses murs sont épais de 1 m. 30 environ.

(4) 1652. Acte par lequel René Portail, sieur de Vinay et de la terre, fief et seigneurie de *Gevron*, abandonne à la fabrique de Parigné-l'Évêque une pièce de terre en labour située au-dessous de l'étang de *Gevron*, en Parigné, contenant deux hommées de pré, pour se libérer d'une rente de 40 sous

d'un centre primitif détruit et reconstitué, tout auprès, vers le <sup>x</sup><sup>i</sup> siècle, sous le nom de Parigné, au territoire de Loudon (1). En tout cas, ce nom de *Javron*, *Gevron* (2), doit être retenu, car il n'est pas unique dans la contrée et il accuse une étroite parenté d'origine avec celui dont il va être parlé.

### § III.

#### *Le village de Saint-Fraimbault de Gabrone à Saint-Georges-de-la-Coué et le monastère de Saint-Fraimbault.*

A 22 kilomètres sud-est à vol d'oiseau de Parigné-l'Évêque, on rencontre sur la rive droite du ruisseau de Gabrone (3), petit affluent de l'Étangsort, un village de la commune de Saint-Georges-de-la-Coué, situé dans un pittoresque vallon répondant au nom de Gabrone.

Ce vallon possède à mi-côte des maisons et des vignes dites les Gabrones (4). Sa chapelle, d'une haute antiquité, est dédiée à saint Fraimbault.

Ce nom de *Gabrone* est incontestablement le même que celui de *Javron* ou *Gevron* à Parigné et il l'évoque l'idée d'un vaste territoire (*Gabromagus*, le champ de Gabros) s'étendant

qu'il devait à la dite fabrique pour sa place de banc dans l'église (*Inv. somm. des archives de la Sarthe*, t. II, p. 358).

Ce René Portail avait épousé Marie Rivière. Leur fils, René Portail, écuyer, sieur de Gevron en 1703, mari de Madeleine Lemaçon, était mort le 13 février 1710. Esnault et Chambois, *Minutes des notaires du Mans*, t. V, pp. 236, 237.

(1) L'évêque du Mans, Gervais de Château-du-Loir (1036-1055) donna à l'église du Mans « *ecclesiam quamdam in territorio Lepdunis positam, « Patrinicum vocatam* ». *Actus*, p. 363.

(2) Il existe aussi un lieu de *Gevron* à Mayet, Sarthe.

(3) Pesche, *Dict.*, t. II, p. 495. Ce ruisseau est encore connu sous le nom de *Savonnières*.

(4) 2 mars 1681 : « Antoine Cousty, sieur de Gabrosne, demeurant à « Saint-Fraimbault, paroisse de Saint-Georges de La Coué ». 3 octobre 1700 ; « défunt Denis Cousty, sieur de Gabrosne ». Arch. de la fabrique de Saint-Georges-de-la-Coué.



de Javron à Parigné jusqu'à Saint-Fraimbault de Gabrone en Saint-Georges-de-la-Coué. Qui plus est, une ferme de *Champion*, située dans la commune de Volnay, entre Parigné et Saint-Fraimbault, met en mémoire la *villa Cambionis* que les *Gesta Aldrici* placent « in condita Gabronense (1) ». Nous avons donc ici les éléments topographiques qui rendent possible la revendication pour le Haut-Maine de la *vicaria Gabronense* (2).

Mon raisonnement ne peut à lui seul engendrer la certitude. Pour le solidifier, il faut lui donner un point d'appui en précisant la situation exacte de la *cella sancti Frambaldi*, indiquée par les *Gesta Aldrici* « in vicaria Gabronense ».

Naturellement les historiens manceaux qui voient la *condita Gabronensis* dans le nord du département de la Mayenne, placent dans cette même région la *cella sancti Frambaldi*. Mais, quand il faut préciser, l'accord n'est plus complet. A la lumière du seul texte des *Gesta Aldrici* et des vies de saint Fraimbault de très basse époque, les uns, comme Le Corvaisier, ont découvert que l'ermite *Frambaldus* s'était établi du côté de Javron (Mayenne), « dans la forêt de Nuz (3) », où « il dressa, sur le courant de la Mayenne, une cabane de « picquets et de branches d'arbres (4) », Cauvin (5) pense à Saint-Fraimbault-de-Prières. Dom Piolin (6), guidé par de

(1) Je fais ici abstraction de l'hypothèse émise plus haut : l'existence de deux territoires de Gabron, au Maine.

(2) Il peut se faire que le Javron de la Mayenne, qui lui aussi paraît être une très ancienne localité, ait été possédé par la famille propriétaire du Javron du Haut-Maine. Celle-ci aurait donné son nom aux deux localités et propagé le culte de saint Fraimbault sur les terres de sa sujétion. Quoi qu'il en soit, les textes du XI<sup>e</sup> siècle, extraits par M. l'abbé Angot du ms. lat. 5.443 (*Historiæ regalis abbatiae Sancti Juliani Turonensis*), concernent peut-être le Javron de la Mayenne.

(3) « Le Corvaisier et Bondonnet sont les seuls qui parlent de la forêt de Nuz. Aucun texte avant le XVI<sup>e</sup> siècle ne mentionne le pays de Nuz par ce nom qui fut alors fort en vogue. » Angot, *Dictionnaire*, t. III, p. 182.

(4) *Hist. des évêques du Mans*, p. 133.

(5) *Géographie*, p. 325.

(6) *Egl. du Mans*, t. I, p. 224.







x<sup>e</sup> siècle et peuvent avoir recouvert les corps des habitants du monastère. Soixante-dix deniers en argent d'Hubert I<sup>er</sup>, comte du Maine (1015-1036), et quatre de Geoffroy Martel (1040-1060), trouvés dans l'enclos de la communauté actuelle, prouvent aussi à leur manière l'existence dans ce lieu d'un établissement qu'on retrouve en 1122, puisque le rouleau mortuaire de Vital de Mortain y fut présenté ».

Voilà certes les meilleures raisons qui aient jamais été données pour placer l'emplacement de la *cella sancti Frambaldi* dans la Mayenne. Elles sont loin cependant d'être concluantes, et même l'existence d'un monastère à Saint-Fraimbault-de-Lassay, en 1122, semble problématique. Le rouleau mortuaire de Vital de Mortain fut bien présenté au monastère de Saint-Fraimbault, mais auquel ? A Saint-Fraimbault-de-Senlis, répond M. Léopold Delisle (1) qui ne s'avance jamais à la légère.

Qu'on ait découvert des cercueils en calcaire près de l'église de Saint-Fraimbault-de-Lassay et des pierres tombales marquées de croix rudimentaires (2) dans les murs de l'église, cela prouve l'antiquité du lieu, pas autre chose. Quant au tombeau du saint, il n'en a jamais existé la moindre trace, ni à Saint-Fraimbault-de-Prières, ni à Saint-Fraimbault-de-Lassay, pour la bonne raison qu'il est ailleurs, à Saint-Fraim-

(1) « *Titulus sancti Frambaldi abbatis. Anima piissimi Vitalis et anime omnium fidelium defunctorum requiescant in pace. Amen. Septem ei plena officia faciemus. Orate pro nobis* ». Ce texte se trouve entre ceux de Saint-Martin d'Angers et de Saint-Martin de Séez. Cf. L. Delisle, *Rouleaux des morts*, pp. 324 et 532. A la page 417 du même ouvrage, on lit à propos du rouleau de Guillaume des Barres de 1233 : « *Titulus sancti Frambaldi Silvanectensis* ». — M. Louis de La Beaulière (*Bulletin hist. de la Mayenne*, t. IV, pp. 58-59) a essayé de démontrer que M. Delisle s'est trompé en faisant porter le rouleau de Vital de Mortain à Saint-Fraimbault-de-Senlis. Si M. Delisle a erré en cette occurrence — ce qui n'est pas prouvé — il ne s'ensuit pas rigoureusement que le *Titulus* soit de Saint-Fraimbault-de-Lassay. Ne serait-il pas de Saint-Fraimbault-de-Gabrone ?

(2) M. L. de la Beaulière (*Bull. de la Mayenne*, t. IV, pp. 56 et suiv.) a publié ces pierres tombales qu'il attribue, d'après le P. de la Croix, au x<sup>e</sup> siècle au plus tard. Son affirmation est très discutable.

bault-de-Gabrone. Ce fait intéressant est attesté par l'ancienne tradition locale et par le monument lui-même que tout le monde peut voir en place.

#### § IV.

*Tombeau de saint Fraimbault. — Ancienne tradition qui le place dans le val de Gabrone. — Affaiblissement de cette tradition. — Mutilation et disparition du sarcophage de saint Fraimbault. — Sa découverte en 1880 et en 1907.*

La tradition locale qui affirme que l'ermite Frambaldus vécut et fut enterré dans le val de Gabrone vaudrait juste autant que celle qui place sa sépulture au Bas-Maine si elle n'était confirmée par l'existence d'un monument authentique. Mais comme elle possède ce précieux appui, il est bon de la faire entrer en ligne de compte.

La chapelle de Saint-Fraimbault-de-Gabrone se compose d'une absidiole romane en cul-de-four qui est antérieure au <sup>x</sup><sup>e</sup> siècle (1) et d'une nef du <sup>xvii</sup><sup>e</sup> (2). Sous l'autel en maçonnerie très ancienne, dans une confession en forme de four, les habitants de la région voyaient de temps immémorial un sarcophage en roussard protégé par une grille de fer (3), et sur les murs de l'avant-chœur la naïve silhouette de saints mérovingiens, comme saint Eloi et sainte Radegonde (4). Le sarcophage en roussard, contenant encore des ossements, était pour eux celui de saint Fraimbault, le contemporain d'Eloi et de Radegonde.

(1) Il n'est pas possible de fixer exactement l'époque de cette construction d'une grande simplicité. Elle peut aussi bien être du <sup>vii</sup><sup>e</sup> siècle que du <sup>x</sup><sup>e</sup>.

(2) Au-dessus de la grande porte se voit le blason sculpté de la famille de Maillé.

(3) Les trous de cette grille disparue sont encore visibles.

(4) Ces peintures du <sup>xv</sup><sup>e</sup> siècle, dessinées au trait (rouge, jaune) viennent d'être découvertes par nous, sous un épais badigeon. Elles représentent : saint Michel, sainte Aragonde (Radegonde), saint Eloi, et autres personnages qui n'ont pu être identifiés. Les trois saints personnages nommés plus haut ont leur nom peint en lettres gothiques.

Un curé de Saint-Sulpice de Paris, Philippe Huart (1), originaire du val de Gabrone s'est fait le défenseur de cette tradition, dans une vie de saint Fraimbault (2), imprimée en 1584, dont il offrit la dédicace à Jacques de la Motte, abbé de Saint-Prix en Vermandois, premier valet de chambre du roi, secrétaire de Sa Majesté, et fondateur du collège de Courdemanche.

Dans les premières pages de la préface, il explique les motifs qui l'ont déterminé à composer la vie de saint Fraimbault. « Et moi, dit-il, j'eusse pensé être reprehensible et de  
« vous-mesmes, moins affectionné à la patrie, si je n'eusse  
« couché par escrit ce que j'en ay veu et entendu, estant  
« comme vous scavez, vostre proche voisin (3) et plus humble  
« serviteur, *natif de ceste petite vallée de Gabrone*; ce  
« qui m'a meü vous l'adresser et dedier; aussi pour la singulière dévotion que vous avez toujours portée à ceste  
« *sainte place* et souvent visiter *ce saint tombeau*, et  
« m'autorizer en ce que vous scavez estre très véritable  
« *contre ceux qui voudroyent s'attribuer les premiers et*  
« *les derniers combats* (de Fraimbault) *mesme sa sépulture*;  
« prévoyant aussi qu'elle sera mieux et plus volontiers reçue  
« *de ceux du païs, demourans avec vous en ceste foy* ». Huart, après cette attaque contre ceux qui auraient voulu voler à son pays le tombeau du saint, passe au récit de la vie légendaire de son personnage, qui vient s'installer avec des compagnons (4) « au plus espois... de la forest, *sur une petite*

(1) « Prêtre, docteur régent en la faculté de théologie en l'Université de Paris ».

(2) *La vie de saint Fraimbault, confesseur et évesque (sic)*. Paris, 1584, in-4° de 30 pages, dans les *Mémoires Fontanien*, t. CLV, pp. 99-129. Bibl. Nat., Z 2.281. — Cette vie, sans critique, n'est intéressante qu'au point de vue de la tradition locale.

(3) Jacques de La Mothe était né à Courdemanche, près de Saint-Fraimbault-de-Gabrone, le 16 octobre 1516.

(4) Parmi ceux-ci on citait saint Constancien. — D'après sa légende publiée par Labbe, Boucquet et Du Chesne, saint Constancien aurait été ordonné prêtre par saint Innocent, évêque du Mans, qui l'aurait établi au





« mens de cette chapelle, l'on verra qu'elle a été construite à  
 « deux fois, sans pouvoir découvrir autres particularités ny  
 « curiosité remarquable qu'un tombeau de pierre dure de  
 « taille (1) sous l'autel, lequel a été détruit (2) imprudem-  
 « ment pour faire des degrez à la grande porte, depuis  
 « quelques années ; il avoit environ de six pieds de long (3),  
 « ce qui fait préjuger que ce tombeau était celui du seigneur  
 « de saint Sylviard ou Civiard, fondateur de cette chapelle,  
 « qui accorda ce petit terrain à saint Fraimbault lorsqu'il  
 « vint en ces cantons ; mais ce n'est qu'un préjugé de con-  
 « venance ; peut-être bien aussi que c'est le tombeau de  
 « quelque abbé de reclus qui vivaient dans ces déserts sous  
 « la conduite de saint Fraimbault ou de quelques uns de  
 « ses disciples qu'il y avait envoyés du Bas-Maine où ce  
 « saint confesseur faisoit sa demeure ordinaire ».

Marc Couëffé raconte ensuite l'histoire du saint telle qu'il  
 l'a lue dans « *l'Histoire des évêques du Mans* par Antoine  
 « Le Corvaisier de Courteilles, p. 133 et suivantes, et par  
 « Jean Bondonnet, bénédictin, p. 165 ». Il y ajoute seulement  
 ce détail, emprunté à Philippe Huart, que le saint « vint bâtir  
 « un petit oratoire avec une cellule au midy de la paroisse  
 « de Saint-George de Laq-Coué, sur un ravin qu'on appelle  
 « Gabrone ». Et « c'est cet oratoire, ajoute-t-il, qu'on appelle  
 « aujourd'huy la chapelle de Saint-Fraimbault-sur-Gabrone,  
 « *in condita Gabronensi*, comme le porte le manuscrit de sa

de Saint-Fraimbault, 100 livres une fois payées, 3 livres en argent et une  
 livre de cire, de rente annuelle « à prendre sur sa maison dudit Saint-  
 « Fraimbault, à la charge par les administrateurs de ladite chapelle d'em-  
 « ploier ladite somme de cent livres en l'achapt » d'ornements et d'un missel  
 nouveau, et de faire dire, pour ladite rente de trois livres, huit messes basses  
 dans ladite chapelle, les jours de saint Amand, saint Marc, sainte Anne,  
 sainte Madeleine, vigile de l'Assomption, saint Denis, sainte Barbe et dernier  
 jour de l'an. La livre de cire devait servir aux messes. Arch. de la fabrique  
 de Saint-Georges-de-la-Coué.

(1) Pour mieux dire de roussard.

(2) En partie.

(3) Exactement 2 m. 03 de long intérieurement.





conque. Il fallait le hasard d'une visite archéologique pour éclairer l'énigme. Nous la fîmes, M. Julien Chappée et moi, le 9 juin 1907. A première vue, on reconnut un tombeau mérovingien et, après étude, celui de saint Fraimbault.

Je ne m'attarderai pas ici dans une description minutieuse du monument. M. J. Chappée, qui a déjà publié le tombeau de saint Pavin (1), décrira celui de saint Fraimbault dans la deuxième partie de ce travail. Notre tâche ne se terminera pas là. On devra employer tous les moyens possibles pour le sauver de la destruction.

*(A suivre).*

Ambroise LEDRU.

(1) *Le tombeau de saint Pavin*, 1902, in-4° de 80 pages avec planches.







trouve aucune trace de sa présence à Bouloire, et c'est par procuration que, le 13 juin 1768, il est parrain de cloche à Maisoncelles. Rappelons enfin que c'est grâce l'influence du maréchal de Balincourt que la route du Mans à Vendôme, tracée d'abord par Lucé en 1764, fut ouverte en 1769 par Bouloire et Saint-Calais (1), et que c'est lui qui fit construire en 1762 la halle en bois, démolie au xix<sup>e</sup> siècle pour l'agrandissement de la place, et sous laquelle se tint le marché aux grains pendant plus de soixante ans (2).

Les dernières années du maréchal de Balincourt s'écoulèrent paisiblement dans son château de Balincourt, au milieu de parents et d'amis intimes. Par son testament, en date du 16 février 1767, il instituait héritier universel, comme l'aîné mâle de son nom, Charles-Louis Testu de Balincourt, son neveu. Entre autres legs, il laissait une somme de trois cents livres à distribuer aux pauvres des paroisses de Bouloire, Maisoncelles et Écorpain. Il mourut à Paris, âgé de quatre-vingt-dix ans, le 12 mai 1770 ; l'église d'Arronville possède encore son cœur, dans un vase d'argent.

Le maréchal de Balincourt ne laissait point d'enfants de son mariage, contracté le 1<sup>er</sup> décembre 1714, et célébré le 12 janvier 1715, dans la chapelle du château de Balincourt, avec *Marguerite-Guillemette Alleman de Montmartin*, fille unique de Pierre Alleman, chevalier, comte de Montmartin, lieutenant de roi en Dauphiné, et de feu Marie-Anne de Sève, sa première femme ; cette dernière étant cousine germaine de M. de Balincourt, les conjoints se trouvaient parents du deuxième au troisième degré. M<sup>me</sup> de Balincourt vint à Bouloire dans les premières années de son mariage ; elle fut marraine au Breil en 1717, et au Luart en 1718. Elle précéda le maréchal dans la tombe et mourut à Paris le 17 mars 1764, à l'âge de soixante-quinze ans.

(1) Th. Cauvin : *Essai sur la statistique de la Sarthe*, 1834, p. 363 ; V. Alouis et L. Hervé : *Lucé*, quatrième partie, p. 18.

(2) Archives de la mairie de Bouloire. Registre des délibérations municipales, année 1812, 22 mars.





Pendant la vie active du maréchal et dans sa vieillesse, le château de Bouloire, délaissé par son propriétaire, ne fut habité que par le fermier général du domaine. Le nouveau baron songea bientôt à s'en défaire : les *Affiches du Maine*, dans leur numéro du 1<sup>er</sup> novembre 1773, annonçaient la vente de la terre de Bouloire, qui passa en d'autres mains par acte du 6 octobre 1774.

(*A suivre*).

Eugène VALLÉE.

puisé la plus grande partie des renseignements donnés sur la famille de Balincourt.





# SAINT BERTRAND

ÉVÊQUE DU MANS

586-626 environ.

(Fin).



La plupart du temps, les chartes n'indiquent pas l'étendue de ces villas. Pour notre contrée, on peut cependant signaler une intéressante exception. La villa de Tresson, donnée, le 6 mars 572, par l'évêque Domnole à l'abbaye de Saint-Vincent, est assez exactement décrite pour qu'on puisse en connaître la surface et les limites. Au nord, elle commençait à une ligne d'environ 7 à 8 kilomètres des Gâtes ou la Gâte (Waota) de Challes, au cours supérieur du ruisseau le Tresson, entre les bourgs de Maisoncelles et de Tresson. A l'est, elle était bornée par le même ruisseau du Tresson ou Étangsort. A l'ouest, la petite rivière la Veuve la séparait de la villa de Pruillé (1). Au midi, elle se terminait au confluent de la Veuve et du Tresson, au hameau de Brives. De sa limite au nord jusqu'à Brives au midi, on compte environ 13 kilomètres à

(1) Pruillé, actuellement Pruillé-l'Eguillé. La commune de Pruillé ne s'étend plus maintenant jusqu'à la Veuve ; mais il en était autrement à l'origine. Au ix<sup>e</sup> siècle encore, la villa de Pruillé est appelée « Proliacum super fluviolum Viduam ». *Actus*, p. 35. — Il est probable qu'au nord de Villaines-sous-Lucé, la limite de Tresson empruntait le ruisseau de la Blotterie, ce qui augmentait encore son étendue.



cabanes pour les serviteurs. Non loin de là, se trouvait une église ou une chapelle. Un prêtre la desservait ; c'était souvent un serf du domaine que le propriétaire avait affranchi pour en faire son prêtre (1). *Courdemanche* (*curtis domania*) était vraisemblablement la maison du propriétaire de la villa de Tresson (2).

Autour de la manse domaniale, avec son parc, son potager, ses champs en labour, ses prés, ses vignes, était la terre de tenure, distribuée en manses de serfs, de colons ou d'affranchis. C'était la terre dépendante à l'égard du maître. On disait dans le langage du temps qu'elle regardait vers celle-ci, *ad eam aspexit*, qu'elle lui appartenait, *ad eam pertinet*. Saint Bertrand, dans son testament, dit, en parlant de la *villa villaris Redonatiago*, qu'elle regardait vers Bonnelles, *quod Bonalga semper aspexit*. En effet, *Redonatiago* était une dépendance de Bonnelles (voir plus haut, n° 3 et 24).

Chaque manse était cultivée par le travail individuel du tenancier ; la terre domaniale l'était par le travail collectif de mêmes tenanciers. De cette manière, le tenancier payait en grande partie son fermage en travail manuel. Le propriétaire recevait peu d'argent, mais il était sûr que la terre qu'il réservait serait toujours cultivée.

Les hommes étaient inséparables de la terre. Si la villa était vendue, le tenancier, serf ou colon, était vendu avec elle. Ce serf ou ce colon était littéralement l'homme du domaine. Il ne semble pas que les tenanciers eussent l'habitude de vivre épars, chacun sur un manse. Ils se rapprochaient plus les uns des autres pour former un village ou *vicus*, généralement établi à peu de distance de la maison du maître.

(1) Fustel de Coulanges, *l'Alleu et le domaine rural pendant l'époque mérovingienne*, pp. 439-442.

(2) M. l'abbé Charles, dans ses *Chroniques de la paroisse de Courdemanche*, p. 3, se trompe singulièrement en identifiant la *villa Brea* du testament de saint Bertrand avec la paroisse de Courdemanche qui était comprise dans la villa de Tresson. Tout son chapitre premier, ne roule que sur des confusions, est à refaire.





qui lui avait fait l'honneur de l'admettre à ses côtés (1). Un voyage du Mans à Bordeaux n'était pas pour étonner les Manceaux du VII<sup>e</sup> siècle, puisque leur évêque prend soin, dans son testament, de leur préparer un gîte dans la ville même de Bordeaux quand l'envie leur prendrait d'y aller acheter du poisson (voir plus haut, n° 107-5).

Avec l'expérience des affaires, Bertrand possédait nécessairement ce qui en constitue l'essence : une certaine défiance à l'égard des autres hommes. Il savait que la justice et la bonne foi étaient trop souvent étouffées par l'amour immodéré des biens matériels. Aussi ne craint-il pas de bien préciser dans son testament que, redoutant l'éveil de certaines convoitises au sujet de ses legs, il place l'exécution de sa volonté sous la sauvegarde de Dieu. Qu'on y prenne garde ! Tout contempteur de la justice, fût-il évêque, partagera la damnation de Judas.

(1) *Ad Bertechrammum episcopum, cum elevaretur in currum.*

Curriculi genus est, memorat quod Gallia raedam,  
Molliter incedens orbita sulcat humum.  
Exsiliens duplici bijugo volat axe citato,  
Atque movet rapidas juncta quadriga rotas.  
Huc ego dum famulans comitatu jungor eodem,  
Et mea membra cito dum vehementer equo,  
Pontificisque sacri Bertechramni actus honore,  
Comprendente manu raptus in axe levor.  
Qualiter implumes fetus pia mater hirundo,  
Confovet, et placide pennula tensa tegit.  
Sic bonitate potens, affectu dives opimo,  
In proprium pastor molle sedile locat.  
Nec solum amplectens pia mens, sed diligit omnes,  
Unde magis populis unicus exstet amor.

(*Venantii Fortunati, Pictavensis episcopi, Opera omnia*, apud Migne, *Pat. lat.*, t. LXXXVIII, col. 142, cap. XXII).

On trouve dans les *Œuvres* du même Fortunat (*Ibidem*, col. 143, cap. XXIII) une autre pièce de vers où le poète loue l'évêque Bertechramnus de ses compositions littéraires, non cependant sans lui présenter quelques critiques.

## § VII

*Saint Bertrand dans la Légende. — Sa mort et sa sépulture. — Son tombeau, dans l'église de la Couture au Mans. Ses reliques et son suaire. — Sa place dans le Martirologe de l'église du Mans.*

J'ai dit plus haut que la légende avait à peine effleuré le nom de saint Bertrand. Les moines bénédictins de l'abbaye de la Couture qui prirent, après les invasions normandes, la succession des chanoines du monastère des SS. Apollinaire, Pierre et Paul, durent cependant s'occuper de leur fondation et composer pour leur usage une vie du saint personnage. Ils exécutèrent leur travail vraisemblablement dès le début de leur communauté et y mirent leur signature en disant que le nom de *Cultura* avait été donné à la maison par les évêques et les notables du Mans, du temps même de saint Bertrand. Le jour de la consécration de la basilique, ce qui d'ailleurs est complètement faux. Le manuscrit qui nous en est resté est d'une écriture du XII<sup>e</sup> siècle. Il occupe, sur deux colonnes, les folios 88-97 du numéro 217 de la bibliothèque municipale du Mans.

L'auteur de cette longue biographie s'est donné beaucoup de peine pour noyer, au milieu d'interminables développements littéraires, les *Gesta domni Bertichramni* des *Actus*. C'est dire qu'en dehors de lieux communs, on n'y trouve rien de nouveau, pas même des miracles. Il débute par une comparaison entre saint Julien, le premier évêque du Mans, fondateur d'hôpitaux « *ad singulas portas Cenomaniæ urbis* » et saint Bertrand, fondateur lui aussi de plusieurs hospices. Il indique ensuite de la manière suivante l'origine de l'héros : « *Beatus Bertrannus, nobili genere regum Francorum et altero sanguine palatinorum comitum Aquitanie* ».

(1) *Actus*, pp. 98-101.





« et les cendres déposées dans un vase de grès. La même  
« église conserve en outre un morceau de soie, d'un dessin  
« très antique, regardé comme ayant été détaché du suaire  
« du même saint (1). »

La cathédrale possède également un morceau de la même étoffe. Celui de la Couture est conservé dans une châsse moderne, avec cette inscription : *De sudario B. Bertranni*. M. Hucher a décrit ainsi ce morceau qu'on peut attribuer au VII<sup>e</sup> siècle : « Sur un tissu de soie, le fond uniformément rouge,  
« deux lions, debout, affrontés, s'abreuvent dans une coupe  
« placée entre eux, ou bien respirent, haletants, la flamme  
« d'un pyrée... Les lions sont ouvrés en soie verte et rehaussés  
« de plaques rouges disposées dans le but d'imiter la saillie  
« des muscles et des os. De minces filets jaunes dessinent les  
« formes et séparent les couleurs. Un ornement très caracté-  
« ristique couvre la cuisse des lions, c'est une étoile à huit pans  
« de couleur verte inscrite dans un cercle rouge. Le vase  
« dans lequel ils boivent a pour ornement longitudinal une  
« arabesque dont plusieurs courbes semblent dénoter une  
« provenance orientale. Enfin, pour terminer la description  
« matérielle de notre voile, disons que son tissu est très fin,  
« très serré et très régulier, et qu'il annonce une fabrication  
« parfaitement maîtresse de ses procédés (2) ».

Le Martyrologe de l'église du Mans place la *depositio* de saint Bertrand au 30 juin, et sa *translatio* au 3 du même mois (3).

Ambroise LEDRU.

(1) Abbé Voisin, *Polyptiques de l'Eglise du Mans*, Le Mans, 1844, pp. 320-321.

(2) *Etudes sur l'histoire et les monuments du département de la Sarthe*, Le Mans, 1856, pp. 90-92, avec planche ; et la *Cathédrale du Mans*, 1900, in-folio.

(3) Voir le *Nécrologe-Obituaire de la cathédrale du Mans*, publié par MM. Busson et Ledru (t. VII des *Archives historiques du Maine*, 1906), pp. 133 et 147.



A. M.



---

*Le Gérant : A. GOUPIL*

---

Laval. — Imprimerie A. Goupil.

























## LE TOMBEAU DE SAINT FRAIMBAULT

### A SAINT-FRAIMBAULT DE GABRONE

(Suite).



#### § V.

*Légende de saint Fraimbault. — Époque de la vie du saint.  
— Cimetière mérovingien du Val de Gabrone.*

La légende de saint Fraimbault est connue par deux textes anciens : l'un emprunté par les Bollandistes (1) au bréviaire de Senlis, l'autre transcrit dans un recueil manuscrit du xiv<sup>e</sup> siècle de l'ancienne abbaye de Saint-Victor de Paris, actuellement conservé à la bibliothèque Mazarine. Ces deux textes (2), de basse époque (3), qu'on ne peut guère faire remonter avant le x<sup>e</sup> ou le xi<sup>e</sup> siècle, ne possèdent pas grande autorité. D'après eux, *Frambaldus* ou *Franbaudus*, ne en Aquitaine de parents nobles, vivait à l'époque des rois Childébert et Clotaire (4). Il vint se fixer au pays manceau, in

(1) *Acta Sanctorum*, 16 août.

(2) M. L. de la Beaulière les a publiés dans le *Bulletin de la Mayenne*, t. IV (1892), pp. 62-64.

(3) *Analecta Bollandiana*, t. XXIV, fasc. 1, p. 83.

(4) Childébert 1<sup>er</sup> mort le 23 décembre 558. Clotaire 1<sup>er</sup> mort le 10 novembre 561.



tenant le bourg de Saint-Fraimbault-de-Prières (1), d'autres disent à Saint-Fraimbault-de-Lassay (2). Cet itinéraire se trouve noyé au milieu de rapsodies naïves, enfantines, dues, elles aussi, à l'imagination effrénée de nos hagiographes de rencontre.

Aucun document réellement historique ne permet de connaître le pays d'origine de Fraimbault, non plus que l'époque exacte de sa vie. Cependant, comme on l'honorait du temps de l'évêque Mérole (774-786), on peut, à la suite de son ancienne légende, placer son existence sous l'épiscopat d'Innocent (533-559) ou, au plus tard, sous celui de ses successeurs du VII<sup>e</sup> siècle. Quant à son *curriculum vitæ*, en dépit des efforts des légendaires, il faut confesser que nous l'ignorons. Tout ce que l'on peut dire, c'est que l'ermite du Val de Gabrone — peut-être venu de l'abbaye d'Anille — a fondé un petit monastère sur le territoire actuel de Saint-Georges-de-la-Coué, dans la condita de Gabron, qu'il y a été enterré, qu'il a passé en faisant le bien et qu'il a laissé à travers les siècles la réputation d'un grand guérisseur (3), comme le témoigne l'acrostiche suivant dû à Marc Couëffé :

*F*raimbault dans ce désert, réclamé des fiévreux  
*R*emet en leur santé ces pauvres douloureux.  
*A*ux malades des dents en apaise la rage.  
*I*l guérit de la pierre et les gouteux soulage.  
*M*et l'esprit en repos des pauvres affligés,  
*B*énit les pas qu'ils font pour être soulagés,  
*A*ussitôt qu'à ce saint chacun fait sa prière,  
*U*n bien inespéré succède à ses misères.  
*L*ouons avec ferveur ce puissant favori,  
*T*out répond à ses vœux et se trouve guéri.

(1) Mayenne.

(2) Mayenne.

(3) « Cœcos illuminavit et daemonia a multis dejecit. A febris autem innumerabiles suis tantum precibus liberavit ; a reliquis etiam infirmitatibus multos suis condignis meritis reddidit sanitati ». *Acta Sanctorum*, 16 août.



La *cella sancti Frambaldi*, signalée dans un document du VIII<sup>e</sup> siècle, avait donc été établie « in vicaria Gabronense », à l'extrémité du territoire, dans la paroisse actuelle de Saint-Georges-de-la-Coué (1). Mais on ne sait à quel endroit elle était exactement située. La chapelle actuelle indique le tombeau de l'ermite qui fut probablement enterré, en dehors de son monastère, dans un cimetière mérovingien, comme les autres chrétiens de la région (2). Un oratoire fut ensuite élevé à cette place quand la sainteté du solitaire fut reconnue.

L'existence du cimetière mérovingien du Val de Gabrone n'est pas une simple hypothèse. Si des fouilles systématiques n'y ont pas encore été faites, il n'en reste pas moins certain qu'on a découvert en 1854, à environ deux cents mètres de la chapelle de Saint-Fraimbault, plusieurs cercueils en pierre. Voici des extraits du rapport rédigé à ce sujet, le 29 juin 1854, par M. Ruillé, sous-préfet de Saint-Calais.

« Le hameau de Saint-Fraimbault, situé au centre de la  
« commune de Saint-Georges-de-la-Couée et dans le voisi-  
« nage d'une voie romaine connue dans le pays sous le nom  
« de voie ferrée (3), qui conduisait du Mans à Tours, a sans  
« doute été habitée lors de l'occupation romaine.... Sur un

(1) Ce nom de *la Coué* (cauda, queue), semble indiquer une situation topographique à la queue ou extrémité d'un territoire.

(2) Il arrivait quelquefois que les fondateurs de monastères trouvaient la sépulture assez loin de leurs maisons. Saint Avit, mort dans son monastère du Perche, fut enseveli auprès de la ville d'Orléans et les chrétiens élevèrent ensuite une basilique sur son tombeau. Grégoire de Tours, *De gloria confessorum*, cap. 99.

(3) La *Via Saturniacensis*, dont il est question, en 572, dans la donation de la villa de Tresson à l'abbaye de Saint-Vincent (*Actus*, p. 85). — « En 1832, dit Pesche, *Dict.*, t. V, p. 212, le propriétaire du lieu de la Davilière, découvrit dans son jardin un pot de terre grise, de forme évasée, de 0,33 de hauteur, contenant 9.065 médailles saussées, et quelques mois après, un second vase en renfermant environ 4.000, aux types de Galien, Posthume, Victorin, des deux Tétricus, Claude II, Quintillus, Aurélien, Salonique, etc. ». La Davilière est située dans la commune de Cogners, mais tout près de la limite N.-E. de Saint-Georges-de-la-Coué, presque au bord de l'ancienne *Via Saturniacensis*.





« chemin rural conduisant (du hameau) à une chaussumerie...,  
« à quelques centaines de mètres (1) du dit hameau, on a  
« élevé une construction qui a motivé un travail de déblais  
« sur le côté gauche du dit chemin. Et, quel n'a pas été l'éton-  
« nement des travailleurs en rencontrant à la profondeur de  
« 1<sup>m</sup>85 et presque de niveau avec la voie, des tombes, au  
« nombre de cinq, dont trois en tuffeau du pays, une en  
« pierre de roussard et la dernière en béton... Ces tombes ont  
« la forme des cercueils ordinaires, elles sont d'une seule  
« pièce, larges vers la tête et allant en diminuant vers les  
« pieds ; les couvercles sont tous en tuffeau et de forme pris-  
« matique ; leur longueur varie de 1<sup>m</sup>70 à 1<sup>m</sup>85 ; leur largeur  
« est de 0<sup>m</sup>60 à une extrémité, et de 0<sup>m</sup>40 à l'autre ; leur pro-  
« fondeur est de 0<sup>m</sup>33 et l'épaisseur des parois varie de 0<sup>m</sup>08  
« à 0<sup>m</sup>10. Elles sont en tout semblables à celles qui ont été  
« découvertes il y a quelques années à Alonnes, à Saint-  
« Benoit-sur-Sarthe et dans divers endroits de notre vieille  
« province.... Ce qui me laisserait supposer que les tombes  
« de Saint-Fraimbault remontent à une haute antiquité et  
« peut-être au vi<sup>e</sup> siècle, c'est qu'elles sont de matériaux  
« divers, orientées de l'est à l'ouest (2), placées suivant l'habi-  
« tude des Romains sur le bord d'une voie publique, et que  
« l'une d'elles est en béton.

« Ces tombes ont été recouvertes dans l'origine de couver-  
« cles prismatiques en tuffeau qui ont fini par s'affaisser sous  
« le poids des terres et dont on a retrouvé les débris dans  
« l'intérieur. Les quelques ossements qui ont été retirés sont  
« à l'état friable, ils y occupaient la place que le corps devait  
« avoir au moment de l'inhumation, ce qui écarte l'idée que  
« ces sépultures aient jamais été violées.... Quelques-unes de

(1) Plus exactement à environ 150 mètres.

(2) Dans les cimetières francs, « les corps... ont ordinairement la face  
« tournée vers le ciel, les pieds au levant, suivant la saison où ils descen-  
« dirent dans la tombe, la tête au couchant, mais prête à regarder l'orient  
« dès que sonnera l'heure du réveil et que le soleil de justice se lèvera sur  
« le monde ». Abbé Cochet, *La Normandie souterraine*, p. 29.

« ces tombes ont été fouillées devant moi avec les plus grandes  
« précautions ; on n'en a retiré que de la terre, des débris de  
« couvercles et d'ossements.

« Trois de ces tombes en tuffeau, recouvertes de même et  
« juxtaposées, peuvent avoir appartenu à une même famille  
« ou doivent être de la même époque. La tombe en rous-  
« sard (1) est placée à peu près sur la même ligne et à 1<sup>m</sup>50  
« des premières ; celle en béton, placée en avant de ces  
« quatre tombes, était pour la majeure partie sous le sol de  
« la voie publique (2) et presque à son affleurement (3). »

## § VI.

*La dévotion populaire envers saint Fraimbault. — Con-  
fiance des anciens chrétiens. La poussière des saints  
tombeaux.*

Si aux XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles on ne mettait plus de nom sur  
le tombeau de la chapelle de Gabrone, les fidèles n'en conser-  
vaient pas moins une grande confiance dans la vertu médicale  
du vieil ermite.

« Nous avons le bonheur de posséder une portion du chef  
« de saint Fraimbault, écrivait vers 1873 l'abbé Leroyer.  
« Cette relique est conservée dans l'église paroissiale et nous  
« l'exposons dans la chapelle de Saint-Fraimbault à la fête  
« patronale. Les pèlerins qui invoquent le saint ont coutume  
« de ramasser un peu de poussière du sanctuaire (4) pour  
« mêler à l'eau bénite qu'ils boivent pour recouvrer la santé.  
« C'est en mémoire de ce que faisait le saint lui-même qui

(1) Elle est encore sur le chemin de la chaussemerie ou tuilerie.

(2) Ce fait prouve qu'alors le chemin n'existait pas et que le cercueil se  
trouvait en plein cimetière.

(3) Communication de M. J. L'Hermitte, archiviste départemental de la  
Sarthe.

(4) A cette date, la confession était encore cachée par le mur élevé  
vers 1700.

« mêlait de la poussière à l'eau qu'il bénissait et donnait à boire aux malades (1) ».

Le brave curé, auteur de ces lignes, cherchait à expliquer par un trait apocryphe de la vie du saint une coutume assez extraordinaire à ses yeux. Avec un peu plus de culture historique, il y aurait vu un usage païen christianisé. Les œuvres de Grégoire de Tours abondent en faits de ce genre.

Au temps de Germain, évêque de Paris (558-576), le diacre Ragimodus, attaqué de dysenterie, vint à la basilique de Saint-Martin de Tours, prit un breuvage contenant de la poussière du tombeau du thaumaturge et fut guéri (2).

La ville de Tours était ravagée par une épidémie de dysenterie. Beaucoup d'habitants eurent recours avec succès au même moyen. L'un des malades avait mêlé de la poussière du sépulcre avec du vin (3).

On apporte à un fiévreux « pulverem sepulcri sancti Martini » ; il l'absorbe dans du vin et recouvre la santé (4).

Un clerc souffrait de la fièvre et d'un flux de ventre ; la poussière du même tombeau lui fut souveraine (5).

Grégoire, lui aussi, avait grande confiance dans l'efficacité de ce remède. Sur le point d'aller visiter sa mère et avant de se mettre en route, il se munit de la précieuse poussière afin d'en administrer à ceux de son escorte qui tomberaient malades. Sage précaution ! Un de ses jeunes serviteurs fut pris de dysenterie et de fièvre. Un breuvage suivant la même formule le remit en état. Dans un voyage en Auvergne, il eut un terrible mal de dents qui disparut par le même moyen. Rempli de reconnaissance envers saint Martin, l'évêque historien s'écrie alors : « O thériaque inouïe ! ô remède ineffable ! ô antidote

(1) Lettre publiée par l'abbé Gillard dans sa *Vie de saint Fraimbault*, pp. 67-68.

(2) « Accepta potionem de pulvere sepulcri, sedata protinus infirmitate, convaleuit ». *De miraculis sancti Martini*, lib. II, cap. XII.

(3) *Ibidem*, lib. II, cap. LI.

(4) *Ibidem*, lib. II, cap. LII.

(5) *Ibidem*, lib. III, cap. LII. Voir aussi cap. LIX.

« digne d'éloges ! ô purgatif céleste qui l'emporte sur les  
 « pauvres remèdes des médecins, qui surpasse la douceur et  
 « la force de tous les parfums ! Non seulement tu nettoies le  
 « ventre, les poumons et la tête, mais tu guéris encore les  
 « consciences (1) ».

Avec de telles idées, il n'est pas étonnant de voir les chrétiens *racler* avec énergie, détériorer et user la pierre des saints tombeaux. Le sarcophage de l'évêque Taumastus, enterré à Poitiers, fut si bien gratté par les affligés de rage de dents et par les fiévreux qu'il en était troué à certain endroit (2). Le tombeau de l'évêque Cassianus d'Autun était presque usé par la même pratique à l'époque de Grégoire de Tours (3).

A Saint-Fraimbault-de-Gabrone, on constate un usage similaire. La paroi de la tête du sarcophage, placée sous la main, porte la trace évidente de limages volontaires. Sa ligne horizontale a été entamée irrégulièrement jusqu'à quinze et vingt centimètres de profondeur par les grattages successifs que les pèlerins opérèrent jusque vers l'an 1700, sur le rous-sard pour se procurer de la poussière bienfaisante.

La fête de saint Fraimbault est marquée au 16 août dans le Missel manceau du XII<sup>e</sup> siècle de M. le vicomte de Mon-

(1) « .... O theriacam inenarrabilem ! o pigmentum ineffabile ! o antidotum  
 « laudabile ! o purgatorium, ut ita dicam, coeleste, quod medicorum vincit  
 « argutias, aromatum suavitates superat, unguentorumque omnium robora  
 « supercrescit ! quod mundat ventrem ut agridium (acridium), pulmonem ut  
 « hyssopus, ipsumque caput purgat, ut peretrum (pyrethrum). Etiam non  
 « solum membra debilia solidat, sed, quod his omnibus majus est, ipsas illas  
 « conscientiarum maculas abstergit ac levigat ». *De miraculis sancti Mar-*  
*tini*, lib. III, cap. LX.

(2) Le tombeau se trouvait « ante atrium Beati Hilarii. De quo tumulo  
 « erasus a multis pulvis et haustus, ita dentium febriumque mederetur, ut  
 « qui hauserit, miretur effectum. Nam ita haec benedictio assidue expetitur,  
 « ut jam in uno loco sarcophagus appareat transforatus ». Grégoire de  
 Tours, *De gloria confessorum*, cap. LIII.

(3) « .... Vidi beati Cassiani sacerdotis magni sepulcrum a multis infirmis  
 « erasum, quod pene transformatum eo tempore putabatur ». *Ibidem*,  
 cap. LXXIV.

tesson (1). Le Martyrologe de l'église du Mans, du <sup>xiii</sup><sup>e</sup> siècle, la place au 24 juillet, en même temps que la fête de saint Pavace (2), et le codex *Molanus* (<sup>xvi</sup><sup>e</sup> siècle) au 23 août. Depuis longtemps, notre église célèbre sa mémoire le 16 août.

Au moyen âge, une foire se tenait dans le village le jour de la fête du saint. Le seigneur de Lucé y avait certains droits sur les « vendans vins et cidres ». Cette foire a été remplacée par une modeste assemblée.

Plusieurs églises et chapelles de l'ancien diocèse du Mans sont dédiées au saint ermite : Saint-Fraimbault-sur-Pisse (Orne) ; Saint-Fraimbault-de-Prières et Saint-Fraimbault-de-Lassay (Mayenne) ; Saint-Fraimbault d'Epineu-le-Chevreuil et Saint-Fraimbault-de-Gabrone (Sarthe). Comme mémoire, on peut ajouter l'ancien prieuré détruit de Saint-Fraimbault à Roëzé (Sarthe) ; la chapelle de Saint-Fraimbault de l'ancien manoir de la Lande, à Torcé-en-Charnie (Mayenne) ; l'ancienne chapelle SS. Michel et Fraimbault, dite de Tronquesnault, *aliàs* de la Hanne, à Lavaré (Sarthe).

L'église de Saint-Frambourg de Senlis est maintenant désaffectée.

## § VII.

*Chapelle de Saint-Siviard. — Translation des reliques de Saint-Fraimbault et de Saint-Siviard. — La chapelle de Saint-Siviard abandonnée par les religieux de Saint-Calais. — Conclusion.*

La carte du Maine de Jaillot, éditée à la fin du <sup>xvii</sup><sup>e</sup> siècle, sous l'épiscopat de Louis de La Vergne-Montenard de Tressan, indique à côté de la chapelle de Saint-Fraimbault une

(1) « XVII kalendas septembris. In civitate Metis, natale sancti Arnulfi episcopi ; et sancti Franbaldi confessoris ».

(2) « IX kalendas augusti. Cenomannis, depositio sancti Pavacii episcopi et confessoris. Eodem die, sancti Frambaudi ». Busson et Ledru, *Nécrologe-obituaire de l'église du Mans*, 1906, p. 178.



autre chapelle dite de « Saint-Civiard ». Celle-ci, complètement ruinée, ne marque plus sa place que par une pierre plantée au milieu d'une prairie, à 100 mètres environ de celle de Saint-Fraimbault, un chemin entre deux, sur la rive droite du ruisseau de Gabrone ou de Savonnières.

Civiard, Siviard ou Senart était, paraît-il, abbé du monastère d'Anisole (actuellement Saint-Calais). Sa vie (1), qui semble assez ancienne, le fait mourir le 1<sup>er</sup> mars de la huitième année du roi Thierry. « Ce roi, remarque F. Havet (2), « peut être Thierry II, Thierry III ou Thierry IV, et par conséquent l'année en question peut être 604, 689 ou 729 (3) ». Sur la fin de sa carrière, il se retira dans une villa appelée Savonnières, située *in condita Labrocinense*, dont il fit renouveler les bâtiments et où il mourut. L'exactitude de ce fait nous est attestée par un *praeceptum* de Charlemagne, du 19 février 774, approuvant l'échange que Rabegaudus, abbé d'Anisole, avait fait de cette villa, où était enterré Siviard, avec l'évêque du Mans, Mérole (4).

A l'époque de saint Aldric (832-857), il y avait une *cella* à Savonnières (5). Devait-elle son existence à Siviard ? On doit le supposer. Cependant, on ignore sa situation exacte (6). La

(1) *Acta Sanctorum*, au 1<sup>er</sup> mars.

(2) *Questions mérovingiennes*, p. 106.

(3) M. l'abbé Froger, *Hist. de Saint-Calais*, p. 18, adopte l'année 683, qui paraît la bonne.

(4) « Villa illa quae vocatur Sabonarias in pago Cenomannico, in condita « Labrosinensae, quem dominus Senardus suo opere a novo construxit, et « ibidem requiescit ». L. Froger, *Cart. de Saint-Calais*, pp. 16-17. — On trouve dans la notice de l'évêque Aiglibert (*Actus*, p. 198) que celui-ci, qui vivait entre 673 et 699, donna au monastère de Saint-Calais la petite villa de Savonnières (*Saronerolas*). Si ce renseignement est exact, il est possible d'admettre qu'à cette époque Siviard la fit agrandir et qu'il y mourut. Plus tard, sous Charlemagne, l'abbé Rabegaudus put traiter à nouveau avec l'évêque Mérole, pour la possession de cette même villa provenant des biens de l'église du Mans.

(5) *Gesta Aldrici*, p. 103.

(6) Elle a été placée au hasard à Saint-Georges-de-la-Coué. Aucun lieu de ce nom ne se rencontre dans la région. Seul le ruisseau de Gabrone ou de Savonnières peut en rappeler le souvenir.

chapelle élevée sur le tombeau du saint ne constitue pas un indice infallible. Le pieux personnage décédé dans la villa de Savonnières, au territoire de Lavardin (1), a pu être enterré dans le cimetière commun où reposait déjà l'ermite Fraimbault.

Étant admis que Fraimbault fut enseveli au territoire de Gabron (Javron) et que Siviard trouva la sépulture sur la villa de Savonnières, au territoire de Lavardin, la proximité des tombeaux des deux personnages, à 100 mètres seulement, fait croire que le cimetière qui gardait leur dépouille dépassait un peu les confins de la *vicaria* de Gabron. La limite de cette *vicaria* de Gabron persista jusqu'au delà du moyen âge. On en trouve la preuve dans une transaction du 2 janvier 1510 (v. s.), entre le seigneur de Ruillé-sur-le-Loir et celui du Grand-Lucé. Le terme de leurs fiefs respectifs était formé par le « grand chemin péaigeau, tirant contremont au bourg » de Courdemanche », passant entre la chapelle de Saint-Fraimbault et la chapelle de Saint-Siviard (1). Le « grand chemin péaigeau », où le seigneur de Lucé « avoit le droit de provosté, de péaiges, coustumes et levaiges », à l'exclusion du seigneur de Ruillé (2), existe toujours. C'est un sentier rugueux, caillouteux, raviné, franchissant hardiment le coteau escarpé qui sépare Courdemanche de Saint-Fraimbault. De nombreuses générations ont foulé son ossature de *perrons*, car le moyen-âge a construit peu de routes; il a vécu tout entier et cheminé pendant des siècles sur les débris de la voirie romaine (3).

(1) C'est ainsi qu'on traduit *Labrocinense*.

(2) Voir V. Alouis, *Les Coesmes, seigneurs de Lucé et de Pruillé*, deuxième partie, pp. 26-30.

(3) La *vicaria* de Gabrone, qui se terminait en pointe à Saint-Fraimbault et à Saint-Georges-de-la-Coué, était bornée au nord par la *vicaria* de Connerré; au nord-ouest par le *pagus Cenomanensis*; à l'ouest par le Belinois (*pagus*): au sud-ouest et au sud par la *condita* ou *vicaria* de Vaas; au sud et à l'est par la *condita* de Lavardin, à moins qu'elle n'en ait fait partie, comme je l'ai dit plus haut. Elle renfermait dans son territoire les communes actuelles de Courdemanche, Saint-Georges-de-la-Coué, Montreuil-le-Henri,





demment » et faisait murer le tombeau de saint Fraimbault, les moines de Saint-Calais, confortablement installés sur les bords de l'Anille, ne songeaient pas à venir s'abîmer dans la prière et le jeûne, au milieu des rocailles et des caves du val de Gabrone. Ils laissaient la ruine s'abattre progressivement sur la chapelle de Saint-Siviard, sans oublier toutefois de toucher les revenus qui y étaient attachés. C'est ainsi qu'on éteint dans le peuple le sentiment religieux et qu'on prépare des générations indifférentes ou même hostiles. La chapelle de Saint-Siviard n'existe plus qu'à l'état de vague souvenir (1), le tombeau de saint Fraimbault, presque abandonné, ne voit plus que quelques rares pèlerins, et la foi des habitants de la contrée est descendue à l'étiage. Seul le ruisseau du val de Gabrone, qui naît à une petite distance dans les bois du château de la Chenuère, continue à couler avec le même murmure, comme au temps des vieux ermites mérovingiens.

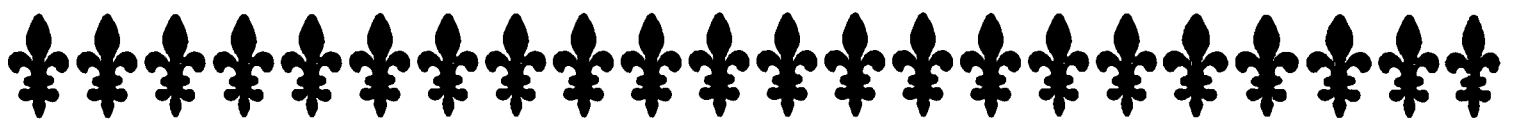
*Conclusion* : Le Bas-Maine réclame pour son Javron la *condita* ou *vicaria Gabronensis* et en conséquence le tombeau de saint Fraimbault, mais sans en avoir jamais montré la moindre trace matérielle. Le Haut-Maine a, lui aussi, un territoire de Javron. Plus heureux que le Bas-Maine, il possède dans la chapelle de Saint-Fraimbault-de-Gabrone, un tombeau, sous l'autel, à la place d'honneur. Ce tombeau, on n'en saurait douter et l'ancienne tradition vient l'affirmer, est celui du saint éponyme, c'est-à-dire celui de saint Fraimbault.

(A suivre).

Ambroise LEDRU.

(1) En 1878, M. l'abbé Millet, ancien curé de Saint-Georges-de-la-Coué, écrivait à M. l'abbé R. Charles : « J'ai encore vu les murs de la chapelle de « Saint-Siviard à la hauteur de quatre ou cinq pieds, sur les bords de la « Savonnières, près de la passerelle, qui va rejoindre la route de Poncé, « ainsi qu'un gros noyer qui avait établi son domicile sur l'emplacement « même du tombeau du saint abbé, et une pierre funéraire où l'on aperce- « vait encore quelques lettres ». *Essai sur Saint-Georges-de-la-Coué*, p. 5, note 3.





# LES NOUËT

## DE VALLON



Cette famille eut jadis quelque célébrité ; la généalogie qui en fut donnée par le comte de Montesson, dans ses *Recherches sur la Paroisse de Vallon*, signale un illustre prédicateur, le P. Jacques Nouët, jésuite (1605-1680), et attribue plusieurs charges à la Cour à des membres de ladite famille : un gouverneur des pages de la petite écurie en 1633, deux gardes de la porte du roi, en 1686 et 1714. L'*Histoire littéraire du Maine* de B. Hauréau, 2<sup>e</sup> édition, cite en plus Claude Nouët, et son fils Guy, tous deux avocats au Parlement de Paris (1652 et 1685) (1). Dans un livre de famille des Lefebvre des Allays, lequel appartient à M. Raoul de Linières, se trouvent des notes généalogiques sur une famille Nouët, du Mans, depuis 1645 jusqu'à 1799 : rien n'indique la parenté de ses membres avec les Nouët de Vallon ; et l'on ne peut essayer de les rattacher l'une à l'autre.

Le comte de Montesson mentionne, page 67, une lettre autographe du 3 janvier 1660, adressée par le P. Jacques Nouët à son frère Jean, gouverneur des pages de la petite écurie, mais je n'ai pu la retrouver (2). Deux autres lettres

(1) Voir aussi : *Vallon illustré*, par l'abbé Coutard, 1897. — *Portraits des hommes illustres de la province du Maine*, par Blondeau, 1666. — *Biographie générale de Didot (Hoëffer)*, tome XXXVIII. — Notice en tête des *Œuvres du P. Nouët*. Paris, Lecoffre, 1860-71, 27 vol. in-12.

(2) Ce Jean Nouët épousa en deuxièmes noces, le 28 janvier 1641, à Vallon, Anne Regnauldin, fille d'André. Cf. D. P. Renaudin. *Le traité de l'Indult de Claude Regnauldin*. Mamers, Fleury, 1906.

encore existantes, m'amènent à parler de l'alliance des Nouët avec les Belin : Claude-Guillaume Nouët, écuyer, seigneur du Chastin et des Roches, en Vallon, officier vétérân de la Maison du roi, épousa à Brûlon, par contrat du 12 août 1722, damoiselle Françoise-Marguerite de (ou du) Vernay, fille de Antoine de Vernay, sieur de La Bretesche et de Vert, en Brûlon, et de Anne Mareau (1). Ils eurent une fille, Anne-Françoise Nouët, qui fut mariée le 28 avril 1747 à Jacques-Ambroise Belin de Bêru, écuyer, seigneur dudit lieu, conseiller au présidial du Mans. De ce mariage vinrent trois enfants :

1° Jacques-Louis Belin de Bêru, baptisé le 21 décembre 1747, désigné « le petit Bêru, » dans la seconde lettre ;

2° Claude-François Belin de Montchatin (2), né en 1749, garde du corps du roi, qui fut tué en duel en 1780 à l'occasion de M<sup>me</sup> de Fonville ;

3° René Belin des Roches (3), né en février 1750.

Les lettres que je donne plus loin sont relatives à ces enfants : la première, signée « Nouët de Bêru, » est donc écrite par la femme de Jacques-Ambroise Belin de Bêru et adressée à lui-même. Il était alors à Vallon, chez ses beaux-parents, qui faisaient élever leurs petits-enfants sous leurs yeux ; M<sup>me</sup> de Bêru était restée au Mans dans l'attente de son troisième fils. Les personnes citées résidaient dans la ville ou aux environs : M. de Sarcé, d'une famille bien connue au Mans ; M. (ou M<sup>me</sup>) de Montauban appartenait à la famille Richer de Monthéard qui eut plusieurs branches : celle de Boismaucler et de Montauban s'éteignit au Bas-Maine en 1827 (4). A l'époque où fut écrite notre lettre, c'est-à-dire vers 1749 ou 1750, Nicolas Garnier, écuyer, sieur de Montauban (5), était mort, car nous voyons sa veuve Marie Le

(1) Généalogie manuscrite des Mareau du Genetay. — Cabinet de M. R. de Linières.

(2) V. *Paroisse de Vallon*, Le Chatin, p. 234.

(3) V. *Paroisse de Vallon*, Les Roches, p. 214.

(4) Généalogie Clinchamp aux archives du château de Chêne-de-Cœur.

(5) En Neuville-sur-Sarthe.

Goué, assister, le 1<sup>er</sup> août 1749 (1), devant Martigné, notaire au Mans, au contrat de mariage de sa nièce Marie-Bon Gaudin de Fleuré avec René Richer de Boismaucler. Le 8 janvier 1776 (1), en la même étude, contrat de mariage d'Alexandre-Louis-François Gaudin de Saint-Rémy avec Marie Renée-Françoise de Vanssay (de Chesne-de-Cœur), auxquels étaient présents trois Richer de Boismaucler et deux Richer de Montauban. Lequel donc de ces derniers faisait, quelque vingt-cinq ans avant, la partie de piquet de M<sup>me</sup> de Bérus ?

La « petite Belin » serait Louise-Jeanne-Renée, née en 1724, seconde sœur de M. de Bérus, dite plus tard demoiselle (ou dame) de Chantelou, en Vallon et Saint-Christophe-en-Champagne, rappelée en post-scriptum, — « tes s<sup>r</sup> (sœurs) tenbrase (*sic*). » — avec sa sœur aînée Anne-Gatienne, née vers 1722.

M. Pouset ou Pousset semble se rapporter à une famille bien connue au xvii<sup>e</sup> siècle, les Pousset de Montauban ; cependant nous venons de voir qu'à la moitié du xviii<sup>e</sup> siècle la seigneurie de Montauban était aux Richer. — *Bouro* était un domestique, ou le messager du Mans à Vallon.

La lettre de M<sup>me</sup> de Bérus était fermée d'un cachet de cire rouge, empreint des armes des Nouët : *d'or au chevron d'azur accompagné de trois grappes de raisin de pourpre, tigées de sinople* (2). Elle contenait plusieurs petits échantillons de rubans de soie, qui existent encore, mais dont le but est inconnu.

La seconde lettre, signée : « Devernay Nouet, » est de la belle-mère de M. de Bérus ; celui-ci était alors au Mans, près de sa femme qui venait de lui donner son troisième fils, René Belin ; la lettre qu'il reçut est du mois de février, et la jeune femme mourut quelque temps après, le 30 mai 1750. Françoise de Vernay survécut à sa fille jusqu'en 1778 ; sa sépulture eut lieu au Mans, le 8 avril, en l'église de Saint-Pavin.

(1) Esnault, *Inventaire des minutes des notaires du Mans*, t. III. pp. 25 et 261.

(2) Armorial de Dubuisson.



la-Cité. Au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, M. et M<sup>me</sup> Nouët, avaient habité, dans le bourg même de Vallon, la maison du Verger, prise à bail de Thomas Courtin du Perré ; c'était une seigneurie qui appartint aux Maudet, pendant tout le XVII<sup>e</sup> siècle.

J'ai dû corriger un peu l'orthographe pour rendre ces lettres plus compréhensibles.

Ch. vicomte DE MONTESSON.

*A Monsieur*

*Monsieur de Bérus chés Monsieur Nouët, à Vallon.*

Bonjour mon cher petit amy, comment te porte tu ? Jay grand peurs que tu naits aisté incomodé de ton voiage, ménage toi donc ie ten prie.

Pour moy ie me porte fort bien et serais encore mieux sy j'avais le plaisir de te voir, je tatan avec une vray impatience cependan sy le tans nest pas comode ne tesposse pas et reste plustos deux jours de plus. Je te diré que le jour que tu party je fit un piquet avec m<sup>r</sup> de Sarsé et m<sup>de</sup> Montauban. Je ne suis point seulle, je pran bien des bouillons enfain je suis fort raisonnable le curé de Fay me vint demandair à diner le jour que vous ais tiés chés luy il ny a aucune nouvelle isy. La petite Belin fût hier chés m<sup>r</sup> Pouset se divertir.

Presente mes respect a mon cher pere et a ma chere mere et enbrase ton fis pour moy. Bouro presse ie nay que le tans de tasure de lamitié avec laquelle je seray toute la vie ta fidelle petite femme.

NOUËT DE BERU

Tes s<sup>r</sup> tenbrasse.

*ce mercredy.*



*A Monsieur*

*Monsieur de Bérus consayller au presidial du Mans.*

Nous somme bien charmé, monsieur, de ce que votre famme est autans bien quelle peut estre. Je vous diré que vos

enfants ce porte bien. Le petit Bérû vint hier isy. Il couret apres moy pour avoir de léchaudet.

Voilas quatre chapons que je vous envoie pour faire du bou(il)lon. Lon ma dit quil estés aussi bons que les poulle et je né point de vielle (poulle). Lon doit vous envoyer de Beru tout ce que vous demandé, cependant le beure vous ne loré pas cette semaine car la Guité me dit dimanche quil nété pas encore prest.

Notre petit a deja bien eu des visite. M<sup>r</sup> Nouet vous embrace tous deux, il a la goute au piet et a la main. Jenbrace votre samme et luy recomande de ce bien menager et etre bien resonable pour navoir point de mauvés retours de sa couche. Elle est bien heureuse quil face un tans aussi doux. Il ni as rien de nouvaut isy a vous faire part. Jé lhonneur detre de tout mon cœur, Monsieur, votre tres humble et tres obeissante servante

DEVERNAY NOUET

*A Valon ce 26 fevrier.*

Nous presantons sil vous plait nos respect a toute la famille. Aiez la bonté de nous envoyer des bou(re)lets pour le petit Beru et quil soiet gros pour le conserver. Il ce tiens antro des chese a merveille. Con les prene noirs jusquace quil porte des bonet.





# LES SEIGNEURS DE BOULOIRE

*(Suite).*



## XII

LES MONDAGRON  
(1774-1789)

Bien que possédée depuis les origines de la féodalité par onze familles de noms distincts, la seigneurie de Bouloire n'avait encore été aliénée que deux fois. En 1465, Gilbert du Puy, descendant de l'ancienne maison de Bouloire, avait vendu à François de Lesparvez, dont les héritiers, en 1519, vendirent à Antoinette d'Illiers. Une troisième aliénation allait être faite par les Testu de Balincourt, issus d'Illiers par les femmes. Maisoncelles, au contraire, était resté au pouvoir de la famille d'Illiers ou de ses descendants, sans interruption, jusqu'à l'époque où nous sommes parvenus, c'est-à-dire pendant plus de sept siècles.

Dès le 21 mars 1774, MM. Le Gras, oncles maternels d'Hélène-Françoise de Mondagron, comtesse de Foucault, encore mineure, autorisaient leur nièce à vendre la terre de Chefraison (1), située à Changé-lès-le Mans, qui lui venait

(1) Les *Affiches du Maine*, du 31 janvier 1774, annoncent la vente de Chefraison.

de sa mère, Marie-Anne Le Gras, pour en placer les deniers sur celle de Bouloire (1).

La maison de Mondagron, appelée aussi, par corruption, Mondragon, est originaire du fief du même nom, sis paroisse de la Bosse (2). A la fin du XII<sup>e</sup> siècle et au commencement du XIII<sup>e</sup>, vivait *Sequard de Mondagrun*, chevalier, cité dans les cartulaires de la Couture, de Champagne et de Saint-Vincent. En 1310, *Jean de Mondagron*, écuyer, seigneur dudit lieu, paroissien de la Bosse, vend diverses rentes sur des biens qu'il possède à Cherré, Saint-Georges-du-Rosay et Ardenne. Avant 1362, *Geoffroy*, seigneur de *Mondagron*, avait aliéné sa métairie de Barbedorge, à Cherré, déjà engagée par *Jean de Mondagron* en 1310. Ce Geoffroy fut probablement père de *N.*, sire de *Mondagron*, mort dès 1395 (3), lequel eut deux fils :

1<sup>o</sup> *Jean de Mondagron*, écuyer, sire de Mondagron et de la Forterie, en la forêt de Longaunay, 1372, mari d'*Agaice*, mort le 27 avril 1402. *Agaice de Mondagron*, leur fille, donna la Forterie en 1451, porta cette terre et celle de Mondagron en mariage à noble *Étienne du Bouchet*.

2<sup>o</sup> *Gervais de Mondagron*, écuyer, paroissien de Savigné, l'Évêque, 1377-1394, père de :

*Jean de Mondagron*, qui servit à l'arrière-ban et fut longtemps à la garde de la Ferté-Bernard pendant les guerres.

(1) *Mémoires du chanoine Nepveu de la Manouillère*, t. I<sup>er</sup>, p. 183. La famille maternelle de la comtesse de Foucault était unie par les liens d'alliance avec les Testu de Balincourt. Le 7 octobre 1718, en l'église du Luart, Marguerite-Guillemette Alleman de Montmartin, marquise de Balincourt, baronne de Bouloire, femme du futur maréchal, tenait sur les fonts Antoine Guillaume-François Le Gras, né le 12 janvier précédent, fils de François Le Gras, seigneur du Luart, et frère aîné de la mère d'Hélène-Françoise de Mondagron. Marquis du Luart en 1735, il y fut inhumé le 24 janvier 1775. (Inventaire civil du Luart.) On ne peut douter qu'il ait entretenu avec sa marraine, avec le maréchal de Balincourt d'amicales relations, qui le décidèrent, après leur mort, à autoriser l'acquêt de Bouloire, que sa nièce désirait faire.

(2) La plupart des notes qui vont suivre sont tirées d'une généalogie de Mondagron dressée par M. le vicomte d'Elbenne, d'après les *Carrés d'Holmes*, 138 et divers fonds d'archives.

(3) Archives de la Sarthe, E 271, nos 71 et 72, et E 272.

anglaises. Il eut en partage, par accord avec Agaice de Mondagron, sa cousine, le domaine de la Rivardière, près Mondagron. Il épousa *Jeanne de Vaux* et demeurait avec elle en la maison du Pressoir, à Lombron. Il mourut au temps où les Anglais occupaient le comté du Maine, laissant deux enfants : 1° *Jean de Mondagron*, écuyer, mort en 1521 ou 1522 ; 2° *Colin de Mondagron*.

*Colin* ou *Nicolas de Mondagron*, seigneur de Montchevreau, 1473-1519, combattit contre les Anglais aux guerres de Bourgogne et de Bretagne. De *Madeleine Le Moyne*, sa femme, veuve en 1520, fille de Bertrand Le Moyne, seigneur de Dehault, il eut un fils, *Guillaume*, et sept filles.

*Guillaume de Mondagron*, écuyer, 1521-1550, seigneur de Hires, en Saint-Corneille, dont il rendit aveu en 1527 au cardinal du Bellay, épousa *Jeanne Tiercelin* (1), fils de Louis Tiercelin, lieutenant en la sénéchaussée du Maine, seigneur de la Béchuère, à la Chapelle-Huon, et de Renée Vaudelet. De ce mariage : 1° *Jacques*, qui suit ; 2° *Cyprien de Mondagron*, curé de Fatines, 1556, puis de Montfort-le-Rotrou, 1572-1602.

*Jacques de Mondagron*, seigneur de Hires, 1543-1571, épousa, en 1545, *Louise Denisot*, fille de Jean, seigneur de Feumusson, et de Nicole Beauvoisin. Elle était veuve en 1574 (2), ayant eu trois enfants : 1° *René*, qui suit ; 2° *Jacques*, écuyer, seigneur de la Paumerie, 1569-1594, mort au service du roi ; 3° *Louise*, décédée avant le 14 juin 1594.

*René de Mondagron*, seigneur de Hires, 1573, servait comme ligueur sous le seigneur de Pescheray en 1589. Sa

(1) Jeanne Tiercelin avait pour frère Julien Tiercelin, seigneur de la Béchuère, dont la fille, Anne Tiercelin, épousa en 1537, Claude de Ronsard, seigneur de la Possonnière, frère du poète Pierre de Ronsard. Marie Tiercelin, sœur aînée de Jeanne, avait épousé, en 1506, Jacques Tahureau, seigneur de la Chevalerie, qui fut père du poète Jacques Tahureau. (H. Chardon : *Jacques Tahureau...*, dans la *Revue du Maine*, t. XVI, pp. 303-304.) Cf. Arch. de la Sarthe, G 720.

(2) Voir *Revue du Maine*, t. I<sup>er</sup>, p. 361.



3° *Cyprien de Mondagron*, qui suit ; 4° *Madeleine de Mondagron*, habitant avec Jean-Baptiste, son frère, en 1668, religieuse ; 5° *Marie de Mondagron*, religieuse.

*Cyprien de Mondagron*, né en 1644, écuyer, sieur de la Papillonnière, 1697, 1699 (1), épousa, le 29 septembre 1676, *Marie Saybouez*, fille de Jacques Saybouez, écuyer, seigneur de la Cour, à Assé-le-Béranger, et de Marie Le Febvre (2), d'où : 1° *François*, qui suit ; 2° *Jacques-Cyprien*, né en 1679, mort jeune ; 3° *Anne-Madeleine de Mondagron*, dame de Hires, mineure en 1691, mariée, en 1700 (3), à *René-François de Girard*, écuyer, seigneur de la Chaume, auquel elle apporta la terre de Hires. De ce mariage naquirent : 1° Marie-Françoise de Girard de la Chaume, décédée à l'abbaye de la Perrière le 8 juin 1782 ; son frère lui laissa en mourant la terre de Hires, qu'elle vendit à Claude-François, comte de Murat, marquis de Montfort-le-Rotrou ; 2° Anne-Madeleine de Girard de la Chaume, abbesse de la Perrière, 1752, morte le 21 août 1779 ; 3° René-Georges de Girard, seigneur de la Chaume et de Hires, marié à Saint-Corneille, le 28 avril 1732, avec Suzanne Bailly, fille de défunts Paul Bailly, seigneur du Bourgneuf-la-Forêt, Fresnay, etc., et Suzanne Leprestre ; il mourut sans enfants, au Mans, le 26 septembre 1776, léguant Hires à sa sœur Marie-Françoise (4).

*François de Mondagron*, né à Assé-le-Béranger le 18 août 1677, épousa, le 18 mai 1708, *Hélène-Françoise Portail*. Seigneur de la Cour d'Assé, il fut assigné pour sa noblesse en 1714, et fut inhumé en l'église d'Assé le 2 mars 1757. Il avait eu cinq enfants : 1° *Françoise*, 1709 ; 2° *François*, 1710 ; 3° *Marie-Josèphe*, 1713, dame de Bouloire après sa nièce, et dont il sera parlé plus loin ; 4° *Marie-Thérèse*, 1715 ; 5° *Jean-Cyprien*, qui suit.

(1) Registres de Saint-Corneille, 8 juillet 1697.

(2) A. Angot : *Dict. de la Mayenne*, t. I<sup>er</sup>, p. 770.

(3) Arch. de la Sarthe, G 373.

(4) *Mémoires de Nepveu de la Manouillère*, t. I<sup>er</sup>, p. 260 et passim ; Registres de Saint-Corneille ; Arch. de la Sarthe, E 92, 256.

*Jean-Cyprien de Mondagron*, né à Assé, en 1716, seigneur de la Cour d'Assé, de Chefraison, à Changé-lès-le Mans, et de la Marcheferrière, à Saint-Mars-d'Outillé, épousa, en 1751, *Marie-Anne Le Gras*, fille de François V Le Gras, marquis du Luart, et de Marie-Françoise Lucas de Muyn. Il mourut à Assé, avant son père, en 1754, et fut inhumé dans l'église dudit Assé (1). Il laissait une fille unique, *Hélène-Françoise*, qui suit.

(A suivre).

Eugène VALLÉE.

(1) A. Angot : *Dict. de la Mayenne*, t. 1<sup>er</sup>, p. 770 ; Arch. de la Sarthe, B 18, 90, 142, 425.







Pourquoi le nomme-t-on le Grabatoire ? En réalité, ce vocable servait à désigner l'espace même sur lequel il a été édifié. Il n'a jamais servi, ainsi que le veut l'opinion du vulgaire, à hospitaliser les chanoines malades. Quand on l'élevait, il y avait beau temps que les successeurs des clercs réguliers, établis au Mans par saint Aldric, n'y vivaient plus en communauté, et y possédaient, chacun, leur habitation particulière. Serait-ce donc que l'hôtel de Jean de Courthard prit la place d'un ancien hospice ? On peut le conjecturer, mais, comme, jusqu'à ce jour, aucun document du temps ne nous l'apprend, le plus sûr est de garder de Conrart le silence prudent.

Quoi qu'il en soit d'ailleurs de l'appellation, l'immeuble qu'elle désigne n'était pas entièrement édifié quand, le 23 mars 1529, mourut Jean de Courthardy. Ses héritiers empressés — ils le sont tous — à recueillir l'actif de sa succession, semblaient en oublier le passif, et le Chapitre eut, à plus d'une reprise, à leur rappeler qu'ils devaient contribuer à l'achèvement d'une habitation où, à certains jours, plus exactement durant certaines nuits, les malfaiteurs se donnaient rendez-vous, et qui, le temps s'écoulant, menaçait de s'écrouler. Une transaction intervint, le 30 décembre 1542, laquelle, laissant au Chapitre la plus lourde part des frais de construction, le rendit, à juste titre, propriétaire de la maison. On se hâta alors de la terminer, sans y ajouter les hautes lucarnes en pierre des greniers. Une question se pose ici bien naturellement. Cet édifice de si grande allure, qui donc en a dressé le plan et par qui ce plan a-t-il été réalisé ? On le conjecture, mais sachons reconnaître que c'est là une simple hypothèse vraisemblable : on peut donc croire que le célèbre architecte, maître Simon Hayeneufve, est l'auteur de ce beau travail.

Dès qu'elle fut achevée, la maison devint aussitôt canoniale, ou, si on le préfère, elle fut occupée par un chanoine M. de Quincé, qui en paya un loyer annuel de cent livres. I







## BIBLIOGRAPHIE



Les **Annales flèchoises**, t. VIII, juillet-août 1907, ont publié sous le titre de : *La toponymie des Actus*, une réponse de M. l'abbé G. Busson à M. l'abbé Angot. La discussion soutenue par nos deux confrères n'est pas parvenue à faire jaillir une lumière évidente, car, dans la même Revue, M. E. Coueffin étudie à son tour l'étymologie du nom de La Flèche et arrive à une conclusion différente de celle de MM. Busson et Angot.

— On sait que l'origine des seigneurs de Laval a donné lieu à une polémique historique entre M. le comte de Broussillon et M. l'abbé Angot. M. R. Latouche est intervenu en troisième dans le débat. Il vient de publier dans le *Bulletin de la Commission historique et archéologique de la Mayenne* (t. XXIII, pp. 199-211) une note sur *L'Origine des seigneurs de Laval* qu'il termine ainsi :

« La donation d'Auvers-le-Hamon par *Guido de Danazeio* aux moines de la Couture et la confirmation de cette donation par le comte du Maine, Hugues III, sont des faux qui paraissent avoir été fabriqués par les moines de Saint-Pierre de la Couture, entre 1190 et 1193, pour justifier certaines prétentions soulevées à l'occasion de quatre procès, à l'aide de plusieurs actes anciens et notamment de la donation de la chapelle de Tennie par le comte Hélie ; le prétendu donateur, Gui de Denazé, est un personnage imaginaire, et il est vain de chercher à l'identifier avec le premier seigneur de Laval, quelque séduisante que semble l'identification. »

— L'histoire de Sainte-Suzanne (Mayenne) a donné lieu à une nouvelle publication illustrée, due à la plume de M. R. Triger et de M. le marquis de Beauchesne (1). « Rédigée à la suite de l'excursion de la Société historique et archéologique du Maine à Sainte-Suzanne,

(1) Robert Triger, *Sainte-Suzanne (Mayenne) ; son histoire et ses fortifications*. Étude accompagnée de dix-huit plans ou gravures, et publiée, pour l'histoire féodale avec la collaboration du marquis de Beauchesne. Mamers, G. Fleury, 1907 ; in-8° de 272 pages.

le 5 juillet 1906, cette notice ne prétend pas à l'importance d'une étude entièrement nouvelle : elle a pour but plus modeste de condenser les travaux précédents, et, en leur ajoutant quelques chapitres inédits, de *mettre au point* l'histoire de la vieille forteresse qu'aucun ouvrage spécial ne fait en ce moment connaître aux visiteurs ». L'ouvrage est divisé en trois parties : *Histoire militaire* ; *Histoire féodale* ; *Histoire religieuse et civile*. L'*Histoire militaire* renferme trois chapitres : I, Sainte-Suzanne au <sup>x</sup><sup>e</sup> siècle ; II, Sainte-Suzanne aux <sup>xiv</sup><sup>e</sup> et <sup>xv</sup><sup>e</sup> siècles ; III, Sainte-Suzanne pendant les guerres de religion ; IV, Les fortifications. L'*Histoire religieuse et civile* se subdivise ainsi : I, Avant la Révolution ; II, Sainte-Suzanne au début de la Révolution et pendant l'invasion vendéenne ; III, La chouannerie dans le canton de Sainte-Suzanne ; IV, Sainte-Suzanne depuis la Révolution.

A la page 18 du volume, M. R. Triger parle du duel qui aurait eu lieu en 1131 ou 1135, entre Pierre Boylesve et le jeune de Scales. Il laisse entrevoir que ce duel, appuyé sur un document apocryphe, pourrait peut-être prendre place parmi les événements historiques. J'espère que l'estimable auteur développera prochainement ses raisons et produira les documents destinés à faire la lumière dans cette question.

A. LEDRU.



---

*Le Gérant* : A. GOUPIL

---

Laval. — Imprimerie A. Goupil.



le 5 juillet 1906, cette notice ne prétend pas à l'importance d'une étude entièrement nouvelle : elle a pour but plus modeste de condenser les travaux précédents, et, en leur ajoutant quelques chapitres inédits, de mettre au point l'histoire de la vieille forteresse qu'aucun ouvrage spécial ne fait en ce moment connaître aux visiteurs ». L'ouvrage est divisé en trois parties : *Histoire militaire* ; *Histoire féodale* ; *Histoire religieuse et civile*. L'*Histoire militaire* renferme trois chapitres : I, Sainte-Suzanne au XI<sup>e</sup> siècle ; II, Sainte-Suzanne aux XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles ; III, Sainte-Suzanne pendant les guerres de religion ; IV, Les fortifications. L'*Histoire religieuse et civile* se subdivise ainsi : I, Avant la Révolution ; II, Sainte-Suzanne au début de la Révolution et pendant l'invasion vendéenne ; III, La chouannerie dans le canton de Sainte-Suzanne ; IV, Sainte-Suzanne depuis la Révolution.

A la page 18 du volume, M. R. Triger parle du duel qui aurait eu lieu en 1431 ou 1435, entre Pierre Boylesve et le jeune de Scales. Il laisse entrevoir que ce duel, appuyé sur un document apocryphe, pourrait peut-être prendre place parmi les événements historiques. J'espère que l'estimable auteur développera prochainement ses raisons et produira les documents destinés à faire la lumière dans cette question.

A. LEDUC.



---

Le Gérant : A. GOUPILO

---

Laval. — Imprimerie A. Goupil.

























# LE TOMBEAU DE SAINT FRAIMBAULT

## A SAINT-FRAIMBAULT DE GABRONE

(Fin).



### Deuxième Partie.

#### DESCRIPTION DE L'ÉGLISE ET DU TOMBEAU DE SAINT FRAIMBAULT

##### § I.

##### *Données générales.*

Après la destruction infiniment regrettable du tombeau de saint Pavin, en 1902, je croyais très sincèrement qu'il ne restait plus dans toute notre province du Maine un seul monument de ce genre. Je dois reconnaître aujourd'hui mon erreur, et je le fais certes avec satisfaction.

On peut voir encore en place, mutilé il est vrai, le tombeau d'un saint mérovingien, dans le département de la Sarthe, la confession d'un saint, tels que les établissaient les chrétiens, avant l'épanouissement du XII<sup>e</sup> siècle, avant les chasses émaillées, splendides demeures des bienheureux.

On vendit en 1905, à la salle Petit, à Paris, la collection de



voir. On institua la *fenestella*, petite ouverture dans la voûte du caveau ; une lumière descendue éclairait l'intérieur.

Quand, trop pauvre pour avoir un caveau, la communauté des fidèles déposait simplement le cercueil en terre, on le laissait visible, au moins en une partie — telle par exemple la ligne d'arête du couvercle en forme de toiture — généralement derrière l'autel, entre le mur de l'abside et l'autel lui-même.

A l'abbaye de Josaphat, près de Chartres, une petite fenêtre, *fenestella*, placée derrière l'autel de la Vierge, dans le mur d'une absidiole, permettait aux pèlerins de puiser de l'eau de la fontaine de Josaphat qui jaillissait sous l'autel même (1).

Enfin, les os du bienheureux n'étaient point dans le sarcophage, à même. On eût cru leur manquer de respect. Ils étaient placés dans un coffre de bois, quelquefois de fer, le plus souvent de fer et de bois. Il arriva alors qu'on ne se contenta plus de voir le sarcophage de pierre. On voulut voir le coffre — qui plus tard deviendra la châsse d'émail et d'or — contenant les reliques. De là, l'institution du trou par où les pèlerins passaient la tête : *fenestella* dans le sarcophage considéré comme caveau (2).

A Saint-Fraimbault de Gabrone, l'autel étant collé au mur de l'abside, le sarcophage placé sous cet autel dans une espèce de four, était visible par devant, à travers une grille de fer.

## § II.

### *La chapelle de Saint-Fraimbault.*

La chapelle de Saint-Fraimbault du val de Gabron est orientée. Elle se trouve sur la rive droite et à quelque cent mètres du ruisseau, au bord d'un vieux chemin qui conduit

(1) On peut voir et apprécier ce détail depuis les fouilles de 1905 ; elles ont mis au jour les ruines de l'abbaye de Josaphat dans l'enclos de ce qui est aujourd'hui l'hospice d'Aligre.

(2) Tombeau de sainte Hermine à Granville, près Le Havre.



0,70 sur 1 m. 30. Un modeste clocher, bois et ardoises, s'élève au milieu de la nef à l'endroit où se termine la partie romane, dont le toit, couvert de tuiles comme le reste de la chapelle, est plus élevé que celui de son annexe du xvii<sup>e</sup> siècle.

A l'intérieur, la chapelle est lambrissée et rappelle, ainsi que l'extérieur, mais en plus petit, la vieille église de Saint-Pavin-des-Champs. Son pavage suit la pente du terrain. On monte au clocher par une échelle située dans la nef. Autrefois, les murs de l'abside et ceux de la haute-nef étaient couverts de peintures. En enlevant, dans ces derniers temps, le badigeon du mur de la nef du côté de l'Évangile, on a mis au jour quelques personnages dessinés dans le style du xv<sup>e</sup> siècle, à l'ocre rouge et jaune. Ce sont, en commençant du côté de l'abside : *saint Michel*, terrassant le démon sous la forme d'un dragon (1); *sainte Radegonde*, un livre dans la main gauche et une crosse sur le bras droit; *deux saints* indéterminés avec bâtons ou crosses; *un personnage* effacé dont la main encore visible tient une clef; enfin *un évêque* avec sa crosse. Trois des dits saints sont désignés par leur nom peint en lettres noires gothiques : *saint Michel*, au-dessus du groupe de l'archange et du démon, *sainte Aragonde* (Radegonde), au-dessous de l'abbesse de Sainte-Croix de Poitiers, et *Eloy* au-dessus, entre l'évêque et la main tenant la clef.

### § III.

#### *Le tombeau.*

L'intérêt du petit monument consiste surtout dans l'autel en blocage de maçonnerie qui est collé au fond de l'abside. Cette maçonnerie grossière, en cailloux du pays, constitue

(1) On avait une grande dévotion pour saint Michel à Saint-Georges-de-la-Coué. Dame Michelle Huguet, veuve de feu Jehan Richer, vivant seigneur de Saint-Siviard, laquelle testa le 7 mars 1567, se fit peindre à genoux entre saint Michel, son patron, et le Crucifix. Cette toile, d'une médiocre exécution, existe encore dans l'église de Saint-Georges-de-la-Coué.











lequel, par conséquent, était en cette place, vraisemblablement depuis de longues années, depuis qu'on rendait un culte au saint.

Le cercueil est bien mérovingien. Sa forme, son travail, sa position dans le monument, le monument lui-même, tout contribue à établir, sans la moindre hésitation, que c'est le tombeau du saint local, du saint éponyme, de saint Fraimbault.

Il faut se féliciter que ce monument soit venu jusqu'à nous. Nous ne le verrions point sans doute, si la petite chapelle du val de Gabrone avait été une église paroissiale. Dans ce cas, un brave curé, flanqué des excellents membres de son conseil de fabrique, aurait rasé tombeau et abside pour élever une construction plus luxueuse, à la plus grande gloire de Dieu, il est vrai, mais au détriment du souvenir chrétien et de la science archéologique. Après avoir possédé plusieurs joyaux de ce genre dans le diocèse (1), on en serait réduit à gémir sur une ruine totale.

Mais, ce qui l'a sauvé dans le passé le menace dans le présent. La *Séparation* l'a remis aux mains d'une municipalité qui ne se préoccupe pas de l'entretenir. Nous ne saurions donc trop le recommander à la *Commission des Monuments historiques* pour qu'un classement le mette, lui et sa petite chapelle, à l'abri de toute injure. Quant aux ossements trouvés en 1880 dans le sarcophage et hospitalisés au presbytère de Saint-Georges, ils méritent un reliquaire plus *idoine* que l'humble boîte qui les contient.

#### § IV.

*Javron. — GABARRONNUM, GAVARRONNUM.*

« Or ceux-là seuls ne se sont pas trompés qui n'ont jamais rien publié. » Le vicomte de Ponton d'Amécourt écrivait la

(1) A Saint-Julien-du-Pré, à Saint-Victeur du Mans, à Pontlieue (saint Beraire), à Saint-Vincent (saint Domnole), à la Couture (saint Bertrand), à Saint-Pavin-des-Champs, etc.

phrase qui précède, en 1883, à la dernière page de sa *Recherche sur les Monnaies mérovingiennes du Cenomannicum*.

Je rappelle cette phrase pour revendiquer à mon profit l'indulgence que le savant numismate réclamait pour lui-même.

Plus que lui, j'en ai besoin. Mais comme lui, j'attends mes juges avec confiance.

Dans sa *Recherche*, M. de P. d'Amécourt attachait avec juste raison la plus grande importance au style des monnaies. « Le style d'une monnaie, dit-il, est un guide plus sûr que sa légende pour conduire à sa localisation. »

A la fin de son travail, après avoir étudié les monnaies mérovingiennes du *Cenomannicum* déposées dans sa très riche collection personnelle, l'auteur rangeait en un seul groupe les monnaies de GAVARRONNUM, CAMBIDONNUM, SIRALLUM, RHEDONIS ; puis, avec beaucoup de réserves, il ajoutait : VENISCIACUM qu'il traduisait VANCÉ.

Admettons que ces cinq monnaies soient de même style (pourtant M. d'Amécourt ne donne pas de reproduction des monnaies de RHEDONIS, mais l'hésitation éprouvée pour rattacher VANCÉ à RHEDONIS, provenait de ce que la traduction proposée était : RENNES, pour RHEDONIS (Ille-et-Vilaine) ; JAVRON, pour GAVARONNUM ; CIRAL, pour SIRALLUM ; CHAMPÉON, pour CAMBIDONNUM ; toutes localités de la région nord-ouest du Maine, dans l'Ille-et-Vilaine, la Mayenne et l'Orne, et ce n'était pas sans peine qu'il fallait incorporer dans ce cycle une localité comme VANCÉ, fort éloignée des quatre autres et confinant au Vendômois.

Les monnaies mérovingiennes sont fort rares ; c'est une difficulté pour les étudier.

M. de P. d'Amécourt reproduisait dans sa *Recherche* celles qu'il possédait du Maine.

Aujourd'hui, avec le travail de M. Prou (1), il est aisé de

(1) *Catalogue des Monnaies françaises de la Bibliothèque nationale. Les Monnaies Mérovingiennes*, par Maurice Prou, 1892 ; chez Rollin et Feuardent.

travailler avec celles du Cabinet des Médailles, car les reproductions données sont excellentes.

Le travail de M. de P. d'Amécourt ne donnait pas de monnaies de RHEDONIS, il ne reproduisait que des monnaies du Maine. Or en examinant les monnaies de la cité de Rennes au Cabinet des Médailles, à Paris, je suis amené à constater, qu'elles ne rappellent point le style d'une monnaie de RHEDONIS que je possède. Je constate en même temps que les monnaies de NOVIOMO (NOYEN) et celle de RHEDONIS ont un style commun, partant sont de la même région.

Noviomo, Noyen, n'est pas loin de Vancé, et le style de ma monnaie RHEDONIS est le même que le style des monnaies de Saint-Calais (Prou) et de Mayet (Prou). Je suis amené ainsi à chercher ailleurs qu'au nord-ouest du Maine la localisation du groupe monétaire de même style : RHEDONIS, VENISCIACUM.

Je n'hésite pas à placer son centre à GAVARONNUM JAVRON, aujourd'hui Parigné-l'Evêque.

GAVARONNUM n'est plus représenté aujourd'hui que par une simple tour, ancienne fuie, proche le bourg de Parigné-l'Evêque, région de Mayet et de Saint-Fraimbault-de-Gabronne (de Javron). Cette tour est située sur le flanc d'une colline de sable exposée au sud. Elle n'est pas tout à fait au sommet de la colline, un bois-taillis occupe le sommet, et cette tour-fuie est dénommée par les habitants la *tour de Javron*. Javron c'est bien GAVARONNUM, c'est bien Gabronne aussi qui a donné son nom à Saint-Fraimbault. Si l'on interroge les vieux habitants de Parigné-l'Evêque, il vous répondent que là, sous le taillis, s'élevait une ville, il y a longtemps, la *ville de Javron*, villa Gabronensis. Je dois ajouter que ce nom et ces souvenirs tendent à disparaître.

Sur la commune de Lhomme, territoire mérovingien incontestable, se trouve une ferme du nom de Rennes, le RHEDONIS du monétaire MAURINUS. Tout le jardin du presbytère de Lhomme est un cimetière mérovingien. Les



dont les proportions sont beaucoup plus amples que celles de la tête. » (P. 236, *Recherche...* tir. à part).

Mon exemplaire RHEDONIS-MAURINUS ne correspond pas du tout à ce style ; il appartient comme NOVIOMO, MATOLIACO, MATOVALLO, CIRIALACO, au type de l'appendice perlé et à l'oreille retournée. Cet exemplaire RHEDONIS-MAURINUS est d'ailleurs bien frappé et de lecture non douteuse.

Comme conclusion, je propose, avec une certitude morale absolue, de grouper autour du Javron (Parigné-l'Evêque et Saint-Fraimbault-de-Gabronne) tout ce qui était jusqu'ici attribué au Javron-Mayenne ; et si supprimer toutes les monnaies RHEDONIS, Ille-et-Vilaine, pour en faire don au RHEDONIS-Lhomme, est demander un trop grand effort, je propose d'en faire deux groupes : un groupe pour Rennes Ille-et-Vilaine, un groupe pour Rennes-Lhomme.

Et le cercle monétaire du GABARRONNUM manceau comprendrait au moins les localités suivantes :

RHEDONIS, commune de Lhomme ;  
NOVIOMO, Noyen ;  
MATOLIACO, Mayet ;  
GABARRONNUM, Javron-Parigné-l'Evêque ;  
VENISCIACUM, Vancé ;  
CIRALLUM, Ciral, dans l'Orne ;  
CIRIALACO, Cellé, Loir-et-Cher ;  
MATOVALLO, Château-du-Loir ;

*Note.* — Le cimetière actuel de Parigné-l'Evêque est un ancien cimetière mérovingien. Quand on construisit dans ce cimetière le monument aux soldats morts en 1870-71, on trouva trois cercueils mérovingiens en pierre coquillière de Doué-la-Fontaine.

Julien CHAPPÉE.







bertslohn (Westphalie), etc?... Mais ces noms allemands sont composés à l'aide d'un - *lona* dont on est loin de connaître la signification (1), et qui s'expliquerait peut-être par le frison *lone*, route (comparer l'anglais *lane*).

L'allemand *lohn* (gothique *laun*) n'est représenté en vieux français que par le composé *widarlon* = « guerredon », récompense.

Quant à *brücke*, vieux-haut-allemand *brucca*, ce substantif n'a jamais fourni le moindre élément au lexique, ni, à plus forte raison, au vocabulaire toponymique des langues romanes.

Enfin un hypothétique *Brückenlohn* donnerait en français non pas Brûlon, mais Bruquelon, car le double *cc* de *brucca* ne disparaîtrait pas plus ici que le double *cc* de *saccus* ne disparaît dans le mot « sac ».

### GANELON, VALLON

M. l'abbé Busson écrit au sujet de Vallon (2) : « Gannelon  
« n'est pas un nom de seigneur, mais une *colonica*, cou-  
« longe, *Vatinolonno* (péage ?). Il y a un Ganelon sur la  
« Sarthe, un autre sur le Loir (3) (Testament de saint Ber-  
« trand). » Il est plus explicite dans ses Notes (4) : « La  
« même basilique reçoit encore la *Colonica* de *Vatinolonno*  
« devenue *Vatilonno* dans l'édition de Mabillon, faite sur  
« une copie dont l'auteur pensait vraisemblablement à Vallon  
« sur la Gée (Sarthe). Cauvin lit bien *Vatinolonno*; mais cela

(1) Voir Færstemann, *Altdeutsches Namenbuch* (Ortsnamen).

(2) *Province du Maine*, t. XV, p. 32.

(3) Ces mots pourraient être compris en ce sens qu'il y a une localité (village, hameau ou ferme) qui porte le nom de Ganelon, l'une sur la Sarthe, l'autre sur le Loir, dans les communes de Sougé-le-Ganelon et de Montigny-le-Gannelon, dont les chefs-lieux sont à une certaine distance de la Sarthe et du Loir. La *Carte d'état-major* et le *Dictionnaire topographique d'Eure-et-Loir* n'indiquent dans ces communes aucune localité de ce nom.

(4) *Province du Maine*, t. XII, p. 222.



mais le breton *balan* est moderne : c'est une métathèse de *banazl*, cymrique *banadl* (1).

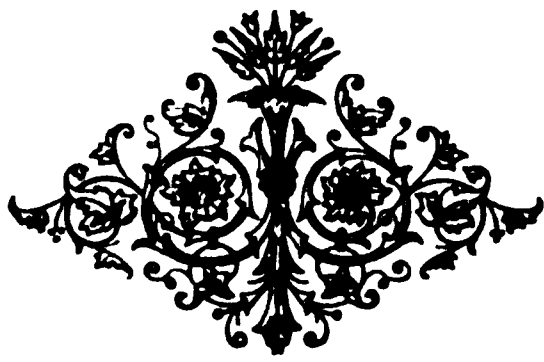
Les graphies du moyen âge que nous avons sur Vallon sont trop récentes pour fournir la moindre indication onomastique sur le passé de cette paroisse (2).

Le *Vatinolonno* cité en 616 présente un *n* intervocalique qui ne peut pas disparaître en français ; cette forme donnerait Vainelon ou Vanelon. — La forme *Vatilonno* aboutirait bien à Vallon. Faut-il admettre, avec M. l'abbé Busson, que *Vatilonno* a été refait sous l'influence de Vallon, ou dire au contraire que *Vatilonno* est la bonne graphie et que *Vatinolonno* est une erreur de scribe ? Il est impossible de répondre à ces questions.

LUCIEN BEZARD.

(1) Voir Thurneysen, *Keltoromanisches* (« Eléments celtiques des langues romanes »), p. 89.

(2) M. l'abbé Ledru (*Province du Maine*, t. XV, p. 153) à propos du *Bualone* mentionné dans le testament de saint Bertrand, pense à un Valon (?) dans le pays d'Etampes.





# LA GUERRE DES CHOUANS

EN 1795



Le 19 mars 1795, le général Hoche et les chefs des Chouans signèrent, à Moncontour, une suspension d'hostilité. La pièce est signée :

HOCHÉ, général en chef de l'armée des côtes de Brest et de Cherbourg.

CORMATIN, major général.

BOISHARDY, chef de la division des Côtes-du-Nord.

Le chevalier DE BUSNEL, commandant en chef d'Ille-et-Vilaine.

COLLAS, chef de division d'Ille-et-Vilaine.

J.-A. LOUVART DE PONTIGNY, du Comité central.

DUFOUR, capitaine aide de camp.

Le chevalier ROBINAULT DE SAINT-REJANT, chef de canton du Morbihan (1).

Le chevalier de BÉJARRY, chef de canton du Morbihan (2).

Cette suspension d'hostilité se changea en traité le 20 avril 1795 à la Mabilais. En voici le texte authentique :

Nous déclarons solennellement nous soumettre à la République française, une et indivisible, en reconnaître les lois et prendre l'engagement de ne porter jamais les armes contre elle.

CORMATIN, CHANTREAU, SOLILHAC, BOISHARDY, GESLIN, MOULÉ DE LA RAITRIE, GOURLET, BUSNEL, BELLEVUE, TERRIEN, GUIGNARD le jeune, JARRY, LE FAIVRE, DE MEAULNE, DE SILZ l'ainé, L'HERMITTE, LAMBERT, LANTIVY, DE NANTOIS, DUFOUR, CAUBERT DE LA NOURAI; D'ANDIGNÉ.

La Mabilais. près Rennes, 1<sup>er</sup> floréal an III (20 avril 1795) (3).

(1) Un des futurs auteurs de la machine infernale.

(2) *Révolution Française*, mars 1904.

(3) Les chefs du Bas-Maine acceptèrent le traité de la Mabilais le 7 mai 1795, à Bazougers.

Cette pacification fut sans effet. La lutte recommença quelques mois après, avivée encore par la descente des émigrés à Quiberon.

— C'est le 19 octobre 1795 qu'eut lieu l'installation des cinq membres formant l'administration centrale du département de Maine-et-Loire, conformément à la Constitution du Directoire dite Constitution de l'an III. Dès le 7 novembre suivant, les administrateurs (Villier, Baranger, Bricbet, Gaudais et Leterme-Saulnier) adressèrent au Directoire exécutif un « Mémoire » relatif à la guerre des Chouans. Nous allons le donner *in extenso*, malgré sa longueur, en raison de l'intérêt historique qu'il présente (1) :



« Citoyens,

« Le département de Maine-et-Loire, successivement désolé et ravagé par les brigands de la Vendée, par des armées nombreuses conduites par des chefs ou contre-révolutionnaires ou sans expérience et sans talents, enfin par les Chouans, ne s'est jamais trouvé dans une position aussi critique que celle actuelle. Nous allons vous en faire le tableau fidèle et détaillé. Mais avant de vous entretenir des malheurs qui nous menacent et des remèdes qui nous paraissent propres à les détourner, nous croyons devoir mettre sous vos yeux les principales causes qui les ont produits.

★  
★

« On s'est trop aveuglé sur la guerre de Chouans. On a cru que ce n'était qu'une troupe de bandits qu'on dissiperait quand on voudrait et qui ne serait jamais bien dangereuse. On s'était trompé. Les Chouans étaient dès le principe des contre-révolutionnaires qui, électrisés et fortifiés par les Ven-

(1) *Archives de Maine-et-Loire*, L. 156.



manière que nous eûmes la douleur de voir la contre-révolution s'organiser sous nos yeux sans pouvoir l'en empêcher.

« La rupture, que tout le monde prévoyait, ne tarda pas à arriver, et les succès de ces scélérats furent si rapides qu'ils s'emparèrent presque entièrement du district de Château-neuf-sur-Sarthe, arrosé de trois rivières entre lesquelles ils n'avaient pas encore eu la hardiesse d'essayer de se maintenir, y pervertirent l'esprit public soit par crainte soit par superstition, et de là pénétrèrent dans le district de Baugé.

« Dès ce moment nous vîmes clairement que leur intention était de cerner la ville d'Angers pour l'affamer, d'intercepter toute communication entre elle et l'intérieur de la République. Déjà ils étaient maîtres de la route de Nantes, de celle de Laval, de celle du Mans, il ne leur manquait plus que celle de la levée, et la sûreté de cette route ne dépendait que de leur progrès dans le district de Baugé.

« Nous fîmes part au Gouvernement de nos craintes. Il les trouva fondées. Des troupes furent empruntées de l'Armée de l'Ouest pour garder le Loir et empêcher les Chouans de s'étendre dans le district de Baugé. Jusque-là tout allait bien ; nous commencions à contenir les Chouans et à les harceler même assez vivement pour leur ôter l'envie de chercher à s'étendre, lorsque la descente de Quiberon arriva (1). Les troupes qui gardaient le Loir eurent ordre de partir, et on ne laissa dans le département de Maine-et-Loire que les forces nécessaires pour assurer les communications dans le voisinage de la ville.

« Les Chouans profitèrent de cette circonstance, repassèrent le Loir et pénétrèrent dans le district de Baugé, où ils massacrèrent nombre de patriotes et commirent des brigandages de toute espèce. Nous rappelâmes à Aubert-Dubayet, général de l'armée de Cherbourg, la nécessité de s'opposer aux progrès des Chouans et de quelle importance il était pour la

(1) C'est le 27 août 1795 qu'eut lieu le débarquement du premier convoi d'émigrés dans l'anse de Carnac.



chose publique d'empêcher qu'ils ne s'établissent dans le district de Bauge, où se trouvent de grandes forêts qui communiquent avec d'autres d'Indre-et-Loire et de la Sarthe, à la faveur desquelles ces scélérats auraient pu pénétrer jusque dans l'intérieur de la République. avant même qu'on se fût douté de leur marche. Dubayet, qui avait d'ailleurs vu les choses par lui-même, n'hésita pas un instant. Il fit passer des forces au général Bonnaud, des cantonnements s'établirent et les troupes disponibles formant des colonnes mobiles se portèrent dans les différents endroits où il y avait des rassemblements de Chouans, et les dissipèrent. Si à cette époque nous avions eu 4 à 5.000 hommes de plus, nous chassions tous les Chouans étrangers à notre département et nous forcions les habitants de la campagne, désarmés et délivrés de la crainte des Chouans, à reprendre leurs travaux, mais un nouvel incident vient encore de déranger nos projets et nous réduit à un état de détresse difficile à exprimer.

« L'apparition de la flotte anglaise sur les côtes de la Vendée (1) a déterminé Hoche à demander des forces, et de suite on a fait marcher le général Bonnaud avec ses meilleurs bataillons dans la Vendée. Il était à présumer que cette colonne auxiliaire devait seulement donner un coup de main pour aider à battre plus sûrement et plus vite l'ennemi, et lorsque le moment du danger serait passé, elle reviendrait promptement à son poste. Mais il n'en est pas ainsi : Hoche, à qui le Comité de Salut Public a donné ordre de renvoyer Bonnaud et sa colonne, a bien renvoyé Bonnaud mais gardé sa colonne, apparemment pour avoir la gloire de finir la guerre de la Vendée (2). Il ne voit pas qu'il laisse une nouvelle Vendée se former, qui peut exposer la République à des

(1) C'est le 10 août 1795 qu'eut lieu le débarquement de Saint-Gilles.

(2) Le 31 août 1795, Hoche fut nommé commandant en chef de l'armée de l'Ouest, en remplacement de Canclaux ; à la même époque, Bonnaud devint commandant en chef de l'armée des côtes de Cherbourg, en remplacement d'Aubert-Dubayet.

dangers bien autrement sérieux. En effet, la Vendée est circonscrite par la mer et la Loire, et le pays est tellement dévasté et les habitants si las de la guerre, qu'elle ne sera jamais bien à craindre. Il n'en est pas de même dans la Vendée nouvelle, où se sont réfugiés une multitude d'émigrés. C'est une lèpre qui s'étend avec une rapidité effrayante, que rien ne circonscrit et n'arrête et qui, à l'aide de la malveillance, peut gangrener de suite un si grand nombre de départements qu'il est difficile de déterminer jusqu'où le mal ira et où il s'arrêtera.

\*  
\* \*

« Par ce précis historique, rapidement tracé, vous n'avez vu que l'origine, les progrès et les suites de la guerre Chouanique. Nous allons actuellement tâcher de développer les causes de ses progrès qui toutes prennent leurs sources dans les fautes du Gouvernement.

« La première est de n'avoir pas circonscrit dans le principe la guerre Chouanique dans la ci-devant Bretagne, ce qui était très aisé en mettant invariablement des cantonnements forts à Ingrandes, Montrelais, Candé, Pouancé, Craon, Château-Gontier, Laval, etc. Nous disons des cantonnements forts et placés invariablement : 1° parce qu'un cantonnement de 2 à 300 hommes peut bien résister à un coup de main, à une attaque ordinaire faite dans le lieu où il s'est fortifié, mais il ne peut résister à une grande masse qui le cerne, l'attaque de toutes parts, il ne peut envoyer de patrouilles au poste voisin sans courir le risque de les faire égorger, il ne peut conséquemment empêcher les Chouans de passer entre deux cantonnements et de se répandre dans les districts environnants. 2° Nous disons invariablement placés, parce que tous les patriotes du cantonnement et des communes environnantes, appuyés et soutenus par cette force publique, se montrent avec toute leur énergie, et lorsque le cantonnement est levé, ce qui arrive toujours sans qu'on les prévienne, ils sont







N'est-ce pas là, nous vous le demandons, citoyens, aller droit à la contre-révolution ? Ne semble-t-il pas que cette nuée d'agents et de préposés n'ait d'autre but que de forcer par toutes sortes de vexations les habitants de ce pays à haïr la République et à se réunir à ses ennemis ?

« Le même système a été et est encore constamment suivi pour les subsistances. L'an I<sup>er</sup> et l'an II, on commença sitôt la récolte à acheter, ensuite à requérir, dans les districts les plus productifs du département, les grains nécessaires à la nourriture de l'armée de l'Ouest et de Brest. Nous nous opposâmes à cette mesure. On représenta au Comité de Salut public combien elle était impolitique et contraire aux véritables intérêts de la République, combien il était important pour assurer la subsistance des armées de ne pas épuiser les pays où elles doivent vivre : c'était s'ôter des ressources pour les cas imprévus qu'on regretterait trop tard. Nous ne fûmes pas crus. Qu'arriva-t-il ? C'est que dès le mois de floréal et de prairial (mai 1795) les préposés étaient aux expédients pour trouver des vivres, et dans les mois de messidor et thermidor (juillet 1795) la troupe manquait de pain, et elle a souvent été jusqu'à cinq jours sans distribution. Depuis qu'est-il résulté de ce dénûment, qu'il était facile de prévoir ? C'est que les soldats ou ont passé avec les Chouans ou se sont répandus dans les campagnes pour piller ; ils ont arraché presque toutes les patates nouvellement plantées pour s'en nourrir, et ils ont privé par ce pillage peu utile pour eux plusieurs cantons d'une ressource précieuse qui aurait singulièrement multiplié nos subsistances cette année ; le pays s'est trouvé tellement épuisé avant la récolte que, dans des temps plus heureux, on n'aurait pas voulu donner aux chiens le pain que nous mangions.

*(A suivre).*

F. UZUREAU.





## LE « VAVASSOU » DE LA VALLÉE DU LOIR



Pesche rapporte dans son *Dictionnaire historique Sarthe* (1), à l'article *Luché*, que, de son temps, de traditions locales rendaient « redoutables les carrières » tufeau du coteau du Loir, habitées par un *Vavassou*.

Quel était ce *Vavassou*, effroi des habitants du pays, dans l'esprit des populations des bords du Loir, hantant les caves de la vallée et en rendait l'accès dangereux ? Pesche ne le dit pas. Il s'est trouvé en face d'une légende dont l'origine était inconnue à tous, mais qui se transmettait, en paroles vagues et terribles, de générations en générations. Pour les gens de la contrée, le sinistre *Vavassou* était un être surnaturel et malfaisant, gardien jaloux des cavernes où l'on n'osait aller qu'en tremblant.

L'histoire du *Vavassou* serait restée à l'état de légende imprécise et même de conte pour effrayer les enfants, si la découverte d'un document authentique ne m'avait donné la clef de l'énigme.

Le *Vavassou* a existé ; il répondait au nom de « Macé Le Vavasseur ». En 1396, il est qualifié étudiant à l'Université de Paris, et soutenait alors au Parlement un procès contre frère Jean Aurilleau, prieur de Raillon au diocèse de Chartres, et frère Fouques de la Roche, prieur de Luché. Au cours de ces derniers, Macé Le Vavasseur, homme « mal renommé ».

(1) Tome II, p. 681.





homme qui il put être de lui éviter les rigueurs d'une trop dure punition. — Mais qui il se sentait de reprocher à son client d'avoir une telle peur, ajoutait-il, « ce n'est chose que de voir les gens de bien de bien, qui selon la rivière du « *Leve d'Amont* » ». Ce qui distinguait l'étudiant des « gens de bien » de l'état par son habitation dans une cave <sup>3</sup>, mais ses incursions de brigandage qui lui méritaient la réputation.

Que devient Maître Le Varasseur ? L'issue de son procès, qui il peut être possible de retrouver dans les registres de Parlement, n'est connue. Quel qu'il en soit, la mauvaise réputation de Varasseur a traversé les siècles et la mémoire populaire a longtemps gardé le souvenir du lubrique assassin de la reine de France.

Ambroise LEDUC.

<sup>1</sup> Archives nationales X<sup>e</sup> 474. fol. 128 v<sup>o</sup>. Voir encore X<sup>e</sup> 1476. fol. 14 verso et 15 a la date du 5 décembre 1361.

<sup>2</sup> Les châteaux de France du pays étaient souvent fortifiés. Le 27 décembre 1480, Jean de Broc, seigneur de Broc et des Perrais, rendit avec à Antoine, sire de Broc, pour son « *château* » et appartenances appelés les « *caves fortes de Broc, fermées à portières et à chaînes de fer* », et gardées de « *canonniers et arbalétriers* ». A. Leduc. *La maison de Broc*, p. 150.





## CHRONIQUE ET BIBLIOGRAPHIE



### Le Trésor de Duneau

Le 6 avril 1907, M. Bois, instituteur à Beillé, découvrit dans le talus du chemin vicinal n° 5, de Connerré à Vouvray, presque sous le chaletier romain de Duneau, en face du chemin du moulin, une urne antique en terre noire, d'une hauteur de 0<sup>m</sup>24, qui renfermait 7.563 petits bronzes, d'un poids de 12.393 grammes.

Les plus anciennes de ces médailles étaient à l'effigie de Gallien (255-268 de Jésus-Christ) ; la plus récente, à l'effigie d'Aurélien (270-275).

Un classement sommaire a donné les résultats suivants :

Gallien . . . . .	17
Salonine, femme de Gallien. . . . .	1
Claude II . . . . .	35
Postume . . . . .	1
Victorin. . . . .	30
Victorin, ou Tetricus, père et fils . . . . .	7.478
Aurélien . . . . .	1
Total. . . . .	<u>7.563</u>

Ces petits bronzes sont en majorité barbares, de fabrique locale, et fort éloignés des types officiels.

Il est curieux de constater que leur enfouissement eut lieu sous Aurélien, c'est-à-dire entre les années 270 et 275 de Jésus-Christ, peut-être quand Aurélien vint anéantir les troupes de Tetricus révoltées. Une bonne partie des trésors numismatiques découverts dans le Maine fut enterrée sous Tetricus ou sous Aurélien, à la veille d'un danger sérieux et imminent.

Grâce à l'intelligente initiative de M. Bois, qui comprit tout l'intérêt archéologique de cette découverte, ce trésor n'a pas été dispersé, et nous nous proposons d'en dresser un inventaire complet et détaillé.

### Le Trésor de Vibraye

Le 14 septembre 1907, un ouvrier travaillant au lieu dit la Fontaine des Carrières, dans la forêt de Vibraye, découvrit sous les racines d'un arbre, à une très petite profondeur, un tube en plomb qui contenait des bijoux et des monnaies.

Ce petit trésor se compose :

D'un collier d'un développement d'environ 0<sup>m</sup>70, formé de perles d'ambre royal, ainsi disposées : une grosse, six petites, une grosse, etc.

De deux bagues : une alliance en argent et une bague en vermeil, ornée d'une petite pierre bleue. Une troisième bague, dont la pierre était jaune, a été perdue par le carrier.

De 200 à 300 monnaies d'argent et de cuivre. Ce seraient, pour la plupart, des Carolus du quatorzième ou du quinzième siècle.

Ce trésor fut-il enfoui à l'époque des guerres anglaises ?

M. le comte Louis de Vibraye, propriétaire du sol, m'a fort obligeamment promis de me communiquer ces bijoux et ces monnaies, dont j'espère donner aux lecteurs de la *Province* une description plus complète.

V<sup>le</sup> MENJOT D'ELBENNE.

**Bulletin du Comité départemental de la Sarthe pour la recherche et la publication des documents économiques de la Révolution française ;** 2<sup>e</sup> année, t. II, fascicule 1, n<sup>o</sup> 3, janvier-juin 1907.

*Chronique et Informations. — Etudes et Documents : H. Roquet, La Vente des biens nationaux dans le canton de Pontcailain (2<sup>e</sup> partie). — G. Fleury, Tableau de concordance du Calendrier républicain avec le Calendrier grégorien. — Variétés et Comptes rendus.*



---

*Le Gérant : A. GOUPIL*

---



























## LES LAVAL DANS L'ÎLE DE FRANCE

1254-1358



Nous devons à une gracieuse communication de M. Léopold Delisle la bonne fortune de pouvoir mettre sous les yeux de nos confrères le très curieux document inédit, daté des derniers jours de septembre 1254, lequel a été copié tout spécialement pour eux parmi les actes originaux du Musée Condé, à Chantilly. Il nous montre Guy VII de Laval, dans les premiers jours de son veuvage, dans le courant même du mois qui avait vu mourir Philippa de Vitré, sa première épouse, établissant dans l'abbaye de Saint-Antoine-des-Champs, à Paris, une fondation de prières quotidiennes pour celle qu'il pleurait et pour les âmes de tous ses autres parents, fondation constituée à l'aide d'une rente de douze livres parisis, assise sur les travers de Franconville.

La communication de ce document est d'autant plus précieuse que l'acte en question ne se trouve pas au nombre de ceux du fonds de Saint-Antoine dont les originaux sont conservés aux Archives nationales, dans les cartons H<sup>o</sup> 3859 1 et 2, et que la copie n'en a pas pris place au *Cartulaire de Saint-Antoine* (Archives nationales, LL 1595).

\*



Ce n'est pas sans profit que nous avons consulté ce dernier manuscrit ; il se termine en effet par un état des *rentes, emoluments et revenus*, que l'église de Saint-Antoine devait percevoir en l'année 1358. Nous y avons rencontré la mention de six paiements dûs, soit par frère Jean de Laval-Attichy ou Bertrand de Laval, son frère, soit par les receveurs de leurs péages.

On trouvera ici les extraits de ce curieux document.

Les deux cartons H. 3859 ne contiennent pas l'acte de Guy VII de septembre 1254, par contre on y a découvert des lettres par lesquelles, en juillet 1273, Philippe le Hardi approuvait, en le vidimant, un accord établi entre Thomasse de Pouancé, veuve de Guy VII, et Alix de Montmorency, qualifiée ici Alix d'Attichy, fille de Bouchard VI de Montmorency et d'Isabelle de Laval, sœur d'Emma, et en même temps sa belle-fille.

Aux côtés de Thomasse de Pouancé, figurent, comme dans le document du 12 mars 1270 (n. s.), publié sous le n° 496 du *Cartulaire de Laval*, les trois enfants qu'elle avait eus de Guy VII : Mathieu et Bouchard, qui furent seigneurs d'Attichy, et Yolande, dont la destinée n'est pas connue.

C<sup>te</sup> B. DE BROUSSILLON.

## PIÈCES JUSTIFICATIVES

- I. — 1254, septembre, entre le 21 et le 30. — *Acte par lequel Guy VII de Laval, après le décès de Philippa de Vitre, constitue une rente perpétuelle sur le péage de Franconville, au profit de l'abbaye de Saint-Antoine de Paris* (Original aux Archives du Musée Condé, carton BA. 3, communiqué par M. Léopold Delisle).

Omnibus hec visuris, Guido de Valle Guidonis, miles, dominus de Vitreio, salutem in Domino.

Notum facimus quod nos, ob remedium anime nostre et defuncte Philippe, quondam uxoris nostre, et parentum et predecessorum nostrorum, dedimus et concessimus in puram

et perpetuam elemosinam abbacie Sancti Anthonii Parisiensis, Cisterciensis ordinis, duodecim libras parisiensium annui redditus, ad opus et sustentationem unius presbiteri, qui pro nobis et omnibus defunctis ibi divina im perpetuum celebrabit, in transverso nostro de Francourville (1), movente de feodo nobilis viri Mathei, domini Montis Morenciaci, percipiendas et solvendas a modo quolibet anno eidem abbacie terminis inferius annotatis, videlicet in octabis Omnium Sanctorum sex libras, et in octabis Purificationis beate virginis alias sex libras...

Datum anno Domini M° CC° quinquagesimo quarto, mense Septembri.

II. — 1273, juin. — *Accord établi entre Thomasse de Pouancé, veuve de Guy VII, et Mathieu, Bouchard et Yolande, ses enfants, d'une part, et Alix de Montmorency, d'autre part* (Archives nationales, H 5. 3.859<sup>1</sup>).

A tous ceus qui ces présentes lettres verront, gie Thomasse, dame de Laval, jadis femme monseigneur Gui, jadis seigneur de Laval, Mahyu, Bouchard, frères, fils au devant dit Guy et à ladite Thomasse, et Yolent, suer audis Mahyu et Bouchard, salues en Notre Seigneur.

Nous vous fasons assavoir comme contens fust meus entre Mahyu et Bouchart, frères devant dis, et Yolent, leur suer, d'une partie, et entre damoisèle Aelis d'Athéchy, d'autre partie, c'est assavoir sur sessante livres de rente à Parisis, lesquies [la devant dite] Aelis d'Atéchy demandoit au devant dis Mahyu, Bouchart, frères, et Yolent, leur suer, par la raison dou don que messires Mahyus de Montmorency, jadis comte de Ponthiu, havoit doné, si comme ele disoit sessante livres de rente à Parisis à lui et ces hoirs, qui itroient de lui de léau mariage, et se ele n'avoit hoirs de léau mariage, la devant dite rente devoit revenir au devant dit conte de Pontiu, ou à ses hoirs ; la moitié de laquelle rente, c'est assavoir trente livres Parisis, ladite Aelis devoit prandre sus le travers de Francoville et l'autre moitié sus la terre que li

(1) Franconville, Seine-et-Oise, canton de Montmorency.



## A PROPOS DES ACTUS



### I

#### *L'école historique moderne et les anciens documents manceaux*

L'école historique moderne, peu amie de la tradition, est savante. Elle sait même qu'elle est savante, et tout ce grand savoir l'élève si haut, qu'elle traite parfois avec une liberté transcendante les textes qu'elle emploie et l'art modeste de la lecture. Quand elle s'est occupée des origines du diocèse du Mans et des questions se rapportant à l'épiscopat de saint Aldric, elle a généralement abusé de cette supériorité transcendante qui dispense de savoir lire.

Au commencement, elle a tout fait dépendre du *Jugement de Verberie* (1), pièce d'une rédaction assez louche, qu'elle ne s'est jamais donné la peine de comprendre. Ensuite, feu Julien Havet, puis Mgr Duchesne, ont honoré de leur considération très distinguée un morceau ajouté aux *Gesta Aldrici* (2) après un siècle environ et tout rempli d'erreurs. Entre leurs mains, ce morceau tardif est devenu contemporain de saint Aldric, sinon l'œuvre de saint Aldric en personne, et les erreurs sont passées à l'état de pure vérité, capable de

(1) Rendu par Charles le Chauve, contre Robert, successeur de saint Aldric, en faveur des moines de Saint-Calais.

(2) *Gesta Aldrici*, p. 124 (Edition Charles et Froger). Voir aussi : *Les Origines de l'Eglise du Mans, Saint-Julien*, dans la *Province du Maine*, décembre 1904.

faire disparaître. devant le grand jour de l'histoire vraie, les fantômes de la nuit légendaire. Est-ce tout ? Oh ! non. Nos anciennes légendes se partagent en deux groupes appartenant à des littératures si différentes qu'un lecteur attentif ne saurait les confondre, s'il a seulement un peu de latin et d'esprit critique. On a tout confondu. Une vie de saint Julien, du second groupe, raconte la conversion du *princeps civitatis* et d'autres *principes*, ajoutant qu'on verra dans un autre récit combien de ces *principes* furent baptisés. Il y a là un trait saillant de l'organisation sociale et politique des cités gauloises, marque avec une précision telle qu'on n'en trouverait peut-être pas un autre exemple ailleurs que dans les *Commentaires* de Jules César. L'histoire savante regarde de trop haut pour apercevoir ces détails ; elle a donc mis dans le même sac toute notre littérature hagiographique, abandonnée pêle-mêle aux écrivains pieux, qui veulent l'édification du peuple chrétien.

En passant je ne puis éviter la lettre des sept évêques à sainte Radegonde, alléguée contre la tradition avec une si admirable candeur.

A-t-on su lire au moins les *Actus* ? Moins que tout le reste. On a toujours pris cet ouvrage à rebours, et disserté sur les détails sans avoir la connaissance de l'ensemble, excellente méthode pour composer des récits et des thèses fantaisistes.

Cette faute est moins facile à commettre depuis notre édition. L'ouvrage n'est plus à chercher dans un recueil, parmi d'autres pièces ; il se présente seul et complet, et l'*Introduction*, si elle n'a pas d'autre mérite, a du moins celui de poser la question assez clairement pour qu'il soit impossible au lecteur, sans une mauvaise volonté évidente, de passer à côté.

Il fallait d'ailleurs s'attendre à trouver cette mauvaise volonté ou quelque chose de semblable chez ceux qui avaient leur siège fait : tel par exemple M. P. Fournier, dont l'opinion était connue par des travaux antérieurs. Cette opinion,

M. Fournier, dans le *Bulletin critique* (1), en parlant de notre édition des *Actus*, la maintenait, et passait sur les preuves contraires avec l'aisance inattentive d'un homme qui n'a pas trop peur de vous marcher sur les pieds. Par exemple, en face de deux textes, dont la comparaison montrait clairement que Mgr Duchesne avait eu tort de faire dériver le premier du second, M. Fournier se contentait de dire que Mgr Duchesne avait fort bien vu. Le procédé me paraissant un peu sommaire à tous les points de vue, je fis remarquer modestement qu'il ne s'agissait ni de Mgr Duchesne, ni de M. Fournier, ni de moi, ni d'un autre, mais simplement de savoir lire. C'est là un des mots malsonnants qui ont contraint le P. Poncelet d'excommunier ma prose, dans les *Analecta Bollandiana*. La grande école historique pense et parle toujours bien. A lui résister il paraît que l'on commet assez facilement le crime de lèse-majesté. Me voici de nouveau en présence de M. Fournier ; il m'a pris à partie ; je lui dois une réponse. La vérité m'oblige à montrer qu'à lire toujours de très haut les textes manceaux, on perd quelquefois son latin.

## II

*M. P. Fournier et l'origine mancelle des fausses décrétales : la bulle de Grégoire IV, les pièces du procès de saint Aldric contre les moines de Saint-Calais.*

M. P. Fournier est revenu tout récemment, dans la *Revue historique* de Louvain, sur les *Faussees décrétales*, dont il défend toujours l'origine mancelle, sans toutefois mettre en cause l'auteur des *Actus* ou ceux des *Gesta Aldrici*. Il pense toujours que les *Actus* ont été composés vers la fin de l'épiscopat de saint Aldric, mais sans alléguer aucune raison. Donc laissons de côté cette question, à laquelle M. Vaes nous ramènera.

Parmi les documents utilisés par M. P. Fournier en faveur

(1) 15 juin à 15 juillet 1904.

de sa thèse, figure en première ligne une bulle de Grégoire IV, fausse ou réputée fausse. Elle fut fabriquée selon M. Fournier, vers l'an 850, pour servir à la défense de saint Aldric, malmené par le breton Nominoë, qui, à cette date, aurait pris Le Mans. Elle a trouvé place, on ne sait pourquoi dans le manuscrit des *Actus* et nous l'avons donnée à la page 318 de notre édition en l'accompagnant d'une note où il est dit qu'on l'a peut-être jugée fausse sans un motif suffisant. Cette note parut à M. Fournier une défense timide de l'authenticité de la bulle, timide et téméraire, car la bulle ne peut se défendre. Il renvoyait les *savants manceaux* à deux ouvrages qui ne paraissaient pas leur être familiers : les *Fausses décrétales*, d'*Hinschius*, et le mémoire de M. *Simson* sur l'origine mancelle des *Fausses décrétales* (1).

Je n'ai rien répondu à cette petite attaque à laquelle je n'attachais aucune importance. Mais M. P. Fournier s'y plait, il y est revenu dans son dernier ouvrage publié récemment, comme je l'ai déjà dit, dans la *Revue historique* de Louvain. Cette fois, il triomphe un peu plus et sa compassion pour les *savants manceaux* qui n'ont pas lu Hinschius et Simson s'accroît. Mon confrère ayant séparé sa cause de la mienne (2), c'est moi seul qui dois répondre.

Je commence par aggraver ma faute : J'avais entre les mains l'ouvrage d'Hinschius, et je ne l'ai pas lu, ou je l'ai lu si peu que je ne m'en souviens plus. Je ne voulais pas m'occuper de la bulle de Grégoire IV, qui n'a rien à démêler avec les *Actus*. Je ne la défendais, ni hardiment ni timidement ; je ne voulais rien dire de plus que ce que j'ai dit, à savoir que la condamnation de cette pièce me paraissait un peu précipitée. Une sentence critique est toujours précipitée, même si par hasard elle tombe juste, quand on n'a pas examiné la question sous toutes ses faces. Or c'est bien le cas ; et je n'en veux

(1) *Bulletin critique*, 5 juillet 1904, p. 368.

(2) En effet, je ne puis avoir sur la valeur des *Actus* les mêmes idées que mon confrère, M. l'abbé Busson (A. Ledru).

pour preuve que M. P. Fournier lui-même, qui a lu Hinschius, qui a lu Simson, qui a lu tout ce qu'un savant comme lui doit avoir lu. Moi, j'ai lu la bulle, et j'affirme qu'elle a trait aux agissements de Nominoë, quels qu'ils aient été ou qu'on les suppose, à peu près autant qu'à ceux de l'empereur de Chine.

La pièce est datée de Colmar, 8 juillet 833. Et le pape, à cette date, était bien réellement à Colmar, où il était venu avec Lothaire, bientôt rejoint par Pépin et Louis, ses frères, révoltés avec lui contre l'autorité paternelle et impériale. La situation était difficile et grave. Les prélats fidèles à Louis le Pieux accusaient le pape de trahison, et menaçaient, s'il était venu pour les excommunier, de l'excommunier lui-même. Dans l'autre parti on n'était pas plus sage. Et puis la défection se produisait ; le vieil empereur se voyait abandonné. Plus de conciliation possible ; le voyage du pape n'avait servi qu'à diminuer son prestige. Saint Aldric lui fournit-il l'occasion de le relever ? S'était-il fait des ennemis dans les deux camps, en voulant défendre en même temps l'autorité de l'empereur son ami, et celle du Chef de l'Eglise ! C'est fort possible ? En tout cas l'auteur de la bulle a bien choisi son terrain : défendre un opprimé, c'est le beau rôle, et en maintenant à tout évêque le droit d'appel au Souverain Pontife on affirmait très naturellement tous les droits du Souverain Pontificat, sans rien dire de particulièrement blessant pour l'un ou l'autre parti.

La bulle a donc deux buts : l'un peut-être plus apparent que réel, l'autre plus réel qu'apparent, encore qu'il se cache à peine derrière le premier. Après le préambule, le pape se réserve immédiatement la cause de saint Aldric en dernier ressort, en vertu du droit de l'Eglise Romaine qui seule possède la plénitude du pouvoir. Celui qui oserait passer outre serait regardé comme retranché du clergé. Ainsi le veulent les canons, les conciles et les décrets des papes, qu'il n'est *pas nécessaire d'insérer ici*, ajoute la bulle, *de peur qu'on ne nous considère comme traître plutôt que comme docteur.*

sacristie de l'église de Sainte-Marie à Aix-la-Chapelle, le 1<sup>er</sup> mai, ce qui est très invraisemblable. Pour quelle raison, M. P. Fournier ne le dit pas. Ensuite, ce qui est plus grave, l'auteur a l'air d'ignorer quel jour tombait la fête de Pâques en cette année 838 ; ou bien, s'il le sait, il paraît incapable de compter jusqu'à trente. Pâques était le 14 avril. Or, d'après le mémoire, l'abbé de Saint-Calais fut cité une première fois pour la mi-Carême ; il ne vint pas. Seconde citation pour le plaid d'après Pâques ; nouveau refus. Troisième citation pour un troisième plaid ; l'abbé ne comparait toujours pas. Alors, dit le mémoire, l'empereur attendit encore quinze jours et le jugement fut rendu le 30 avril. Du 14 avril au 30, il n'y a pas place, dit M. Fournier, pour le plaid d'après Pâques et un autre plaid suivi d'un délai de quinze jours.

M. P. Fournier a raison ; aussi n'est-ce point là ce que dit l'auteur. Quand on méprise un texte, on le lit trop vite, et à le lire trop vite, on perd son latin. L'abbé de Saint-Calais fit deux fois défaut. Cité une troisième fois, il s'abstint encore de venir en personne ou de se faire représenter. Alors, dit le mémoire, l'empereur, voyant sa désobéissance et son obstination, attendit cependant encore, *post tertium condictum placitum*, quinze jours pour donner à l'abbé le temps de venir. *Post tertium condictum placitum*, veut dire, en français : « après la convocation d'un troisième plaid » et non pas : après le troisième plaid. La convocation eut lieu aussitôt après le jour de Pâques, le 15 avril ; au bout de quinze jours, l'abbé faisant encore défaut, le jugement fut rendu, le 30 avril. L'auteur du mémoire compte bien. M. P. Fournier s'est mépris sur le *post tertium condictum placitum*. Ces mots ont pour but de préciser le point de départ du délai de quinze jours, sur lequel on pourrait autrement se tromper, la phrase précédente énumérant les trois refus de comparaître (le troisième, par anticipation) pour mettre dans tout leur jour les torts de l'adversaire. Encore l'empereur, qui avait certainement à son service des relais de chevaux et de courriers, devait-il savoir,



au moins dix jours avant la fin du délai, que l'abbé de Saint-Calais ne viendrait pas.

Le jugement rendu le 30 avril dut être aussitôt notifié aux intéressés et aux officiers de l'empereur. Quand on le connut au Mans, l'un des disciples de saint Aldric, celui-là même qui demande les lumières du Saint-Esprit pour écrire la vie de son maître, se hâta d'enregistrer dans ses vers le triomphe de l'évêché. On ne saurait être moins poétique ni plus exact. L'an 838 de l'Incarnation, XXV de Louis le Pieux, empereur, VI de saint Aldric, évêque, indiction I, le xxix avril (1), le monastère où repose le corps de saint Calais est *rendu* à Aldric, par le *saint et pieux Louis, souverain César, pendant qu'il résidait à Aix mettant ordre aux affaires de l'état*.

*Disponens regnum, dum resideret Aquis.*

Ce vers rappelle la formule initiale, que le mémoire ne nous a pas conservée, mais que nous retrouvons un peu plus loin en tête du jugement définitif rendu à Quiercy-sur-Oise : « *Cum... Hludovicus imperator... ad universorum causas audiendas, vel recta judicia terminanda, in Carisiaco palatio resedisset* ».

M. P. Fournier n'apprécie guère plus que l'autre ce jugement de Quiercy-sur-Oise, ni en général les pièces concernant cette affaire de Saint-Calais. Il les trouve trop nombreuses, sans doute parce qu'il n'en voit pas la succession logique, pourtant assez claire. Après le jugement d'Aix-la-Chapelle, 30 avril, l'empereur écrit à Jonas, évêque d'Orléans, et à l'abbé Henri, ses commissaires en cette occasion, de contraindre les moines d'obéir, et ceux qui se sont enfui avec l'abbé Sigismond, de restituer ce qu'ils ont emporté. S'ils ont des réclamations à présenter, l'empereur les entendra en sep-

(1) *Ternos ante dies quam maius currere mundo inciperet*. Ici le poète se trompe. Il a lu III pour II. En revanche, il a raison pour l'indiction ; c'est bien la première qu'il faut lire et non la seconde.

tembre au plaid de Quiercy. Au plaid de Quiercy, l'abbé Sigismond comparait enfin, avec une vingtaine de ses moines, réfractaires comme lui, essayant de faire revenir l'empereur sur la sentence rendue contre eux par défaut. La sentence est confirmée, le 7 septembre; et le lendemain l'empereur signe un *præceptum*, qui donne force de loi aux décisions de sa cour. Enfin une dernière pièce relate un incident que le jugement du 7 septembre avait passé sous silence : la production par les moines d'un diplôme de Louis le Pieux qui les autorisait à élire librement leur abbé, et la réponse de l'empereur. En tout cela rien de trop. Ce n'était même pas assez; la suite le fit bien voir.

Un mot maintenant des textes juridiques cités dans le mémoire du jugement d'Aix-la-Chapelle. Premièrement, ces textes ne sont pas faux. Secondement, ils ne sont pas manceaux.

Le jugement d'Aix-la-Chapelle est authentique; les vers du disciple d'Aldric, rédigés comme un procès-verbal en des circonstances où le mensonge était impossible, suffiraient à le prouver. C'est donc à Aix-la-Chapelle que les textes juridiques en question furent cités et motivèrent la sentence rendue. Les juges n'ont certainement pas appris des Manceaux le droit d'après lequel ils devaient juger. M. Fournier veut que ces textes du jugement d'Aix-la-Chapelle prouvent l'origine manceau des *Faussees décrétales*, parce que l'auteur des *Faussees décrétales* s'en est servi. Son raisonnement se résume ainsi : l'auteur des *Faussees décrétales* a employé des textes qui ne sont ni faux ni manceaux. Donc, les *Faussees décrétales* ont été fabriquées au Mans.

### III

*Le plus récent compte rendu de notre édition des Actus.*

Ce compte rendu a paru dans l'*Historische Zeitschrift* de Strasbourg, sous la signature de M. Schneider. C'est le plus



d'une audace trop extraordinaire, comme le dit à bon droit l'Introduction (1) ».

Sur le long passage de la Vie de saint Julien qui se retrouve dans les *Miracles de saint Fursy*, M. Schneider se prononce contre mes conclusions en s'appuyant uniquement sur ce fait qu'une ou deux phrases qui sont à leur place dans les *Miracles* ont été introduites maladroitement dans la *Vie de saint Julien*. Le fait prouve seulement que ces deux phrases n'appartiennent pas au texte primitif de la *Vie de saint Julien* (2).

« La recherche des anciennes *Vies* des évêques du Mans, sources des *Actus*, ne fournit rien de concluant, parce que l'existence des cadences qui constituent ce qu'on appelle le *cursus leoninus* n'y est pas claire. Il est, en tout cas, digne de remarquer que les deux éditeurs ne partagent pas notre mépris traditionnel de la littérature du moyen âge.

« Finalement nous arrivons à la question des faux documents insérés dans les *Actus*. Une mer d'encre a coulé sur cette question des fausses chartes, assurément fausses, a-t-on dit, puisque celles qui concernent Saint-Calais ont été condamnées comme fausses par un jugement de Charles le Chauve à Verberie (863). Quiconque sait un peu l'histoire de la critique historique n'attribuera jamais une haute valeur à une sentence carolingienne en matière de diplomatique (3)... Que le

(1) Il s'agit de l'épiscopat de Gauziolène. Voir *Actus*, Introduction, p. LXV et suivantes.

(2) Voir *Province du Maine*, t. XIII, p. 56 et suivantes (février-mars 1905).

(3) J'omets ici une remarque sur un incident, l'accusation portée à Verberie contre Robert d'avoir caché trois lettres du Pape. J'ai déclaré cette accusation invraisemblable, ces lettres étant favorables à l'évêque du Mans, sans compter que deux ne lui étaient pas adressées. Il a pu, dit M. Schneider, les réserver pour le coup final, et les deux qui ne lui étaient pas adressées pouvaient lui avoir été communiquées suivant une règle de la chancellerie pontificale observée plus tard et dont nous aurions ici un premier exemple, qui voulait que toutes les lettres émanant du Pape, au sujet d'une affaire contentieuse, fussent communiquées à celui qui avait engagé cette affaire.

roi, juge et partie, ait condamné nos chartes en bloc, sans les avoir vues, que toute l'affaire n'ait été qu'une comédie arrangée par Hinkmar, et qu'en définitive cet intrigant prélat ait infligé au pape, qui avait reçu l'appel de l'évêque du Mans, un échec diplomatique, cela ne peut plus être contesté ; il est vraiment heureux que toute la nullité (*armseligkeit*) de ce jugement de Verberie, jusqu'à présent en possession d'une autorité si peu méritée, soit mise une bonne fois dans tout son jour. Mais cette preuve négative sauve-t-elle les chartes mancelles ? »

Ici M. Schneider distingue entre les chartes carolingiennes et les chartes mérovingiennes. Ce que l'on dit pour défendre les premières contre l'opinion générale qui les condamne n'est pas sans quelque valeur ; il faut attendre le jugement définitif des maîtres de la science diplomatique. En ce qui concerne les chartes mérovingiennes, l'autorité de J. Havet est inébranlable ; à l'attaquer, on se donne une peine inutile. En cet endroit, l'Introduction aux *Actus* paraît tendancieuse.

La suite des *Actus* proprement dits n'offre pas de difficulté. Tout est clair et vrai ; le compte rendu ne s'y arrête pas.

« L'édition satisfait à toutes les exigences techniques. Le texte est bon et minutieusement établi d'après le manuscrit. La paléographie ne présentait pas de difficultés. Les endroits corrompus sont rétablis avec une connaissance parfaite du latin du moyen âge, peut-être avec des conjectures un peu fréquentes. Les notes historiques auraient pu être séparées typographiquement de l'appareil critique. Celui-ci est suffisant. Qu'on ait mis de côté les témérités de Du Chesne, cela va de soi. La table est exacte et complète, la fixation des noms de lieu pleine de mérite. Deux fac-similés du manuscrit 224 de la bibliothèque du Mans font plaisir ».

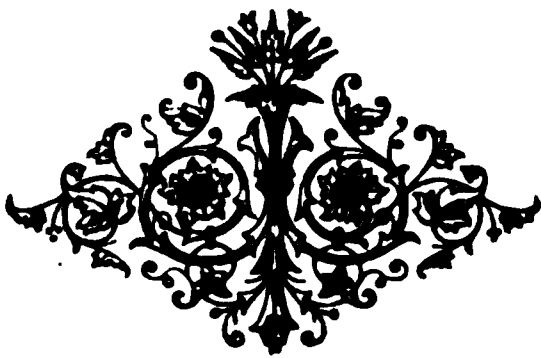
Qu'on me permette deux remarques sur ce compte rendu. Premièrement, l'auteur parle du mépris traditionnel de la littérature du moyen âge. C'est ce que je reproche à nos savants historiens. Ce mépris, ou (si l'on veut traduire exac-

tement le mot *feindschaft*), cette aversion est, en effet, traditionnelle ; c'est l'esprit de la Renaissance. On consent à étudier la période classique. Au-delà tout est décadence, puis barbarie : plus de nuances, style sans relief ; et l'on en vient à méconnaître les différences les plus marquées, et la pensée vraie de textes méprisés.

Secondement, M. Schneider, qui admet ou ne repousse pas un grand nombre de mes conclusions, m'accorde principalement deux points très importants : la composition des *Actus* au commencement de l'épiscopat de saint Aldric et ce que j'ai dit touchant le but et conséquemment la nature de l'ouvrage, puis la nullité du jugement de Verberie. Ces deux faits admis par tout le monde, et il faudra bien que tout le monde en vienne là, toute la question changera de face. J'ai heurté résolument un bloc de haute et vaste dimension. Naturellement le bloc ne cède pas ; mais il a des fissures. Nous allons le voir encore en lisant M. Vaes, qui veut les fermer.

(*A suivre*).

Gustave BUSSON.





## UNE ANCIENNE INSCRIPTION DE L'ÉGLISE D'YVRÉ-L'ÉVÊQUE

---

Bien que, depuis quelques années, l'œuvre dont l'inscription ci-contre rappelle seule, actuellement, le souvenir, ait disparu de l'église où elle avait été édifiée, il ne nous a point semblé inutile d'en signaler l'érection, et d'indiquer à qui la paroisse d'Yvré-l'Évêque en fut spécialement redevable. Cette paroisse était alors administrée par M. l'abbé Duclos ou mieux Duclaux de l'Étoile. Il avait été pourvu de ce bénéfice ecclésiastique, le 30 décembre 1760, et l'avait obtenu de M. l'abbé Després, son prédécesseur, en faveur duquel il avait lui-même résigné un canonicat de l'église Saint-Julien du Mans dont il avait été investi, en 1757, quand il avait abandonné la cure de Saint-Calais. Il avait été appelé en cette dernière localité par M. de Vichy-Champron qui, possédant en commende le monastère calaisien, désignait au choix de l'évêque diocésain un clerc apte à remplir les fonctions curiales dans un certain nombre de paroisses dont la plus importante était celle de Notre-Dame de Saint-Calais. C'est en 1740, que l'abbé Duclaux de l'Étoile s'y installa, arrivant de l'Auvergne, sa province natale. Il avait alors environ quarante ans. Ce qu'il accomplit en ce milieu nouveau, où il était ainsi transplanté, nous avons eu occasion de l'indiquer précédemment (1).

A Yvré-l'Évêque, il semble que son action personnelle ait été, et volontairement, assez effacée. Durant les premières années de son ministère paroissial en cette localité, si nous le rencontrons, quoique exceptionnellement, présidant lui-même les cérémonies de la sépulture ou du mariage de ses paroiss-

(1) Cf. L. Froger, *La paroisse et l'église Notre-Dame de Saint-Calais*, in-4<sup>o</sup>, p. 25.





giques, se bornant, l'année terminée, à constater que les actes en ont été régulièrement et dûment dressés par ces clercs. J'incline à croire que le mauvais état de sa santé le contraignait à cette abstention totale que l'on s'expliquerait mal autrement.

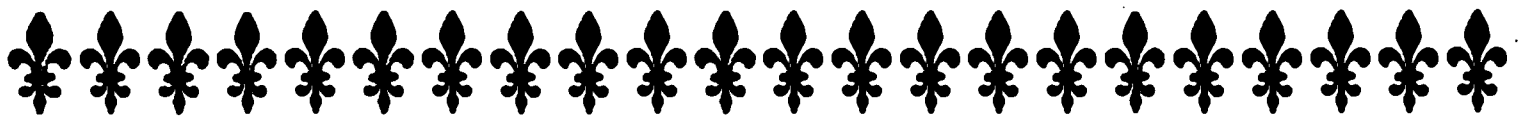
Cela ne l'empêchait pas de s'intéresser au bon entretien et à la décoration de son église, où fut érigé l'autel dont Mgr F.-G. de Jouffroy-Gonssans plaça la première pierre, le 19 août 1778. Chaque siècle a son art, et, bien qu'il ne reste rien de ce morceau d'architecture, on peut, sans hésiter, affirmer qu'il ne répondait en rien au style plantagenet du chœur de l'édifice. Cela explique pourquoi, au moment où, durant le siècle dernier, cette partie de l'église fut restaurée, on en fit disparaître ce qui semblait un hors-d'œuvre. Seule, l'inscription (1) qui en devait conserver le souvenir a été épargnée, et l'on en peut voir ici une reproduction exacte qui a le mérite spécial de nous apprendre quelles étaient les armoiries du curé Duclaux de l'Étoile, soit : *d'azur à la fasce de... accompagnée, en chef, de deux coquilles d'or, et, en pointe, d'une aigle éployée d'or.*

On aimerait à savoir quel artiste a tracé ces lignes courbes qui forment les cartouches où s'encadrent ces armoiries, et qui se heurtent sans se contrarier. Il n'a pas signé son œuvre. La pauvreté du quatrain qui est joint à l'inscription n'inspire pas le désir de rechercher à qui en appartient la paternité, et nous n'en rendrons point l'abbé Duclaux de l'Étoile responsable. Il mourut curé d'Yvré-l'Évêque, le 23 décembre 1783, à 5 h. 1/2 du matin, et fut inhumé, le lendemain, dans le cimetière qu'il avait lui-même béni, le 27 septembre 1771 (2).

L. FROGER.

(1) Cette inscription est conservée au presbytère d'Yvré-l'Évêque.

(2) « Le vingt-sept septembre mil sept cent soixante-onze par nous curé soussigné a été inhumé dans le nouveau cimetière de cette paroisse béni de ce jour avec les cérémonies prescrites le corps de Claude Mondé décédé d'hier à l'âge de cinquante-deux ans, en présence de François Beucher son cousin, de Pierre Choplin et Jacques Dessommes aussi ses cousins et de plusieurs autres qui ont déclaré ne savoir signé fors le soussigné. F. BEUCHER, DE LESTOILLE. »



# LA GUERRE DES CHOUANS

EN 1795

*(Suite).*



« Eh bien ! l'expérience de l'année dernière, quelque cruelle qu'elle ait été pour nous et pour la troupe, n'a point corrigé les agents des subsistances. Ils suivent toujours leur vieille routine. Les achats se font encore en très grande quantité dans notre département, et en numéraire pour être plus sûrs de leur fait. Mais notre position est bien différente de ce qu'elle était l'année dernière à la même époque (novembre 1794). Les assignats étaient reçus partout sans difficulté, il y avait encore des blés vieux dans quelques endroits, les magasins étaient passablement garnis, le pays n'était pas épuisé comme il l'a été avant la dernière récolte pendant cinq mois environ d'une espèce de famine soutenue et continuelle. Mais aujourd'hui, citoyens, que nous vous adressons ce Mémoire, les assignats sont tombés dans un tel état de discrédit que personne n'en veut recevoir ; les magasins militaires sont vides, ceux de la commune d'Angers le sont aussi, et nos subsistances sont si précaires que nous n'avons pas pour trois jours de pain assuré. La seule ressource qui nous reste est d'aller, la baïonnette en avant, chercher dans les pays chouannés quelques quintaux de blé, faibles ressources qui ne tarderont pas à s'épuiser et dont nous allons encore être privés par l'obstination du général Hoche à ne pas ren-

voyer la colonne de l'armée de Cherbourg qui nous a servi jusqu'à ce moment pour ces utiles opérations et sans laquelle nous ne pouvons les recommencer. Nous avons espoir de faire quelques acquisitions dans les districts de Loudun et de Chinon. Mais depuis que les agents des subsistances y ont acheté en numéraire, les habitants ne veulent plus d'assignats ce qui réduit presque à zéro la bienfaisance du Gouvernement à notre égard.

\*  
\*  
\*

« Tel est le tableau fidèle de notre position actuelle, d'autant plus allarmante qu'elle ne nous présente qu'un sinistère avenir. Cependant nous ne perdrons pas courage, convaincus que le Gouvernement nous tendra une main secourable et prendra les mesures les plus propres à faire cesser les abus dont nous sommes à la veille d'être les malheureuses victimes. Voici celles qui nous ont paru les plus sûres ; nous les soumettons à votre examen.

« La guerre des Chouans est une guerre extrêmement dangereuse et qui mérite toute l'attention du Gouvernement. Elle embrasse déjà neuf départements, et pour peu qu'elle tarde à employer des moyens efficaces nous osons vous prédire qu'elle s'étendra promptement, et personne ne peut dire qu'elle deviendra. Elle est d'autant plus sérieuse et plus difficile à arrêter que ces scélérats, disséminés sur une surface immense, n'agissent que par pelotons difficiles à atteindre, en se portant en même temps sur une multitude de points où ils ont fait un mal irréparable avant même qu'on en ait été informé. Les moyens employés jusqu'ici contre eux ont été mal combinés ou insuffisants.

« Nous ne connaissons qu'une seule manière de terminer cette guerre désastreuse et la voici en deux mots : cantonnements forts et rapprochés, colonnes mobiles en avant. Vous allez juger par les détails de l'efficacité de cette mesure, nous sommes persuadés que vous l'approuverez.

« Prenons pour première ligne Angers, la rivière du Loir jusqu'au-delà de La Flèche, en remontant au Mans, de là à Alençon, ensuite se rabattant sur Domfront, Mortain et Avranches ; pour seconde ligne, Ingrandes, Montrelais, Candé, Pouancé, Château-Gontier, Laval, Mayenne et Lassay. Quatre colonnes mobiles, avant d'entrer entre ces deux lignes, commenceraient d'abord par nettoyer les districts de Bauge, du Lude, etc., afin de ne rien laisser derrière la première ligne. Cette opération terminée (elle ne serait pas très longue parce que très peu ont passé cette première ligne, et ils ne font qu'essayer de s'établir au-delà), les colonnes mobiles entreraient entre les deux lignes de cantonnements ; se divisant ou se réunissant selon le besoin et parcourant en différents sens le terrain intermédiaire, désarmant tous les gens de la campagne, arrêtant ceux qui seraient désignés comme meneurs ou chefs, elles nettoieraient parfaitement ce premier espace où les Chouans ne pourraient tenir.

« Alors la seconde ligne changerait de position et irait occuper Ancenis, Nort, Châteaubriand, La Guerche, Vitré, Fougères. La première ligne prendrait la place de la seconde, en observant de tenir les cantonnements les plus rapprochés qu'il serait possible afin qu'aucun ennemi ne pût s'échapper entre les deux. Les colonnes mobiles recommenceraient leurs opérations, et quand elles seraient terminées on changerait de position, et ainsi successivement jusqu'à ce qu'on eût ainsi parcouru peu à peu tout le pays chouanné et désarmé tous les habitants restés chez eux. A mesure qu'on avancerait, les lignes diminuant de longueur augmenteraient en force et présenteraient des masses imposantes qui écraseraient les Chouans ; s'ils osaient résister, on les forcerait à mettre bas les armes. On s'emparerait de tous les prêtres réfractaires, principaux chefs de la guerre civile, et on les déporterait. Ensuite, en plaçant avec intelligence et pendant quelques années des cantonnements dans les principaux points du pays chouanné, on obtiendrait la tranquillité, et tous les cultiva-

teurs reprendraient bientôt leurs travaux accoutumés. Trente à quarante mille hommes suffisent pour cette importante opération, et le Gouvernement peut aisément les tirer des trois armées actuelles de l'Ouest, de Brest et de Cherbourg. Mais en attendant l'exécution de ce plan, qui seul peut finir la guerre des Chouans, il est indispensable de donner une augmentation de forces à Dubayet pour empêcher les Chouans de s'étendre davantage et de faire revenir dans le département de Maine-et-Loire la colonne que Bonnaud a conduite dans la Vendée et que le général Hoche a gardée au grand préjudice de la chose publique. Car depuis cette époque les Chouans se sont enhardis, s'étendent, attaquent sur la route du Mans les messageries, les diligences, les voyageurs, interceptent les courriers, ce qui vient d'arriver le 9 de ce mois (31 octobre 1795) entre la Flèche et Foulletourte. Si on n'y remédie promptement, ils peuvent se fortifier au-delà de notre première ligne tracée, ce qui nécessiterait des forces plus considérables et reculerait la fin de cette guerre. Nous devons, d'ailleurs, vous réitérer notre observation sur le danger de laisser les Chouans s'établir hors de la première ligne dans les forêts de Baugé qui se prolongent et se réunissent à d'autres des départements d'Indre-et-Loire et de la Sarthe et jusque dans l'intérieur de la République. Si ce malheur arrivait, il serait très difficile de terminer cette malheureuse guerre qui embraserait bientôt la moitié de la République, car vous ne pouvez vous dissimuler que nos ennemis ont des agents très actifs dans les départements voisins, l'esprit public n'y est pas très bon, et si les Chouans y paraissaient en force, tout le monde ou du moins la plus grande partie des habitants serait pour eux.

*(A suivre).*

F. UZUREAU.





## REMARQUES TOPONYMIQUES



### BRUCILONNO.

C'est plaisir de causer toponymie avec M. Bezard. Donc, sans tarder, je réponds à ses observations. J'ai présenté du mot *Brucilonno* deux étymologies possibles, l'une germanique, l'autre gauloise (*Brucilodunum*). C'est la première que M. Bezard déclare impossible. D'abord j'ai proposé *bruck* (le *k* est de trop) et non *bruca* ou un autre thème, ne sachant pas lequel avait donné naissance à *bruci* dans *Brucilonno*. M. Bezard croit qu'il faut prendre le thème vieux-haut-allemand; ce n'est pas sûr, mais acceptons *bruca*. « Ce substantif n'a jamais fourni le moindre élément au lexique, ni, à plus forte raison, au vocabulaire toponymique des langues romanes. » La valeur de ce raisonnement m'échappe; je ne vois pas que des Germains n'ont pu donner à un lieu qu'ils habitaient un nom tiré de leur langue, parce que la langue du pays, qui a prévalu, employait un autre mot : *pons* et non *bruca* (1). Le gaulois *briva* n'a pas fourni d'élément au vocabulaire français. Faut-il supprimer *brive* ou *brives*, comme nom de lieu?

Enfin, d'après M. Bezard, *bruca-laun* donnerait en français non pas *Brûlon* mais *Bruquelon*, car le double *c* de

(1) Le *Dictionnaire* de Borel, cité par La Curne Sainte-Palaye, et celui de Ducange confondent les dérivés de *bruc*, *brigo* (colline, fort) et *briva* (pont), ces deux derniers gaulois; sans donner d'aucun de ces mots un exemple non tiré d'un nom propre.

*brucca* ne disparaîtrait pas plus ici que le double *c* de *saccus* ne disparaît dans le mot « sac » (qui n'a qu'un *c*).

*Brucca* deviendrait *brouche*, mais nous avons affaire à un mot romanisé. D'abord l'*a* thématique s'est affaibli en *i* comme dans les composés latins; en même temps l'un des deux *c* a disparu et sa perte a été compensée par l'allongement de l'*u* précédent (1).

*Brucilonnum* donnerait *Brouslon*, *Broulon*. *Brucilonnum* (premier *u* long) devient *Bruslon*, *Brûlon*. Qu'il y ait maintenant des noms en *lohn* ou qu'il n'y en ait pas, peu importe, il s'agit d'un nom ancien.

Ajoutons qu'il s'agit d'expliquer *Brucilonnum* dans un cas particulier et non *Brûlon* en général. Il y a bien des *Brulon* qui peuvent avoir des origines fort diverses.



### VATINOLONNO.

Le second mot dont M. Bezard n'admet pas l'étymologie germanique, proposée par moi, est *Vatinolonno*. Remarquons qu'il s'agit de ce mot, non d'un autre, non d'un *Vatilonno* qui n'existe que comme faute de copiste, le manuscrit se lisant sans aucune difficulté ni doute possible *Vatinolonno*, non de Vallon dont je n'ai parlé que pour écarter l'explication de Cauvin, et qui me ferait penser à un *Veclaunum* plutôt qu'à un *Velatudunum*.

Ensuite, *Vatinolonno* est bien, dans le testament de saint Bertrand, une *colonica*, nom de lieu et nullement nom d'homme. D'après M. Bezard, *Vatinolonno* deviendrait *Vainelon* ou *Vanelon*. *Vainelon* est presque impossible; l'*i* tombe, parce que l'*o* qui suit l'*n* ne tomberait pas, même si le mot était latin, par

(1) Comparez : *Rulliacus* = Rouillé, *Ruliacus* = Ruillé, *Luppiacus* = Louché, *Lupiacus* = Luché, *Turriacus* = Thoury, *Turenna* = Turenne, etc.

suite de la répugnance de la langue latine pour un rapprochement comme *nl. Vannelon, Vanelon*, dans la même hypothèse, devient aussi facilement *Gannelon, Ganelon*, que *vagina* est devenu *galne* et *vadum*, gué. Si le mot est germanique le *va* initial devient *gua* puis *ga*, et l'*i* de *vatn* tombe comme dans le pluriel : *vatna*. Mais le mot est-il germanique? M. Bezard le nie parce que « les étymologies de lieux français par *lohn* sont erronées. Un *Wasserlohn*, ou un *Waterlohn*, n'a jamais existé en France, ni même en Allemagne. » Peut-être; mais il a existé en France un *Vatinolonno*. C'est de celui-là qu'il s'agit, non de ce qui a pu arriver ailleurs. *Vatinolonno* se présente comme un mot composé; autrement la racine serait chargée de trop de suffixes, dont deux fois le suffixe *an, na*. A première vue on reconnaît le thème *vatan* (*vatn*, *vatn* : pluriel *vatna*), puis *laun*.

L'alliance de ces deux mots signifiera : *prix de l'eau*, droit à payer pour passer l'eau. Or *Vatinolonno* donne *Gannelon, Ganelon*, et nous avons deux *Ganelon*, précisément au bord de deux rivières.

N'importe, dit M. Bezard : « Quant au *Vatinlaun* imaginé par M. l'abbé Busson, on sait que les Goths sont restés au sud de la Loire; nous devons donc nous contenter, pour notre pays, des envahisseurs francs. » Ici M. Bezard me paraît plus géomètre qu'historien. En réalité les partages ne sont point si nets. Une bande de Goths a pu s'établir au nord de la Loire : longtemps avant Ataulf et Vallia, à l'époque de Probus, qui établit des colonies de barbares un peu dans toute la Gaule, plus tard, pendant la grande invasion des Suèves, des Alains, et des Vandales, en d'autres temps, à titre d'auxiliaires récompensés de leurs services, des Germains parlant le gothique ou un dialecte analogue ont eu l'occasion de se fixer dans notre pays. Mais, puisque M. Bezard le veut, contentons-nous des Francs. Quelle langue parlaient-ils? Ce n'était pas le haut-allemand. Leur système phonétique les rapproche des Goths. Soit le gaulois *touta*, *peuple*, forme plus ancienne que les



formes germaniques connues. *Touta* en gothique est *thiuda*, en vieux-haut-allemand : *diota*. Les Francs disaient-ils *diota* ou *thiuda*? Les noms de leurs rois peuvent nous renseigner : *Thiudartc*, *Théodoric* (1); comme chez les Goths, *Thiudabald*, *Théodebald*, *Thiudabart*, *Théodebert*, etc. Également *Theodonis* (villa), gothique *Thiudanis*.

Le *t* du thème *vatan* se change en *z* en haut-allemand (2); en langue franque il ne subissait pas de changement. Si le haut-allemand avait conservé le thème *vatan* tel quel (3), ce thème serait devenu *vazan*, nominatif *vazo*, génitif *vazin*. Le gothique a *vato*, *vatins*. *Vatinolonno* représente non un composé proprement dit, qui serait *Vatalaun*, mais une expression composée dont les deux termes portent le signe de la déclinaison : *Vatins-laun* (4).

*Vatins* ou *Vatinlaun* est devenu pour les Gallo-Romains *Vatinolonno*, par l'insertion d'une voyelle de liaison entre *vatins* et *laun* après la chute de l'*s* du génitif, si le franc la conservait comme le gothique, au lieu de la laisser tomber comme le haut-allemand.

Donc rien n'empêche *Vatinolonno* d'être un mot franc, qui devient nécessairement *Ganelon*, qui le deviendrait facilement s'il était gallo-romain.

Donc M. Bezard s'avance beaucoup en disant que « *Ganelon* ne saurait avoir aucun rapport avec un *Vatinlaun*, et reproduit simplement le nom d'homme franc *Wanilo* (?) ou *Wenilo*, nom d'un archevêque du haut moyen âge et aussi du traître de la chanson de Rolland. »

(1) Dans Grégoire de Tours : *Theoderic*, *Theodebert*. Plus tard, *thiu* s'est affaibli en *thie* : *Thiederich* = *Thierry*, *Thiedebald* = *Thibaut*, lequel était en haut-allemand *Diotbalt*.

(2) Les consonnes, dans les dialectes germaniques, se substituent les unes aux autres suivant un ordre régulier. Ainsi un *t* gothique, représentant un *d* primitif, a pour correspondant un *z* haut-allemand.

(3) Il a *vazar*.

(4) Cf. *Theodonis villa* = *Thionville*. *Theodonis*, transcription de *Thiudanis*, est au génitif comme *Vatins* dans *Vatinslaun* et précède également le nom qu'il complète.

*Venilo*, de Sens, qui figure comme témoin interpellé par Charles le Chauve au jugement de Verberie, m'est très connu. Quant au traître de la chanson de Rolland, son nom primitif, qui est bien *Venilo*, est rendu par *Guénes*, au nominatif, et *Guenelun* à l'accusatif. Le *Wanelo* de M. Merlet doit être une transcription plus ou moins heureuse du mot *Ganelon*. Ce *Wanilo* tirait-il son nom de la terre; ou la terre tirait-elle son nom de son possesseur? L'existence d'un *Ganelon*, nom de terre, au temps de saint Bertrand, peut fournir la réponse (1).

Je n'ajoute rien sur *Vallon*. En ce qui concerne *Ballon*, est-il bien sûr que le breton *balan* est moderne et dérivé de *banazl*, *banadl*. L'existence de *banadl*, même en breton (*banadloc* = *genetaie*) m'est connue. Mais *banadl* est un thème bien compliqué (2), peut-être un mot composé, dont il me paraît peu rationnel de tirer *balan*. A mon avis le contraire aurait plus de chance d'être vrai.

Gustave BUSSON.

(1) La charte où figure le *Wanilo* est de 1040.

(2) En cornique, *banathel*, qui traduit *genesta*, semble un nom composé *bana-thel* = *balana-thel*?



























## LA « CONDITA GABRONENSIS » ET SAINT FRAIMBAULT

---

Le problème historique posé dans la *Province du Maine* par MM. Ledru et Chappée au sujet de la situation de la *condita Gabronensis* ainsi que du lieu de sépulture de saint Fraimbault et de la position de son monastère, est intéressant. Dans l'esprit des deux auteurs, avec hésitation d'abord pour le premier article, avec une confiance entière sur les deux derniers points, la découverte d'un tombeau mérovingien sous l'autel de la chapelle de Saint-Fraimbault-de-Gabrone prouve que la *condita Gabronensis* doit être cherchée en Parigné-l'Évêque où se trouvent un lieu et un fief de Gabrone, et que c'est là aussi que le saint ermite fut enterré et qu'il eut un monastère. Javron au Bas-Maine, ajoute-t-on, devrait peut-être son nom à un seigneur de Gabrone qui aurait eu des possessions dans ces parages, et qui aurait voulu y propager le culte du saint honoré dans son pays natal.

C'est un bonheur que ces opinions soient émises, parce que les discussions qu'elles feront surgir finiront toujours par jeter quelques nouvelles lumières sur la période mérovingienne de notre histoire locale. Je vais pour une première fois discuter les différents points de la thèse de nos deux savants

colègues. Je le ferai sans apparat scientifique, supposant que mes lecteurs auront lu d'abord les articles de MM. Ledru et Chappée, où les faits sont rapportés et les textes cités abondamment.

### I. — *La condita Gabronensis.*

*La condita Gabronensis* eut-elle pour chef-lieu Javron du Bas-Maine, autrefois et depuis le <sup>xii</sup><sup>e</sup> siècle centre d'un doyenné rural, actuellement commune de 2.000 âmes, située sur la route de Paris-Bretagne, une des plus importantes et des plus anciennes voies de l'ouest de la France, ou le lieu de Jevron, en Parigné-l'Évêque, inhabité de mémoire d'homme et d'historien, centre pourtant d'un fief dont une fuie datant du <sup>xvi</sup><sup>e</sup> siècle, plantée là au même titre qu'ailleurs une motte féodale rappelle seule le souvenir ?

Je me prononce pour Javron de la Mayenne, non point précisément parce qu'il est actuellement une grande paroisse et un gros bourg ; mais parce que Jevron du Haut-Maine n'est rien et que les prétentions traditionnelles dont on le dote ne sont pas mieux étayées que celles de maintes et maintes localités où les mêmes traditions existent sans aucune justification. Il y a vingt paroisses de la Mayenne dont on vous dira que la première église était à une longue distance du clocher actuel, dans un terrain où quelques vestiges, quelques pans de mur auront attiré l'attention.

J'appuye mon opinion d'une remarque que suggère un passage des *Actus pontificum Cenomannis in urbe degentium*. L'auteur de ce livre écrivait au <sup>ix</sup><sup>e</sup> siècle ; il nous donne, souvent involontairement, sur l'état du diocèse de son temps des notions fort utiles. Les notices qu'il consacre à saint Julien et à ses trois premiers successeurs nous renseignent sur les églises paroissiales qui existaient au <sup>ix</sup><sup>e</sup> siècle et dont il leur attribue la fondation.

Defensor, nous dit-il, du consentement des grands, donna

au bienheureux évêque Julien tous les bourgs du *pagus Cenomannicus*, pour qu'il y fondât des églises en faveur de ceux qui ne pouvaient venir recevoir les sacrements dans la ville épiscopale (1). La liste des églises dont la consécration est nominativement attribuée aux quatre premiers évêques du Mans en comprend une centaine, dont trente-quatre pour saint Julien (2). Sont-ce là toutes les églises paroissiales qui existaient au ix<sup>e</sup> siècle quand écrivait le rédacteur des *Actus*? C'est possible et probable. En tous cas, et c'est à quoi je voulais en venir, toutes les églises énumérées dans ces listes ont pu être identifiées, sauf peut-être trois noms douteux, et toutes subsistent. Javron, *vicus* et chef-lieu de *condita*, ne pouvait manquer de figurer sur ces listes. Il faut le reconnaître plus probablement dans le mot *Gavronno* qu'on a lu aussi *Gauronno* pour l'appliquer à Gorron. Si l'on tenait à cette dernière identification, comme je persiste à croire que le chef-lieu d'une *condita* ne peut avoir été omis dans une récapitulation des églises les plus anciennes, je proposerais, comme je l'ai fait déjà, de le reconnaître dans *Iacono*, qui n'a pas été identifié et qui serait une lecture fautive pour *Javrono*.

Mais alors de quel Javron s'agit-il (3)? Incontestablement

(1) « Tradidit... Defensor, una cum consensu et exhortatione, atque sub stipulatione cunctorum procerum suorum, vicum Diablinticum et vicum Celsiacum et vicum Labricinis et *alios vicos omnes* qui in pago Cenomannico esse noscuntur. In quibus scilicet deprecatus est beatum episcopum, præfatum domnum Julianum, facere æcclesias, et per singulos, constituere sacerdotes et reliquos ministros, ut populi qui ad civitatem concurrere præ multitudine non valebant ad eos venirent, ut ibi instruerentur et baptisarentur, atque secundum normam æcclesiasticam Xristiani efficerentur » (p. 33).

(2) L'auteur des *Actus* dit bien que saint Julien consacra XC églises, ce qui est approximativement le total de toutes celles qu'auraient dédiées les quatre pontifes ensemble; mais peut-être qu'ayant dit que saint Julien s'était appliqué à établir des églises dans tous les *vici* que lui avaient concédés les grands de la province, lui a-t-il attribué d'abord toutes ces consécérations, quitte à les répartir ensuite dans une énumération plus détaillée entre les quatre premiers évêques. Il y a d'autres anomalies semblables dans son œuvre.

(3) Dans un autre article, j'ai proposé une interprétation de plusieurs noms des listes de l'auteur des *Actus*, autre que celle de M. Busson. J'y reviendrai



du Javron qui subsiste, comme tous les autres *vici* des mêmes listes, et non d'un des Jevron (1) qui n'ont laissé que des traces insignifiantes. Javron est d'ailleurs remarquable par l'abondance de ses sépultures mérovingiennes. Son église paroissiale date du XI<sup>e</sup> siècle. Elle en avait une autre et un prieuré dédiés à saint Martin qui ont laissé leur nom à l'un des quartiers du bourg. La paroisse était si notable qu'elle devint le chef-lieu d'un des doyennés qui furent créés au commencement du XII<sup>e</sup> siècle ; c'était même le plus étendu de tous les doyennés du diocèse avant la distraction de celui de Lassay qui ne date que du XVII<sup>e</sup> siècle. Comme les doyennés furent organisés avant 1100, à cette époque si l'on se fût demandé quel avait été précédemment le chef-lieu d'une *condita*, de Javron ou de Jevron, je crois qu'on n'eût pas hésité à se prononcer pour le premier.

En résumé, tous les *vici* dotés d'églises paroissiales énumérés parmi les fondations prétendues des premiers évêques du Mans, mais qui certainement existaient au IX<sup>e</sup> siècle, subsistent encore comme paroisses. Aucun n'a disparu. A

pour soutenir mon opinion : *Illa Isla* est Saint-Isle, paroisse, et non l'Isle, terre seigneuriale en Brûlon ; *Donnarium* (pour *Donnoiorium*) est Saint-Georges, paroisse, et non Dommier ou Cour-Doumier, terre noble en Evron ; *Jacono* (pour *Javrono*) est Javron (?), paroisse, et non Jagu, simple ferme. La présente étude me suggère deux autres identifications différentes de celles qui ont été données.

On ne trouve pas, dans les quatre listes déjà mentionnées, les noms d'Oisé, *Ausciacus*, et Soulgé, *Silviacus*, qui furent chefs-lieux de *condita*. Or, d'après le principe que j'ai émis, ils devraient s'y trouver. Aussi proposerais-je de reconnaître le premier dans l'un des deux *Asciacus* et *Acciacus* qui semblent faire double emploi si on les traduit tous deux par Assé.

Quant au second, *Silviacus*, il faut le reconnaître dans *Siliniacus*, mauvaise lecture qui ne répond à aucun nom connu, et la *condita* qui en dépendait est certainement celle qu'on trouve citée sous le nom corrompu de *Condita Siliaciensis*, dans un acte de Charlemagne (Cauvin, *Instrumenta*, p. XLVIII), et sous celui de *pagus Silvianicensis*, que M. Busson propose avec raison de lire *Silviacensis*, car la *Curtis Busana*, Courbuzain, qui doit se trouver dans la *Condita Siliaciensis* du *preceptum carolin-gien*, est effectivement dans la paroisse de Soulgé-le-Ganelon.

(1) Il y a un second Jevron, en Mayet.

plus forte raison, ne peut-on supposer qu'un *vicus*, chef-lieu de *condita*, ait cessé de garder quelques traces de son importance antique.

L'opinion de M. Ledru, au moins dans sa première phase, s'accommoderait de cette conclusion que repousse M. Chappée dans le troisième article consacré à la question, par des raisons tirées de la numismatique mérovingienne, terrain où je ne saurais le suivre.

## II. — *Le monastère de Saint-Fraimbault.*

Mais étant admise, comme je le propose, l'identification de la *condita Gabronensis* avec Javron du Bas-Maine, ne doit-on pas au moins placer le monastère de Saint-Fraimbault, *cella Sancti-Frambaldi*, dans la vallée de Gabrone où se trouve la chapelle qui est dédiée à ce saint ermite ?

Je ne le crois pas encore. La réponse à cette question, en effet, est intimement liée à celle qui a été faite à la première. Si Javron est le chef-lieu de la *condita Gabronensis*, c'est là, dans ce pays où se rencontrent les deux paroisses de Saint-Fraimbault-de-Lassay et de Saint-Fraimbault-de-Prières, que le saint a vécu, aussi bien que saint Constancien.

M. Ledru ne veut pas qu'on s'arrête aux légendes de ces deux saints parce qu'elles sont de très basse époque.

Je crois aussi qu'elles sont bien postérieures au temps des saints Fraimbault et Constancien, qui vécurent au *vi*<sup>e</sup> siècle, et qu'elles ne nous renseignent que très vaguement ou pas du tout sur leurs faits et gestes. Mais elles ne sont point pourtant du *xii*<sup>e</sup> siècle au plus tôt. Elles furent rédigées dans le même temps, dans le même style, avec le même fonds commun que toutes les vies de nos saints ermites manceaux du *vi*<sup>e</sup> siècle ; à l'époque où l'on voulut, pour honorer ces patrons locaux et fêter leur anniversaire, avoir des légendes à mettre à la suite de leur nom dans le lectionnaire manceau. Elles datent toutes du *ix*<sup>e</sup> siècle, de l'époque où se rédigeaient aussi les

transportées au XI<sup>e</sup> siècle. Et comme le culte de Fraimbault et celui de Constancien sont solidaires, on conclura que les deux ermites habitèrent le même pays de Javron au Bas-Maine.

Question incidente : la communauté visitée par les porteurs du *rotulus* de saint Vital de Mortain en 1122, et dont les membres s'inscrivirent sous la rubrique : *Titulus sancti Frambaldi abbatis*, était-elle à Senlis ou dans le Maine ? J'ai déjà répondu à cette question en m'éloignant de l'opinion de M. Léopold Delisle qui s'est prononcé pour Senlis. Je réitère mon affirmation en ajoutant aux preuves tirées de l'itinéraire, que les religieux ne se présentaient guère que dans des couvents (exception pour Saint-Maurice d'Angers, où saint Vital avait pu être particulièrement connu), or Saint-Fraimbault de Senlis était une collégiale.

A serrer de très près la marche des porteurs du *rotulus* : Angers, Saint-Fraimbault, le Mans, Séez, on pourrait y trouver un argument en faveur de la thèse de MM. Ledru et Chappée et préférer Saint-Fraimbault-de-Gabrone à Saint-Fraimbault dit aujourd'hui de Lassay. Mais les allées et venues des voyageurs sont souvent si capricieuses qu'on ne doit pas préjuger les raisons qui déterminaient leur choix et l'ordre de leurs étapes. En tous cas, nous sommes certainement avec les moines au Maine dans cette phase de leur course (1). Je me prononce de nouveau pour Saint-Fraimbault de Lassay parce que j'y ait constaté des preuves de l'existence d'un monastère, que M. Ledru a bien voulu reproduire en les trouvant, il est vrai, un peu légères. Je pourrai, je l'espère, les fortifier si j'arrive à reprendre les fouilles ébau-

(1) M. l'abbé Ledru attribue le travail sur Saint-Fraimbault paru dans le *Bull. hist. de la Mayenne* (t. IV, p. 56 et suiv.) à M. de la Beauluère ; je suis obligé d'avouer que j'en suis l'auteur et en dois prendre la responsabilité. M. Ledru, dans la circonstance, eut même l'amabilité de calquer pour moi le passage du *rotulus* qui concerne Saint-Fraimbault et ce souvenir évoqué me fait revivre par la pensée de longs mois de travaux communs aux Archives et à la Bibliothèque nationales, il y a de cela une vingtaine d'années.

chées par M. l'abbé Gilard. Comme les raisons qui militaient en faveur de Saint-Fraimbault-de-Gabrone, se réduisent à la découverte d'un tombeau, je les trouve encore plus faibles pour prouver l'existence d'un monastère au val de Gabrone, le sarcophage fût-il celui de saint Fraimbault, ce qui me reste à examiner.

### III. — *La confession et le sarcophage de Saint-Fraimbault-de-Gabrone.*

Ce sarcophage heureusement retrouvé sous l'autel de la chapelle de Saint-Fraimbault-de-Gabrone est-il celui de saint Fraimbault, ermite ? Il le serait que cela n'emporterait pas comme conséquence que la *condita Gabronensis* était dans la même région du Haut-Maine, ni même qu'il y ait eu là une vicairie de ce nom, et dans cette vicairie un monastère du saint ; ce sont mes conclusions des deux paragraphes qui précèdent.

Confession et sarcophage, dans les conditions où ils présentent, sont-ils au moins ceux du saint éponyme, de Saint-Fraimbault, comme on le répète avec assurance. Cela serait indiscutable dans certaines conditions : dans une chapelle et sous un autel contemporains de la sépulture ; dans un pays placé étroitement sous la surveillance de l'évêque ; et quand il n'y a pas des raisons graves et spéciales de contester l'identification du saint prétendu éponyme.

Or dans le cas présent nous sommes en face d'un sanctuaire de la fin du XII<sup>e</sup> siècle, et l'autel et la confession semblent bien avoir été faits ou refaits en même temps que le sanctuaire.

Du VII<sup>e</sup> au IX<sup>e</sup> siècle les murs présentaient des cordons de briques séparant les assises de la maçonnerie. C'est ce que nous constatons dans les constructions mérovingiennes ou carolingiennes qui subsistent dans la Mayenne : à Saint-Jean-sur-Mayenne, à Notre-Dame de Priz (Laval), à Entrammes.

Jusqu'au milieu du XII<sup>e</sup> siècle, l'ouvrier, quelque matériaux qu'il ait eu à employer, les eût, vers la base du moins, appareillés par assises plus ou moins régulières, inclinant, de manière à former l'*opus spicatum*, les moëllons qui n'eussent pu entrer dans l'alignement sans rompre trop sa régularité. Toutes nos églises et chapelles du XI<sup>e</sup> et de la première moitié du XII<sup>e</sup> siècle, même les plus modestes, présentent cette ordonnance. Aucune n'est en blocage sans ordre, au moins dans quelques parties de la construction. Rouvadin (Crennes), Chelé (Hambers), qui n'étaient que des chapelles d'ermitage, montrent cette particularité caractéristique (1).

Le blocage informe de la chapelle de Saint-Fraimbault-de-Gabrone n'a pas ce caractère. Les fenêtres sont bien romanes, mais elles eussent pu l'être encore au commencement du XIII<sup>e</sup> siècle. A Fontaine-Daniel, les moines Cisterciens, qui devaient être plus dans le mouvement que les bâtisseurs du Val-de-Gabrone, éclairaient encore leur réfectoire, construit après 1205, de grandes baies en plein-cintre.

Du reste MM. Ledru et Chappée admettant que la chapelle de Saint-Fraimbault peut n'être que du XI<sup>e</sup> siècle, les conclusions que je tire de la date de construction sont presque aussi bien établies. On ne peut raisonner sur un édifice du XI<sup>e</sup> ou du XII<sup>e</sup> siècle comme on le ferait d'un autre datant du VII<sup>e</sup> siècle. La reconstruction peut avoir été l'occasion de changements considérables dans les particularités liturgiques qui la concernent, en supposant encore que l'édifice actuel ait été précédé d'un autre plus ancien ; ce qui resterait à prouver.

Puis, dans le pays à peine défriché du Maine au XII<sup>e</sup> siècle, peut-on affirmer que toutes les règles de la liturgie auront

(1) Et qu'on ne croie pas que la disposition des pierres formant plus ou moins la feuille de fougère provienne la plupart du temps, telle qu'elle existe dans notre région, d'une intention décorative ; il s'agissait avant tout pour l'ouvrier d'utiliser, en les mettant au rang, des matériaux qui s'y prêtaient mal. Cela est si vrai que j'ai vu ce genre de disposition employé dans l'intérieur de l'église de Montjean sous l'enduit, et même au château de Sainte-Suzanne dans l'intérieur d'un mur.

toujours été aussi strictement observées qu'en Orient, à Rome, en Afrique, où les évêchés étaient si multipliés. Croit-on que les ermites du XII<sup>e</sup> siècle qui se plaisaient à mettre leurs chapelles non seulement sous le vocable des saints de l'Eglise universelle, mais sous celui des ermites du Maine qui les avaient précédés au VI<sup>e</sup>, aient toujours tenu à ne placer que le saint éponyme sous leur autel. Il y eut des chapelles de Saint-Front à Saint-Mars-sur-la-Futaie, de Saint-Avit à Brécé et Saint-Bomer à Cossé. Les chapelles ont disparu, mais si elles eurent un corps saint sous leur autel, il est bien sûr que ce ne fut point celui des saints Front, Avit ou Bomer. Dix suppositions peuvent être faites pour expliquer la pratique contraire et les infractions aux règles liturgiques.

Enfin et surtout, comment ne pas tenir compte des documents historiques qui concernent les reliques de saint Fraimbault ? On ne peut contester ce fait qu'un grand nombre de communautés ou de collégiales, dans les pays envahis par les Normands, transportèrent au loin les corps de leurs saints pour les soustraire aux profanations des payens. Les reliques de saint Fraimbault ont été transférées à Senlis dans ces conditions. Un chapitre y fut fondé en son honneur. Les ossements furent reconnus en 1177. On en a le procès-verbal. Il faudrait avoir des preuves pour contester ces faits et ces documents. Jusque-là, on ne peut affirmer que le sarcophage de Saint-Fraimbault-de-Gabrone ait contenu ses reliques. Si les chanoines de Senlis qui montraient un document authentique à l'appui de leurs prétentions se trompaient, comment ceux qui n'ont pour titre qu'un tombeau muet seraient-ils plus sûrs de l'identification des reliques qui furent renfermées sous l'autel de Saint-Fraimbault-de-Gabrone, et dont on a pu recueillir encore des restes considérables à une époque toute récente ? Je souhaite que l'on fasse de ces ossements vénérables un examen et une reconnaissance médicale sérieux.

Alph. ANGOT.





# LE TOMBEAU DE SAINT FRAIMBAULT

## A SAINT-FRAIMBAULT DE GABRONE

(Deuxième article).



### RÉPONSE A M. L'ABBÉ ANGOT



Mon confrère et ami, M. l'abbé Angot, tient à revendiquer pour le Bas-Maine la *condita Gabronensis* et aussi, autant que possible, le tombeau de saint Fraimbault. Je vais essayer de résumer ses objections aussi exactement que possible, en y répondant au fur et à mesure.

*Objection.* — La *condita Gabronensis* eut pour chef-lieu *Javron de la Mayenne*, « non point précisément parce qu'il  
« est actuellement une grande paroisse et un gros bourg ;  
« mais parce que *Jevron du Haut-Maine n'est rien* et que  
« les prétentions traditionnelles dont on le dote ne sont pas  
« mieux étayées que celles de maintes et maintes localités où  
« les mêmes traditions existent sans aucune justification ». J'appuye cette opinion, dit mon confrère, de cette remarque : Au ix<sup>e</sup> siècle, l'auteur des *Actus* attribue la fondation de l'église de Javron (Iacono) à saint Julien. Or, ce Javron ou *Gavronno* est incontestablement Javron du Bas-Maine, pour la raison que « tous les *vici* dotés d'églises paroissiales  
« énumérés parmi les fondations prétendues des premiers  
« évêques du Mans, mais qui certainement existaient au

L'église de *Iacono* des *Actus* est-elle l'église de *Javron* ? Personne ne peut le prouver. En admettant cette identification, qui n'est pas admise unanimement (1), il n'en ressort pas incontestablement qu'on soit en face de Javron du Bas-Maine. Pourquoi ne serait-ce pas l'église paroissiale du Jevron du Haut-Maine, appelée au moyen âge l'église paroissiale de Saint-Siviard, à Saint-Fraimbault-de-Gabrone (2). Quoi qu'il en soit du cas de *Iacono*, on ne saurait prétendre que les églises paroissiales qui existaient au ix<sup>e</sup> siècle subsistent encore toutes comme paroisses. Soutenir une pareille thèse me semble d'une extrême imprudence. Il y a beau temps, par exemple, que l'église paroissiale d'Outillé (Sarthe), qui fut, dit-on, fondée par saint Thuribe et qui était debout au ix<sup>e</sup> siècle, a été remplacée, à plus de trois kilomètres de distance, par celle de Saint-Mars-d'Outillé. Outillé, après avoir été un *vicus publicus* avec église dès avant le ix<sup>e</sup> siècle, n'est plus qu'un hameau. Où sont maintenant les églises de Savonnières, de « Labricinis », de « Longa Aqua », et de « Meduallo » ? Qui nous dira à quel centre habité appartenait une église (3) de 27 mètres de long sur 10 mètres de large dont on a retrouvé, en 1792, les solides fondations dans un champ de la métairie de la Grand-Rivière, appelé le champ des *Brulais*, à Saint-Michel de Chavaignes ? S'il me fallait émettre une hypothèse à ce sujet, je dirais que ces ruines sont les restes de l'église de la villa de Chavaignes (4), remplacée aujourd'hui par l'église du bourg de Saint-Michel-de-Chavaignes. A l'encontre de M. l'abbé Angot, je conclus : Les *vici* dotés

(1) M. l'abbé Busson (*Actus*, p. 561) traduit *Iacono* par *Jogu* (Mayenne), ou *Gigous* (Sarthe).

(2) Voir Abbé Froger, *Cartulaire de Saint-Calais*, p. 58.

(3) « Les décombres — dit Pesche, *Dict.*, t. V, p. 427 — ont offert des tronçons de colonnes en brique, recouvertes d'un enduit en plâtre ».

(4) D'après les *Actus*, p. 198, l'évêque du Mans Aiglibert (*circa* 673-699) donna à Siviard, abbé de Saint-Calais, deux villas : *Lantionum* (peut-être Lassay, en Saint-Michel-de-Chavaignes) qui faisait partie primitivement du territoire de Chavaignes, et la villa de Savonnières.



d'églises paroissiales énumérées parmi les fondations prétendues des premiers évêques du Mans, mais qui certainement existaient au ix<sup>e</sup> siècle, ne subsistent pas tous comme paroisses. Plusieurs ont disparu, notamment et sans conteste, la paroisse du *vicus* d'Outillé. Ce qui est possible pour Outillé l'est aussi bien pour notre Javron du Haut-Maine.

*Objection.* — La *condita Gabronensis* se trouve dans le Bas-Maine et c'est là qu'il faut chercher les traces des saints Fraimbault et Constancien. La preuve s'en découvre dans les vies de ces deux personnages, écrites, non au xii<sup>e</sup> siècle, époque à laquelle on n'aurait su employer l'expression *condita Gabronensis*, mais au ix<sup>e</sup> siècle. Elles nous montrent les deux saints vivant *in condita Gabronense*. Or, on ne peut prétendre que Constancien a vécu dans le « val de Gabrone » du Haut-Maine pour la raison qu'on n'y découvre aucune trace de son culte et qu'on le constate au contraire, au xvi<sup>e</sup> siècle, et même avant, à Javron (Mayenne). Constancien appartenant certainement à Javron (Mayenne), il s'ensuit que Fraimbault est un saint de la même région. « Comme le culte de Fraimbault et celui de Constancien sont solidaires, on conclura que les deux ermites habitèrent le même pays de Javron au Bas-Maine ».

*Réponse.* — L'argumentation de M. l'abbé Angot roule sur une erreur manifeste. Il n'existe aucune solidarité entre Fraimbault et Constancien. Que la vie de Fraimbault soit du ix<sup>e</sup> siècle, j'y consens, pour complaire à mon contradicteur. Il y est raconté que notre ermite s'établit au vi<sup>e</sup> siècle, sous l'épiscopat de saint Innocent, « *in condita Gabronense* », c'est-à-dire dans ce pays de Javron, où, comme je le répéterai plus bas, se trouve son tombeau. Pour ce qui est de la vie de saint Constancien, elle est par contre d'une très basse époque, composée de pièces et de morceaux. Bien plus, il n'y est dit nulle part — et M. l'abbé Angot l'avoue lui-même — que le saint séjourna « *in condita Gabronense* », au même endroit que Fraimbault. D'après sa légende publiée

par Labbe, Bouquet et Du Chesne (1), saint Constancien vivait au temps de Childebert (495-558) et de Clotaire (497-561). Il fut ordonné prêtre par saint Innocent, évêque du Mans, qui lui confia le *vicus Hebron*. Personne ne connaissant ce *vicus Hebron*, les hagiographes du xvii<sup>e</sup> siècle (pas ceux du ix<sup>e</sup> ni ceux du xii<sup>e</sup>) ont cru pouvoir placer ce *vicus* « in » *« territorio Gabronensi »*, si bien que *Hebron* est devenu pour eux le Javron du Bas-Maine, alors seule localité de quelque importance. Je me permets de récuser l'autorité des commentateurs de l'époque de Louis XIV, étrangers au Maine, dans une question de topographie locale mérovingienne (2). Le sort de saint Fraimbault, l'ermite de la *condita Gabronensis*, n'est donc pas lié à celui de saint Constancien, le pasteur préposé par Innocent au *vicus Hebron*. Quand et comment le culte de saint Constancien s'est-il introduit dans la Mayenne ? A M. l'abbé Angot de répondre (3). En tout cas, je n'ai dit nulle part que ce saint Constancien avait été honoré dans le pays sarthois ; j'ai simplement proposé de traduire Hébron par Alibron, à Volnay, identification à laquelle je tiens assez

(1) « Ex veteribus membranis collegii Claromontani Parisiensis ».

(2) « Hæc cellula (Hebron), ut notat Cointius, sita erat inter Meduanam « et Sartam fluvios, in territorio Gabronensi ». D. Bouquet, t. III, p. 449. — « Constantian estoit aussi bien que Fraimbault, natif d'Auvergne ; il « avoit comme luy pris la règle et l'instruction dans le monastère de Micv « par les mains de Mesmin ; aussi il le voulut accompagner dans la retraite « qu'il fit ès solitudes du país du Maine, où, sous le bon plaisir d'Innocent, « il commença de bastir sa cellule de l'autre costé de la forest dans le terri- « toire de Javron, in condita Gabronensi, comme parle le manuscrit de sa « vie... ». Le Corvaisier, p. 136.

(3) M. l'abbé Angot avance que *depuis longtemps*, saint Constancien avait au xvi<sup>e</sup> siècle un culte à Javron. Cette affirmation catégorique demande une explication précise. Je pose donc cette question à mon confrère : Qu'entend-il par *depuis longtemps* ? Il dit lui-même dans son *Dictionnaire* (t. II, p. 489) que le patron primitif de l'église de Javron était saint Jean-Baptiste et là il ne peut lui adjoindre saint Constancien qu'au xvi<sup>e</sup> siècle. J'espère que mon confrère voudra bien satisfaire ma curiosité dans le prochain numéro de la *Province* et me dire quelle importance il attache au cas de Constancien Boudier fondant une messe de saint Constancien en 1529.

peu, car Constancien pourrait bien être un saint absolument légendaire, sans la moindre attache historique (1). On créait si facilement de toute pièce des saints au moyen âge ! Donc, le cas de saint Constancien ne saurait intéresser saint Fraimbault (2).

*Objection.* — M. l'abbé Angot conteste l'authenticité de la confession et du sarcophage de Saint-Fraimbault-de-Gabrone en émettant plusieurs hypothèses et en faisant des comparaisons qui me semblent manquer de solidité. D'abord la chapelle n'est pas contemporaine de la sépulture du saint ; elle est seulement du XII<sup>e</sup> siècle ; on ne peut raisonner sur un édifice du XI<sup>e</sup> ou du XII<sup>e</sup> siècle « comme on le ferait d'un autre » datant du VII<sup>e</sup> siècle ». Lors de la reconstruction — si reconstruction il y a eu, ce qu'il faudrait prouver — les moines de l'époque, s'écartant des règles liturgiques, ont pu mettre un saint quelconque à la place du saint éponyme. « Il y eut » des chapelles de saint Front à Saint-Mars-sur-la-Futaie » de saint Avit en Brécé, saint Bomer à Cossé. Les chapelles ont disparu, mais si elles eurent un corps saint sous leur autel, il est bien sûr que ce ne fut point celui des saints Front, Avit et Bomer. Dix suppositions peuvent être faites pour expliquer la pratique contraire et les infractions aux règles liturgiques ».

*Réponse.* — Ce n'est pas par des généralités, des suppositions, des hypothèses qu'on peut répondre à un fait précis. Tout d'abord, il était inutile de nous raconter qu'une église qui porte le nom d'un saint, ne renferme pas nécessairement son tombeau. Evidemment la sépulture de saint Fraimbault, en particulier, ne se rencontre pas dans les cinq ou six

(1) Saint Constancien est à étudier. Le P. Poncelet, bollandiste, l'a déjà fait dans ses *Saints de Micy*. Cf. *Analecta bollandiana*, t. XXIV, p. 88. On pourra y revenir.

(2) J'omets la question incidente du *rotulus* de saint Vital de Mortain. Elle n'a aucun intérêt ici. Cependant, rien n'empêche de penser à Saint-Fraimbault-de-Gabrone où se trouvent des ruines probablement plus importantes que celles de Saint-Fraimbault-de-Lassay.



romains, francs, cercueils, etc., enfin une *tradition sérieuse* constatée au xvi<sup>e</sup> siècle par un curé de Paris, originaire du val de Gabrone ; et, malgré cet amas de vraisemblances, on continue à soutenir qu'il n'y a pas lieu de modifier l'opinion des lettrés du xvii<sup>e</sup> siècle.

Je suis donc forcé d'insister sur une question, qui, amour-propre de clocher mis de côté, me paraît de la dernière évidence.

Si la chapelle de Saint-Fraimbault était contemporaine du saint, c'est-à-dire du vi<sup>e</sup> ou du vii<sup>e</sup> siècle, dans un pays étroitement sous la surveillance de l'évêque, et s'il n'y avait pas de *raisons graves et spéciales* de contester l'identification du prétendu saint éponyme, on serait assuré de voir dans le val de Gabrone le tombeau du saint susdit, affirme M. l'abbé Angot. Mais, ajoute le même auteur, la chapelle est du xii<sup>e</sup> siècle, son blocage informe (1) le prouve, et lors de sa reconstruction — supposé que l'édifice actuel ait été précédé d'un plus ancien, ce qui resterait à prouver — les ermites, les moines de l'endroit ont pu mettre un saint quelconque à la place du saint éponyme.

Je ne saisis pas les *raisons graves et spéciales* permettant de contester l'identification du saint éponyme et je ne sais pourquoi le val de Gabrone aurait échappé à la surveillance de l'évêque du Mans. Mon ignorance sur ces deux points demande à être dissipée. Quant à l'objection tirée de l'église du xii<sup>e</sup> siècle, elle est facile à résoudre.

D'abord, l'église de Saint-Fraimbault-de-Gabrone est-elle de la fin du xii<sup>e</sup> siècle. M. l'abbé Angot l'affirme positivement. Il nous donne même les moyens de reconnaître les édifices religieux du vii<sup>e</sup> au xii<sup>e</sup> siècle. Pour moi, tous ces principes archéologiques, rappelés par mon confrère, constituent un simple trompe-l'œil à l'usage de ceux qui croient qu'en dehors des documents écrits, l'archéologue peut fixer sûre-

(1) Son blocage n'est pas informe, il est absolument régulier.

ment une date de construction. Ne nous faisons pas d'illusions, l'archéologie pure ne saurait arriver à une précision mathématique, surtout pour les monuments de la première période romane, si rares sur notre sol. Les pauvres constructeurs des VII<sup>e</sup>, VIII<sup>e</sup>, IX<sup>e</sup>, X<sup>e</sup> et XI<sup>e</sup> siècles bâtissaient un peu comme ils pouvaient, avec les matériaux de rencontre qu'ils avaient sous la main. Les quelques exemples typiques qu'on veut donner ne prouvent pas que tous les maçons, dans tous les coins de la Gaule, ont obéi exactement à la même époque, aux mêmes lois architecturales. L'église de saint Fraimbault est de la fin du XII<sup>e</sup> siècle déclare avec assurance mon confrère. Je réponds avec la même assurance ; elle peut être aussi bien du IX<sup>e</sup>, du X<sup>e</sup>, du XI<sup>e</sup> que du XII<sup>e</sup> siècle, car ses caractères architectoniques sont trop pauvres pour qu'on puisse arriver à lui assigner une date exacte. Je ne la place cependant pas avant le IX<sup>e</sup> siècle, parce que je crois que les Normands ont détruit le premier édifice. Certes, je n'ai pas démoli le monument actuel pour en faire la constatation. Mais les fouilles exécutées dernièrement par M. Julien Chappée, à cent mètres au plus de l'édicule, afin de retrouver le tombeau de saint Siviard, ont permis de constater que ce point du val de Gabrone, autrefois *centre important*, avait été dévasté par l'incendie et que la chapelle de Saint-Siviard avait été reconstruite sur des ruines. Quand la chapelle de Saint-Fraimbault, détruite elle aussi par les Normands, dut être rebâtie, entre le IX<sup>e</sup> et le XI<sup>e</sup> siècle, les habitants purent retirer de sous les décombres le sarcophage de leur saint, pour le placer avec quelques reliques qu'ils possédaient encore sous le nouvel autel. Cette hypothèse devient presque une certitude quand on considère avec *quel respect le sarcophage de la chapelle Saint-Fraimbault* a été traité par les reconstructeurs de l'édifice actuel et qu'on voit les pèlerins demander à saint Fraimbault la guérison de leurs maux au moyen de la poussière de sa sépulture. On peut souvent justement accuser les vieux moines de supercherie, j'en suis tout aussi convaincu que M. l'abbé Angot,

mais encore faut-il avoir de sérieux motifs pour suspecter leur bonne foi dans un cas déterminé.

Lorsqu'on critique d'anciennes vies de saints, on doit motiver la destruction qu'on opère. Pour écrire que les ermites ou les religieux du val de Gabrone, du ix<sup>e</sup> au xi<sup>e</sup> siècle, n'ont pas suivi la règle liturgique (1), qu'ils ont placé sous l'autel de leur église, dédiée à Saint-Fraimbault, un sarcophage quelconque, qu'ils ont favorisé un faux pèlerinage, il importe d'en produire au moins la première preuve.

Dernière remarque que j'aurais dû faire plus tôt. — Admettons que la *condita* ou *vicaria Gabronensis* soit incontestablement à Javron du Bas-Maine et qu'une *cella sancti Frambaldi* doive y être placée. Cela prouverait simplement qu'il y existait au viii<sup>e</sup> siècle un petit monastère de saint Fraimbault, mais non que le saint l'a fondé et surtout qu'il y avait sa sépulture. En effet, le seul document qui parle de la *cella sancti Frambaldi in vicaria Gabronense* n'ajoute pas *in qua requiescit in corpore*. Il ne faut pas faire dire au texte de 774-786 plus qu'il ne dit. Or, il affirme une seule chose : l'évêque Mérole donna à Wilibert « *monasteriolum... cujus vocabulum est ad cella sancti Frambaldi, in vicaria Gabronense* ». Les prétentions du Bas-Maine n'ont rien à tirer de l'acte de l'évêque Mérole, surtout maintenant qu'on montre le tombeau ailleurs.

(1) Les historiens et les archéologues sont d'accord pour affirmer cette règle. Le 15 février 1902, M. Léon Maitre, archiviste de la Loire-Inférieure, écrivait à M. Julien Chappée, à propos de saint Pavin : « Vous avez raison de supposer que vous êtes en présence d'un saint du vi<sup>e</sup> ou du vii<sup>e</sup> siècle. La place centrale qu'il occupe dans l'axe de l'église est bien celle du patron, vous pouvez être affirmatif et citer l'exemple de saint Filibert à Grand-lieu. C'est un dogme archéologique qu'il faut accepter... » Et Monseigneur Duchesne, au même : « Rome, le 4 février 1902. La situation de votre sarcophage par rapport à l'ancien autel concorde avec son contenu tenu pour donner l'idée d'un dépôt de reliques et non d'une sépulture ordinaire. Il est naturel de croire que ces reliques sont celles du saint évêque et fondateur. »

Je crois avoir suffisamment répondu aux trois objections de M. l'abbé Angot (1).

« Le Javron du Haut-Maine n'étant rien ne peut prétendre à être le chef-lieu de la *condita Gabronensis*.

« Le sort de saint Fraimbault est lié à celui de saint Cons-tancien.

« L'édifice du val de Gabrone étant une reconstruction, on ne peut affirmer qu'on soit en présence du sarcophage authentique de Fraimbault ».

En attendant d'autres preuves décisives, il faut, avec Philippe Huart, curé de Saint-Sulpice de Paris, en 1584, dont M. l'abbé Angot n'a point parlé, s'élever « contre ceux qui « voudroyent s'attribuer les premiers et les derniers combats « (de Fraimbault) mesme sa sépulture » Il faut admettre le bien fondé des prétentions des habitants du val de Gabrone, au xvi<sup>e</sup> siècle, « demeurans en ceste foy » qu'ils possédaient la sépulture du vieil ermite.

Amb. LEDRU.

(1) M. l'abbé Angot termine son article de revendication par une petite dissertation sur le transfert des reliques de saint Fraimbault à Senlis. Cette question n'a aucun intérêt pour nous. Que les reliques de l'ermite aient été ou n'aient pas été transportées à Senlis à une époque ancienne, il n'en reste pas moins certain que le sarcophage est demeuré dans le Maine. Les habitants du val de Gabrone restèrent-ils en possession d'une partie du corps de leur saint ou purent-ils en recouvrer seulement quelques morceaux ? J'ignore. D'ailleurs, la même difficulté existe pour la paroisse de Saint-Fraimbault-de-Lassay qui prétend avoir le chef du pieux personnage. Pour parler franc, la plupart du temps, l'histoire des reliques me paraît insoluble. Au sujet des reliques de saint Fraimbault, je ne sais de quels *documents historiques* M. Angot veut parler. Je n'en connais qu'un : un procès-verbal de 1177, qui affirme qu'alors on possédait à Senlis le corps d'un saint Fraimbault, abbé et confesseur.

M. l'abbé Angot néglige la question des monnaies mérovingiennes soulevée par M. J. Chappée. Elle a pourtant son importance. C'est elle qui nous a mis sur la voie de la découverte du tombeau du val de Gabrone.

---



## A PROPOS DES ACTUS

(Suite).



### IV

#### *Le compte rendu de M. Vaes, date de la composition des Actus.*

Le compte rendu de M. Vaes, antérieur à celui de M. Schneider, a paru dans la *Revue historique* (1) de Louvain le 15 janvier 1906. L'auteur s'est beaucoup moins proposé de faire connaître la nouvelle édition des *Actus* que de justifier les assertions de Mgr Duchesne et un peu celles de J. Havet. Après quelques lignes sur l'utilité de notre travail, il distingue les deux parties des *Actus* et entre ainsi en matière : « La première partie, la principale, a depuis longtemps attiré l'attention des historiens et soulevé bon nombre de problèmes critiques, à la solution desquels les éditeurs ont apporté leur contribution. Ils ont principalement cherché à établir la valeur historique de cette partie des *Actus* qui, depuis les études de Julien Havet, de Mgr Duchesne, et les théories de Simson et Fournier sur l'origine mancenne des fausses décrétales, est complètement discréditée. Mais, si certaines hardiesses de ces auteurs, certaines concessions faites parfois en faveur d'une thèse générale, sont prouvées douteuses ou

(1). Le véritable titre est : *Revue d'histoire ecclésiastique*.

même fausses, le plaidoyer de MM. Busson et Ledru n'en reste pas moins en partie inacceptable. »

Cette dernière phrase est un peu flamande. Je ne me charge pas de la préciser ; mais on voit à peu près ce qu'elle veut dire.

L'auteur continue : « Il importe d'abord de faire remarquer que les *Actus* n'ont pu être composés au début de l'épiscopat d'Aldric (832-857). Les raisons que Julien Havet a fait valoir en faveur d'une date postérieure ne sont pas toutes péremptoires, je l'admets ; mais elles deviennent concluantes si l'on y ajoute les remarques suivantes. Les *Gesta Aldrici*, écrits en 840, insèrent une charte de Louis le Pieux, octroyée le 17 mars au couvent de Notre-Dame, situé entre l'enceinte de la ville et la Sarthe : « *Primo quidem hoc accepit (Aldricus) præceptum, quoniam putabat quod prædictum monasteriolum donatio regum et fiscus erat imperatorum.* » Par cet acte, l'empereur faisait abandon de ses droits en faveur de l'église du Mans : « *nostra largitione tradere atque concedere, et de nostro jure in jus ac potestatem illius, solemnî donatione transferre* ». Aldric obtint ce privilège lorsqu'il s'occupa de la reconstruction et consécration du monastère. Si le livre des *Actus* avait été composé au début de l'épiscopat d'Aldric, et précisément en vue de le renseigner sur ses droits, sur l'extension du patrimoine et l'histoire de son diocèse, comment expliquer que ce ne fut que peu de temps après l'octroi de ce *præceptum* que l'on trouva « *traditiones et precarias sive privilegia et strumenta chartarum in vestigario sive armario prædictæ ecclesiæ* », alors que ces titres sont tous pourtant insérés dans les *Actus*. Et c'est sur la présentation de ces titres, ignorés lors de la première demande adressée à Louis le Pieux, que l'empereur concéda un second diplôme, restituant à l'évêque du Mans ces biens qui lui avaient appartenu jadis. Les *Actus* n'existaient donc pas en 836 ; et même on peut dire que les recherches systématiques en vue de dresser une pareille compilation n'étaient pas encore com-

*mençées* ». C'est évidemment *finies* qu'il faudrait écrire parce qu'enfin on a pu trouver d'abord d'autres pièces.

Quant j'accorderais tout à M. Vaes il ne prouverait quand même rien. Les premiers exemplaires des *Actus* n'auraient pas contenu les pièces en questions ; voilà tout. L'auteur, après leur découverte, les aurait ajoutées à l'ouvrage, comme son plan l'exigeait. Mais la *date* des *préceptes* impériaux ne prouve même pas que ces pièces n'ont pas été retrouvées dès la fin de 833.

Tout d'abord la trouvaille ne s'est pas faite entre les deux actes impériaux, qui se suivent à cinq jours de distance : 17, 22 mars 836. Julien Havet, dans son étude sur les *Gesta Aldrici*, précédant celle des *Actus* qu'il n'a pu terminer, a fort bien exposé l'affaire : saint Aldric n'ayant pas de titres à opposer à ceux qui prétendaient que le monastère appartenait à l'empereur, demanda le monastère à l'empereur, comme bénéfice ; sa demande sommeilla dans les armoires de la chancellerie impériale. Avant qu'on songeât à y répondre, les titres furent trouvés. Aussitôt saint Aldric adressa une seconde demande en revendication de son droit. Cette seconde demande prit place à côté de son aînée, et quand enfin la chancellerie s'occupa de l'affaire, elle expédia, en bonne chancellerie qu'elle était, deux réponses favorables, sans faire attention que la seconde rendait la première plus qu'inutile.

Etait-elle si coupable, cette bonne chancellerie ?

Rappelons-nous les faits contemporains : au mois de juillet 833, Louis le Pieux prisonnier de son fils Lothaire, son abdication peu après, puis son rétablissement l'année suivante, la résistance de Lothaire à main armée, sa soumission, la réaction et les procès qui en furent la conséquence. Au milieu de ce flux et reflux, de ces courants contraires et de tant de remous des affaires publiques, comment s'occuper d'affaires particulières ? En fait, les *Gesta Aldrici* ne nous offrent aucun diplôme impérial entre la fin de 833 et mars 836. Si l'évêque du Mans n'attendit qu'un an, il dut se croire favorisé. Conclu-

sion : nous ignorons à quelle date les titres de l'évêque du Mans à la possession du monastère de Sainte-Marie furent retrouvés, et leur histoire ne peut nous renseigner sur celle des *Actus*.

M. Vaes poursuit « Un indice qui confirme cette conclusion (celle qu'on vient de mettre à néant) se retrouve dans la façon dont le récit des *Gesta* présente deux chartes de l'évêque Domnole, donation sous forme de testament du 6 mars 572 et celle du 4 septembre 581, faites en faveur du monastère de Saint-Vincent. Lorsqu'on contesta à Aldric en 832 ses droits sur le monastère, ces titres ne purent être reproduits ; on en appela au témoignage d'hommes de confiance dont les serments donnèrent satisfaction à Louis le Pieux et lui permirent d'octroyer, le 29 décembre 832, un privilège en faveur de l'église du Mans. Peu après, dit l'auteur des *Gesta*, on retrouva les anciennes chartes et « *idcirco, in hoc opusculo, prædictum privilegium (de Domnole) nobis inserere placuit, ut si, quod absit, ... præfatum privilegium... aliquis occultare vellet, in hoc opusculo exemplar ejus inveniretur*. Un pareil langage, de telles précautions, se comprendraient difficilement chez un écrivain qui, s'il n'a pas rédigé lui-même les *Actus*, travaillait du moins avec leur auteur aux mêmes archives et devait par conséquent connaître cet ouvrage officiel dans lequel se trouvent ces chartes. Il importe de noter que nous avons ici autre chose que la phrase stéréotypée qui précède l'insertion de chaque acte public dans les *Actus* et dans les *Gesta* ; la situation concrète est décrite avec soin, particularité qui cadre avec cette autre, de retrouver, publiés dans les *Gesta*, des privilèges anciens. Les *Actus* n'étaient donc pas en usage à l'époque où fut rédigée cette notice. Si l'on remarque que l'auteur parle de l'opuscule dans lequel il insère ces titres, que les *Gesta* d'autre part ne sont pas une suite de notes écrites au jour le jour ; il faut conclure que les *Actus* sont postérieurs à l'œuvre des *Gesta*, à l'an 840. »

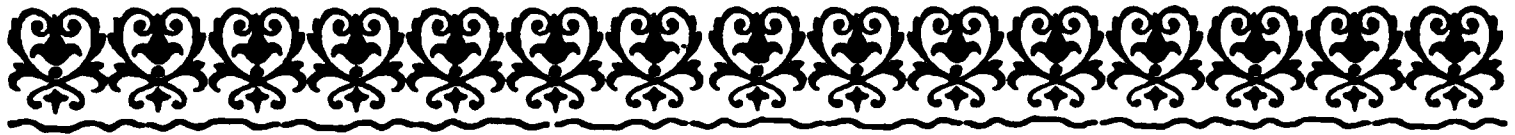
Commençons par la fin en disant un mot des *Gesta* dont il

est continuellement question dans tous ces raisonnements, parfois difficiles à suivre, et remarquons d'abord que l'histoire d'un homme vivant s'écrit nécessairement au jour le jour, au gré des événements ; si l'on veut faire un classement des actes du héros, selon leur nature et indépendamment de l'ordre chronologique, il faudra mener de front plusieurs récits sur cahiers séparés qui prendront chacun leur place, dans l'ouvrage au complet selon l'ordre adopté. Les disciples de saint Aldric, auteurs des *Gesta*, nous donnent d'abord un récit suivi quoique très sommaire de la vie de saint Aldric antérieure à son épiscopat ; puis ils racontent son administration en commençant par la restauration de l'église Cathédrale. Ensuite ils s'occupent de ce qui concerne l'ordre affermi ou rétabli dans le diocèse par le maintien de l'autorité de l'évêque sur les monastères, la reconstruction des églises et du temporel, les fondations nouvelles, l'union plus étroite de l'évêque et de son clergé. Toute cette partie ne se compose guère que d'actes impériaux ou épiscopaux annoncés par de courtes notices. A partir de septembre 838, on ne trouve plus une seule de ces notices. Cette année-là, en ce même mois de septembre, vit finir le procès engagé contre les moines de Saint-Calais. Le *præceptum* royal est donné sans notice avec d'autres *præcepta* dont quelques-uns sont moins anciens. C'est un ensemble de pièces ajoutées pêle-mêle à l'ouvrage resté inachevé.

(A suivre).

Gustave Busson.





# LA GUERRE DES CHOUANS

EN 1793

(*Fin*).



« Ce n'est pas tout que d'avoir des troupes, il faut les nourrir. Cet article, un des plus importants, a été jusqu'à ce moment fort négligé, et le défaut de prévoyance dans les principaux agents ou peut-être la malveillance en a été la principale cause. Jamais les magasins militaires n'ont été approvisionnés, et depuis que les Chouans sont devenus redoutables et ont menacé d'embraser toute la République, nos magasins n'ont jamais eu pour quinze jours de subsistances assurées. La troupe, souvent privée de sa distribution journalière, a quelquefois été deux, trois, quatre et jusqu'à cinq jours sans pain. Cette disette a occasionné beaucoup de désertions, comme nous vous l'avons déjà observé, et jeté le découragement dans nos armées, qu'on avait l'air d'abandonner. Nous avons transmis au Gouvernement beaucoup de réclamations de ce genre et nos observations, mais elles ne produisirent rien parce que sa bonne volonté fut toujours paralysée par ce nuage d'agents mal intentionnés chargés de la mettre à exécution.

« Comme il est urgent de remédier au mal, il est bon d'en connaître les causes. Elles peuvent toutes se réduire à

celle-ci : mauvais choix des agents de toute espèce, dont très peu sont patriotes, qui, par malveillance ou incivisme, par imprévoyance ou négligence, par cupidité ou ignorance, semblent n'avoir d'autre but que de ruiner la République. Qui pourrait voir nos magasins sans être indigné contre eux ? A leur air tranquille et insouciant, on croirait qu'ils ne sont là que pour la forme et que le blé doit tomber de lui-même dans les magasins ! Ils ne font d'acquisitions que quand ils sont pressés par le besoin, et comme alors il faut du grain coûte que coûte ils ne regardent plus au prix, et voilà d'où vient cette hausse extravagante des denrées qui pèse si lourdement sur le peuple. Mais ce qui contribue le plus à affamer les armées, ce qui les prive de toutes ressources dans les cas imprévus et surtout dans l'arrière-saison, ce sont, comme nous l'avons déjà dit, les acquisitions que les agents s'obstinent toujours à faire dans le pays où séjourne la troupe. Ces acquisitions s'accordent effectivement beaucoup mieux avec leur indolence ; elles sont plus promptes, plus faciles, les transports plus expéditifs, mais ils ne voient pas qu'en commençant par épuiser le pays où la troupe doit vivre, il ne reste plus de moyens de venir à son secours dans une multitude de circonstances qu'il est aisé de prévoir, surtout lorsqu'on est obligé de tirer ses subsistances de loin. Nous avons fait l'année dernière des représentations à ce sujet au Comité de Salut public, que l'expérience d'une disette affreuse de près de trois mois n'a que trop confirmées. Il avait promis de donner des ordres pour éviter cet abus qui, en affamant la troupe, affame également les habitants et met les grandes villes dans l'impossibilité de se procurer les subsistances qui leur sont nécessaires. Mais rien n'a été fait, et le mal se perpétue. Cependant il est de la plus grande urgence de prendre ces dernières observations en considération, car si les agents continuent leurs opérations le département de Maine-et-Loire sera totalement dénué de grains sans savoir où il en pourra trouver. Notre position même est telle à cet égard, que nous





naires et conservé à la République un poste important qui a sauvé Nantes et maintenant l'intérieur.

« Ces faits, dont les preuves sont malheureusement trop multipliées, démontrent la nécessité de ne point abandonner des républicains qui ont bien mérité de la patrie et peuvent encore lui rendre d'importants services ».



Stofflet fusillé à Angers le 25 février 1796 et Charette à Nantes le 29 mars suivant, Scépeaux se rendit à Hoche, qui reçut le 24 avril sa soumission signée officiellement le 14 mai. Les bandes du Craonnais désarmèrent ce jour-là ; Bourmont rendit ses armes le 17 mai. La guerre des Chouans était terminée. Elle ne devait reprendre qu'en 1799.

F. UZUREAU,  
Directeur de l'*Anjou historique*.





## CHRONIQUE & BIBLIOGRAPHIE



M. l'abbé Alfred Méliçon, chanoine, archiprêtre de la cathédrale du Mans, membre titulaire de notre Société, nommé évêque de Blois au mois de septembre dernier, a été sacré dans la cathédrale du Mans, le samedi 30 novembre, par Mgr de Bonfils, assisté de Mgr Rumeau, évêque d'Angers, et de Mgr Dubois, évêque de Verdun. Mgr Méliçon, né à Parigné-l'Évêque le 21 septembre 1842, a été successivement professeur au Petit Séminaire de Précigné, directeur au Grand Séminaire, curé de Coulans, doyen du Lude, curé de N.-D. du Pré et archiprêtre de la Cathédrale. Il porte pour armes : *Ecartelé aux 1 et 4 d'azur à trois abeilles d'or posées 2 et 1 ; aux 2 et 3 d'argent à trois chandeliers de sable posés 2 et 4. Devise : Quasi apis argumentosa.*

Blois a été érigé en évêché par le pape Innocent XII, à la prière de Louis XIV, le 1<sup>er</sup> juillet 1697. Son premier évêque fut David-Nicolas de Bertier, prêtre du diocèse de Vabres. Alexandre-François-Amédée-Adonis-Louis-Joseph de Lauzières de Thémynes, né à Montpellier, évêque de Blois en 1776, émigra en 1791. En 1801, il refusa sa démission et devint le fauteur principal de la *Petite Eglise*. Il resta à l'étranger pendant la Restauration et mourut à Bruxelles le 2 novembre 1829.

Quelques paroisses de l'ancien diocèse du Mans font actuellement partie du diocèse de Blois.

A. L.

**Cimetière mérovingien de Crosnières (Sarthe).** — En labourant un de ses champs, M. Bry, cultivateur à Crosnières, a découvert plusieurs cercueils en ardoise avec fibule en or dans l'un d'eux. Ce cimetière aurait environ 60 ares d'étendue (*Nouvelliste de la Sarthe* du 30 octobre 1907).

LOUIS HALPHEN, *La France sous les premiers Capétiens* (*Revue de Synthèse historique* (t. XIV (1907), p. 62-89).

Cet article bibliographique assez court, mais critique, permet de se rendre un compte suffisant des travaux qui ont été faits jusqu'à nos jours, et surtout pendant ces dernières années, sur l'histoire de France depuis l'avènement de Hugues Capet jusqu'à celui de Louis IX (987-1226). L'auteur passe en revue les publications et les catalogues d'actes royaux et les éditions de textes historiques d'un intérêt général ; il indique les études faites sur les rois de France qui se sont succédé pendant cette période et l'organisation administrative du royaume durant cette époque ; quelques pages sont consacrées à l'histoire provinciale, et M. Halphen y remarque avec justesse que le défaut principal de la plupart de ceux qui écrivent des histoires provinciales est

de chercher avant tout « à cataloguer année par année le plus grand nombre de faits possibles se rapportant à leur province sans se préoccuper ni du peu d'intérêt que cet entassement de menus incidents peut présenter, ni de la confusion que pareille méthode entraîne forcément : utiles comme répertoires de faits et de dates, lorsqu'ils sont préparés avec soin, leurs livres n'apportent en général aucune précision à l'idée qu'on doit se faire de la France pendant l'époque qu'ils étudient (1) ». Cet article se termine par quelques notes bibliographiques d'une brièveté regrettable sur l'histoire sociale et économique.

R. LATOCHE.

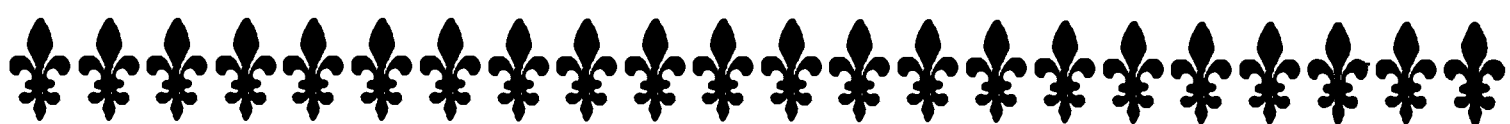
**Hildegart von Lavardin und das Kirchliche Stellenbesetzungsrecht**, von Dr. Jur-Franz X. Barth *Kirchenrechtliche Abhandlungen*, 34 bis 36 Heft. Stuttgart, Enke, 1906, in-8° de 20-48 p.,.

D'après un compte rendu, signé : G. Pèries, dans la *Revue des Questions historiques*, 1<sup>er</sup> octobre 1907, pp. 631-632, M. Barth étudie Hildegart de Lavardin, évêque du Mans puis archevêque de Tours (1096-1133), comme canoniste. « Des pages de ce beau et substantiel volume, y lit-on, une conclusion se dégage, dont il faudra désormais tenir compte, c'est que l'histoire du droit canon a beaucoup à apprendre dans les Œuvres d'Hildegart de Lavardin. Sans doute ce prélat est inférieur comme canoniste au fameux Yves de Chartres, mais observateur averti, mêlé à diverses luttes politiques et à d'innombrables affaires religieuses, il nous présente dans ses écrits un véritable miroir de son temps... Ses écrits nous le montrent d'ailleurs toujours dévoué au Saint-Siège, mais sachant, quand le bien général l'exigeait, parler ferme au Pape et à ses légats, en évêque conscient de son autorité... L'histoire de l'élévation d'Hildegart sur le trône épiscopal du Mans, puis au siège métropolitain de Tours, d'autres exemples encore, jettent un jour bien curieux sur la sombre querelle des investitures dans notre pays... ».

**Études sur les fausses Décrétales**, par P. Fournier. Louvain, bureaux de la *Revue d'histoire ecclésiastique*, 1907, in-8° de 121 p.

On lit dans la même *Revue des Questions historiques*, p. 631 : « M. Fournier détermine les dates extrêmes entre lesquelles on peut placer la composition des *fausses Décrétales*, et il arrive, au moyen de comparaisons de textes et de déductions... à fixer approximativement l'année 850. Quant à la patrie des documents isidoriens, M. P. Fournier, après avoir écarté les provinces de Mayence et de Reims, démontre que ces textes conviennent à la situation de la province de Tours entre 846 et 852, relève l'existence d'un atelier d'apocryphes de la même facture dans la région mancelle, et attribue nettement à cette association la paternité de la compilation qui nous occupe... ».

(1) P. 80.



## TABLE DES MATIÈRES DU QUINZIÈME VOLUME

	Pages.
Statuts de la Société des Archives historiques du Maine.....	3
Liste des Membres de la Société.....	5
Le portail de l'ancienne église paroissiale de Bessé-sur-Braye : L. Froger.	15
Saint Bertrand, évêque du Mans ( <i>suite et fin</i> ) : Ambroise Ledru.	20, 49, 97, 122, 148, 227, 262
Toponymie communale de l'arrondissement de Mamers : Gustave Busson.	27
Les fêtes de la canonisation de sainte Chantal à la Flèche : F. Uzureau..	34
A propos d'une Etude sur le comté d'Anjou au xi <sup>e</sup> siècle : Robert Latouche.....	37
Les seigneurs de Bouloire ( <i>suite</i> ) : Eugène Vallée.....	42, 163, 257, 293
Problèmes de Toponymie Mancelle : Lucien Bezard.....	60
Note sur les seigneurs de Courcillon et Philippe de Courcillon, marquis de Dangeau : Ambroise Ledru.....	68
Geoffroy Martel, comte d'Anjou, et Gervais de Château-du-Loir, évêque du Mans : Louis Froger .....	74
Guy Talaret, clerc de l'évêque de Mans Geoffroy de Loudun, chanoine du Mans et de Quimper, archidiacre de Quimper et curé de Fontaine-en- Beauce (1252-1270) : Louis-J. Denis.....	81
Le décès de Jean Bienvenu, abbé de Saint-Vincent (19 août 1354) : C <sup>te</sup> B. de Broussillon.....	89
Origine du Pèlerinage de Notre-Dame du Chêne à Vion : Pierre Giraud.	93
Un vieux livre de Rhétorique : Louis Calendini.....	109
Des rapports de l'abbaye de Saint-Florent de Saumur avec le Maine au xv <sup>e</sup> siècle : Louis Froger.....	113
Robert Robin, prieur de Javron (1436) : C <sup>te</sup> B. de Broussillon.....	120
Le <i>Dei Gratia</i> dans la diplomatie de Henri II d'Angleterre : C <sup>te</sup> B. de Broussillon.....	135
Michel Cartier, chanoine du Mans, et son anniversaire dans l'église de Chahaignes : M <sup>te</sup> Ed. de Maisonneuve.....	145
Objets mobiliers classés des églises de la Sarthe : Ambroise Ledru.....	170
Craon en 1774-1775 : F. Uzureau.....	175
L'histoire du Maine depuis l'introduction du Christianisme jusqu'au xii <sup>e</sup> siècle (Remarques bibliographiques) : Robert Latouche... .	177, 209
A propos de la bataille de Pontvallain en 1370 : Ambroise Ledru.....	193
Mayenne en 1413 : A. Angot.....	221
Le tombeau de saint Fraimbault à Saint-Fraimbault-de-Gabrone : Ambroise Ledru et Julien Chappée.....	241, 273, 305
Les Nouët, de Vallon : V <sup>te</sup> Ch. de Montesson.....	288
Le Grabatoire au Mans : Louis Froger.....	299
Remarques toponymiques (Brûlon, Ganelon, Vallon) : Lucien Bezard...	318
La guerre des chouans en 1795 : F. Uzureau .....	322, 359, 395
Le « Vavassou » de la vallée du Loir : Ambroise Ledru.....	332
Les Laval dans l'île de France, 1254-1358 : C <sup>te</sup> B. de Broussillon.....	337
A propos des <i>Actus</i> : Gustave Busson.....	343, 390
Une ancienne inscription de l'église d'Yvré-l'Evêque : Louis Froger....	356

\*\*\*

Remarques épigraphiques    GUSTAVE DUMÉNIL	323
Le monastère marmontien et saint-Framondus    ALICE ANGOT	323
Le monastère de saint-Framondus à saint-Framondus-de-laire et de laire-les-bains    Réponse à M. F. ANGOT    ANDRÉ LÉZART	323

DOCUMENTS

1244. — Charte par laquelle Geoffroy, évêque du Mans, promet aux moines de Marmoutier de maintenir en bon état la maison de l'île Tutuarn pour lui et ses héritiers, sa vie durant, de racheter les biens qui seraient devenus et de payer au dit prieur annuel. L. J. Denis	85
1272, 13 janvier. — Charte par laquelle Geoffroy, évêque du Mans, fait savoir qu'en considération de la promesse qui a été faite par l'abbé de Marmoutier, tant à lui qu'à son frère Guy, ou au survivant d'entre eux, de lui et ses revenus ou prieur de l'île Saint-Tutuarn, le dit Guy promet d'acquiescer avant cinq ans, 100 sous de revenu au profit du dit prieur ou de lui 50 livres à l'abbaye s'il mourait avant d'avoir fait cette acquisition. L. J. Denis	85, 86
1274, 1275. — Analyses de huit autres chartes sur le même sujet	86, 88
1284, juillet. — Charte par laquelle Guy, évêque, et le chapitre de Quimper, donnent leur adhésion à la résolution prise par Guy Talaret, chanoine du Mans et de Quimper, de laisser, après sa mort, à l'abbaye de Marmoutier, libre de toutes charges, la maison de l'île Saint-Tutuarn, dont l'abbaye lui avait donné les revenus sa vie durant : L. J. Denis	88
1356, 20 août. — Lettre par laquelle Pierre, prieur claustral, et les moines de Saint-Vincent du Mans, donnent à Jean Léziart, chambrier de l'abbaye, la mission d'informer l'évêque du Mans, Jean de Craon, du décès de Jean Bienvenu, leur abbé, et le chargent, tout en faisant les réserves de droit, d'obtenir de lui l'autorisation de procéder à l'élection d'un nouvel abbé : C. B. de Broussillon	91
1413. — Document concernant Mayenne : A. Angot	223
1426, 6 mai. — Fondation d'un anniversaire à l'abbaye Saint-Julien de Tours, par Robert Robin, prieur de Javron et futur abbé de Saint-Julien : C. C. de Broussillon	120
1497. — Inscription gothique de la famille Cartier dans l'église de Chaignes : M. Ed. de Maisonneuve	147
1515, 10 août. — Transaction entre le curé de Vion et ses paroissiens à l'occasion de l'image de Notre-Dame, par laquelle ils consentent que les oblations qui peuvent être faites seront employées à bâtir une chapelle, ce qui ayant été fait on l'appelle aujourd'hui Notre-Dame du Chesne : Pierre Giraud	94
1778, 19 août. — Inscription provenant de l'église d'Yvré-l'Evêque : Louis Froger	357

CHRONIQUE

A propos du classement des églises de la Sarthe : A. Ledru	45
Le trésor de Duneau : V. Menjot d'Elbenne	335
Le trésor de Vibraye : V. Menjot d'Elbenne	336
Sacre de M. l'abbé Alfred Méliçon, nommé évêque de Blois	399
Cimetière mérovingien de Crosnières (Sarthe)	399

## BIBLIOGRAPHIE

	Pages.
<i>Batailles Françaises, t. I, par le général Hardy de Périni</i> .....	46
<i>Dom Rivet, dans Revue Mabillon, par Maurice Lecomte</i> .....	47
<i>Les seigneurs de Courceriers, par le chevalier d'Achon</i> .....	79
<i>Le Prieuré conventuel de la Fontaine-Saint-Martin au Maine, par Raoul de Linière</i> .....	79
<i>Jacques Auger, curé de Changé, près d'Amboise, par L. de Grandmaison</i> .....	80
<i>Notice sur un recueil de plans d'édifices construits par les architectes de la Compagnie de Jésus (1607-1672), par H. Bourde de la Rogerie</i> ..	110
<i>Inventaire d'une collection de documents et d'autographes conservée au manoir de Keriolet, Finistère, par H. Bourde de la Rogerie</i> ....	111
<i>L'épiscopat français depuis le Concordat jusqu'à la Séparation (1802-1905). Diocèse du Mans, par l'abbé L. Calendini</i> .....	112
<i>Les sceaux des évêques du Mans des XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles, par Léonce Celier</i> .....	112
<i>Epigraphie de la Mayenne, par l'abbé A. Angot</i> .....	141
<i>Histoire et description de la Cathédrale du Mans (publiée aux frais du Ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts), par l'abbé A. Ledru</i> .....	208
<i>Bulletin du Comité départemental de la Sarthe pour la recherche et la publication des documents économiques de la Révolution française</i> .....	208, 336
<i>Remarques sur la toponymie des Actus Pontificum (dans les Annales fléchoises), par l'abbé A. Angot</i> .....	208
<i>Les grandes transformations anciennes et modernes de la ville du Mans, par R. Triger</i> .....	237
<i>Les sources de l'histoire de France depuis 1789 aux Archives nationales, par Charles Schmidt</i> .....	237
<i>Le Bas-Vendômois, de Montoire à La Chartre-sur-le-Loir. Excursions sur les rives du Loir et de la Braye au pays du poète Ronsard, par L.-A. Hallopeau</i> .....	238
<i>Nicolas Denisot du Mans (1515-1559). Essai sur sa vie et ses œuvres, par l'abbé Clément Jugé</i> .....	239
<i>Jacques Peletier du Mans (1517-1582). Essai sur sa vie, son œuvre, son influence, par l'abbé Clément Jugé</i> .....	239
<i>Histoire et description des églises du Mans (Cathédrale, la Couture, le Pré, Saint-Benoît, La Visitation, chapelle du Lycée), par l'abbé A. Ledru (Publication du Ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts)</i> .....	240
<i>Alexandre VI et la réforme de l'Eglise, par Léonce Celier</i> .....	240
<i>Archives du Cognac, publiées par Julien Chappée et L.-J. Denis</i> .....	272
<i>Oraison funèbre de Mgr Emile-Christophe Enard, archevêque d'Auch, par Mgr Dubois, évêque de Verdun</i> .....	272
<i>Réponse de M. l'abbé Busson à M. l'abbé Angot, dans les Annales fléchoises</i> .....	303
<i>Origine des seigneurs de Laral, par Robert Latouche</i> .....	303
<i>Histoire de Sainte Suzanne, par Robert Triger</i> .....	303
<i>Cartulaire et Obituaire du prieuré des Bonshommes de Craon, par P. de Farcy</i> .....	368
<i>La France sous les premiers Capétiens, par Louis Halphen</i> .....	399
<i>Hildebert von Lavardin und das Kirchliche Stellenbesetzungsrecht, von Dr Jur-Franz X. Barth</i> .....	400
<i>Etudes sur les fausses Décrétales, par P. Fournier</i> .....	400

































